ANNÉE. N° 90 NOUVELLE SÉRIE 1er MARS 1921

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

SOMMAIRE

PAUL VALÉRY — EUPALINOS OU L'ARCHITECTE
RAYMOND RADIGUET — PIGEON VOLE
LOUIS DEMONTS — UN ROI
COMMANDANT JAGUENEAUD — LE NAUFRAGE DE LA "VILLE DE SAINT-NAZAIRE"

BILLETS A ANGÈLE PAR ANDRÉ GIDE
ENCORE LE CLASSICISME

RÉFLEXIONS SUR LA LITTÉRATURE PAR ALBERT THIBAUDET
L'IDÉE DE GÉNÉRATION

NOTES PAR ROGER ALLARD, LOUIS ARAGON, BENJAMIN CRÉMIEUX, HENRI GHÉON, M. DE GRAMONT, ANDRÉ LHOTE, P. MAC ORLAN, P. MASSON-OURSEL, ROGER MARTIN DU GARD, PAUL MORAND, JEAN SCHLUMBERGER, ALBERT THIBAUDET

LE CALUMET ; LE LIVRE ET LA BOUTEILLE, PAR ANDRÉ SALMON. — POÈMES POUR ARICIE, PAR LUCIEN DUBECH. — DRAGÉES, PAR JULES LAFORGUE. — HISTOIRE DE FRANCE, PAR ERNEST LAVISSE. — L'HUMANISTE A LA GUERRE, PAR PAUL CAZIN. — YVONNE ET PIJALLET, PAR LÉON WERTH. — SOUS LES MARRONNIERS EN FLEURS, PAR HENRI BACHELIN. — LA CAUSE DU BEAU GUILLAUME, PAR DURANTY — BARABOUR PAR ANDRÉ BILLY. — LES CONTES DE PERRAULT, ILLUSTRÉS PAR LUCIEN LAFORGE. — LE COCU MAGNIFIQUE A L'ŒUVRE. — LA CHAUVE-SOURIS DE MOSCOU AU THÉATRE FÉMINA. — DEUX PIÈCES DE MAETERLINCK AU THÉATRE MONCEY. — MARTIN EDEN, PAR JACK LONDON. — LES CLASSIQUES DE L'ORIENT. — LES REVUES. — MEMENTO. — MEMENTOS BIBLIOGRAPHIQUES ANGLAIS ET ALLEMAND.

RÉDACTION & ADMINISTRATION
35 ET 37, RUE MADAME PARIS-VIe, TÉL. FLEURUS 12-27
LE NUMÉRO : FRANCE : 4 FR. — ÉTRANGER ; 4 FR. 50.

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

REVUE MENSUELLE
DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE

DIRECTEUR JACQUES RIVIÈRE
SECRÉTAIRE : JEAN PAULHAN

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT

ÉDITION ORDINAIRE

FRANCE : UN AN : 42 FR. — SIX MOIS : 22 FR.
ÉTRANGER : UN AN : 48 FR. — SIX MOIS : 25 FR.

ÉDITION DE LUXE

UN AN : FRANCE : 90 FR. — ÉTRANGER : 105 FR.

COMPTE CHÈQUES POSTAUX N° 16933

ADRESSER CE QUI CONCERNE LA RÉDACTION A M. JACQUES RIVIÈRE

ADRESSER CE QUI CONCERNE L'ADMINISTRATION A L'ADMINISTRATEUR

LE DIRECTEUR REÇOIT LE VENDREDI DE 4 H. A 6 H.

L'ADMINISTRATEUR REÇOIT LE MARDI ET LE VENDREDI DE 4 H. A 6 H.

POUR ÊTRE EXÉCUTÉES EN TEMPS UTILE, LES DEMANDES DE CHANGEMENT D'ADRESSE, ACCOMPAGNÉES DE 1 FR. EN TIMBRES-POSTE OU MANDAT, DOIVENT PARVENIR A L'ADMINISTRATEUR AVANT LE 15 DU MOIS

LES OUVRAGES ENVOYÉS POUR COMPTE-RENDU DOIVENT ÊTRE ADRESSÉS IMPERSONNELLEMENT A LA REVUE EN DOUBLE EXEMPLAIRE

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

LES AUTEURS NON AVISÉS DANS LE DÉLAI DE DEUX MOIS DE L'ACCEPTATION DE LEURS OUVRAGES PEUVENT LES REPRENDRE AU BUREAU DE LA REVUE OU ILS RESTENT A LEUR DISPOSITION PENDANT UN AN

LIBRAIRIE GALLIMARD

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 1.050.000 FRANCS

15, BOULEVARD RASPAIL, PARIS-VII[e] — TÉLÉPHONE : FLEURUS 24-84

PETIT BULLETIN DE RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES

Sous ce titre seront indiqués chaque mois, dans ces feuilles, les ouvrages qui, à divers titres, nous paraîtront dignes d'être signalés à l'attention des lecteurs et des bibliophiles.

NOUVEAUTÉS

LITTÉRATURE GÉNÉRALE, ROMANS, ETC.

1. APOLLINAIRE. L'enchanteur pourrissant. Prix .. .. 13 fr.
2. ANTHOLOGIE FRANCISCAINE.. .. 8.50
3. L. ARTUS. La Maison du sage.. 6.75
4. L. BERTRAND. Les Villes d'or .. 6.50
5. J. E. BLANCHE. Dates.. .. .. 6.75
6. BORDEAUX. Voici l'heure des Ames. 7.70
7. BORDEAUX. Ménages d'après guerre. 7 fr.
8. BOURGET. L'écuyère.. .. .. 7.50
9. G. CAIN. Tableaux de Paris.. .. 15 fr.
10. NONCE CASANOVA. La libertine .. 10 fr.
11. CAZAL. Sainte Thérèse.. .. .. 7 fr.
12. J. CHANTAVOINE. De Couperin à Debussy 7.50
13. L. F. CHOISY. Sainte-Beuve.. .. 7.50
14. CONAN DOYLE. La Main Brune.. 2.95
15. CROMMELYNCK. Le Cocu Magnifique. Prix .. .. 6 fr.
16. H. DE CURZON. Rossini.. .. .. 7.50
17. J. DESTHIEUX. Éloge de la Danse.. 9.90
18. G. DUHAMEL. Élégies.. .. .. 5 fr.
19. R. DUMESNIL. Le Rythme Musical. Prix .. .. 10 fr.
20. C. FARRÈRE. Les Condamnés à mort. Prix 7.50
21. A. FONTAINAS. Courbet.. .. 10 fr.
22. J. GASQUET. Le Bûcher Secret.. 10 fr.
23. D[r] B. GRIMPET et G. VAIR. Étudiantes. Prix 6.75
24. R. HAHN. Du Chant.. .. .. 7.50
25. G. D'HOUVILLE. Tant pis pour toi. 6.50
26. J. DE LA VILLE DE MIRMONT. L'Horizon chimérique .. .. 18 fr.
27. D. MARTIN DU GARD. Le Testament du Père Leleu.. .. .. 2.50
28. J. MARQUET. De la Rizière à la Montagne 3.25
29. MARTINEAU. Promenades biographiques. Prix .. .. 12 fr.
30. X. MOISSANT. L'Ame de l'Irlande. 6.60
31. P. MORAND. Tendres stocks.. .. 7 fr.
32. F. NORRIS. Le Matelot de la dame Loulou 5.50
33. M. PERRIER. Le Don Juan du pays sans gare .. .. 6 fr.
34. J. ROMAINS. Le Voyage des Amants. Prix 6.75
35. J. H. ROSNY. Les Pures et les Impures. Prix .. .. 15 fr.
36. ROSNY aîné. Torches et Lumignons. Prix 7.50
37. MAURICE ROSTAND. La Messe de 5 heures.. .. .. 5 fr.
38. H. DU ROURE. Le Secret de l'or.. 7 fr.
39. A. ROUVEYRE. Souvenirs de mon Commerce .. .. 22 fr.
40. A. SALMON. C'est une belle fille.. 6.75
41. RATINDRANATH TAGORE. La Corbeille de fruits.. .. .. 7 fr.
42. ABANINDRA NATH TAGORE. Art et Anatomie hindous.. .. .. .. 3 fr.
43. J. TILD. Goya.. .. .. 10 fr.
44. TOULET. Les Contrerimes.. .. 15 fr.
45. Capitaine TUOHY. Les Mystères de l'espionnage .. .. 6 fr.
46. CH. VILDRAC. Chants du Désespéré. Prix .. .. 6 fr.
47. ISRAEL ZANGWILL. Had Gadya.. 2 fr.
48. ZOLA. Poèmes Lyriques.. .. .. 6.75

PHILOSOPHIE — SCIENCE — POLITIQUE — DOCUMENTATION

49. ANNUAIRE du Bureau des Longitudes pour 1921.. .. .. 6 fr.
50. ANNUAIRE Général de la FRANCE et de l'étranger .. .. 40 fr.
51. Sir G. ARTHUR. Kitchener et la Guerre. Prix .. .. 16 fr.
52. MGR BAUDRILLART. Benoît XV. 2 fr.
53. BAUDRY DE SAUNIER. Comment Paris a été détruit en 6 heures.. .. 3 fr.
54. DOM BESSE. Le Moine Bénédictin. 12 fr.
55. G. BOHN. Le Mouvement biologique en Europe.. .. .. 4 fr.
56. D[r] V. BUGIEL. La Pologne et les Polonais.. .. .. 9 fr.
57. BOXZANO. Les Phénomènes de Hantise. .. .. 10 fr.
58. E. CAVAIGNAC. Histoire de l'Antiquité 7.20

VOIR PLUS LOIN LE BULLETIN DE COMMANDE

★

59. CAZAMIAN. L'évolution.. .. 9 fr.
60. CELARIÉ. Le Martyre de Lille. 6 fr.
61. COCHIN. Le Nord dévasté.. .. 4 fr.
62. COCHIN. Les Sociétés de Pensée et la Démocratie 7.50
63. Général CORDONNIER. Une Brigade au feu .. .. 12 fr.
64. La Cuisine Française du XIVe au XXe siècle.. .. .. 25 fr.
65. EYMIEU. Le gouvernement de soi-même .. .. 7 fr.
66. FABRE. Les Théories d'Einstein. 7.50
67. FLAMMARION. Annuaire astronomique et météorologique pour 1921.. 8 fr.
68. Maréchal FOCH. De la Conduite de la Guerre 22.50
69. FRIEDEL. Personnalité biologique de l'homme 7.50
70. GAULTIER. Les Maîtres de la Pensée Française 7.50
71. LAVISSE. Histoire de France contemporaine. Tome III.. .. .. 30 fr.
72. D^r LE BEC. Critique et Contrôle médical des guérisons surnaturelles .. 9.90
73. A. LEFEVRE. La Philosophie.. 12 fr.
74. L. LEGER. Les anciennes civilisations slaves .. .. 4 fr.
75. RAPHAEL GEORGES LEVY. Initiation Financière .. .. 7 fr.
76. LEYRET. De Waldeck-Rousseau à C. G. T.. .. .. 7 fr.
77. MASSON. La Vie et la Conspiration du général Mallet.. .. .. 12 fr.
78. CAMILLE MAUCLAIR. Les États de la Peinture Française de 1850 à 1920. Prix .. .. 4 fr.
79. Mémoires de la Comtesse de Boigne. Prix.. .. .. 20 fr.
80. TH. MOREUX. Où en est l'Astronomie. Prix.. .. .. 15 fr.
81. Dr OTFRIED NIPPOLD. Le Chauvinisme allemand .. .. 25 fr.
82. PLATON. Le Banquet.. .. .. 10 fr.
83. E. RENAUD. 1914-1919. Histoire Populaire de la Guerre.. .. .. 5.50
84. RONARC'H (Vice-Amiral). Souvenirs de la Guerre.. .. .. 16 fr.
85. L. SCHAUDEL. Les Comtes de Salm 12 fr.
86. Commander H. SPENCER-COOPER. La Bataille des Falkland .. .. 10 fr.
87. MARC SLONINE. Le Bolchévisme par un Russe.. .. .. 7.50
88. WATELIN. La Perse immobile.. 18 fr.
89. WEIL (Com^t M. H.). D'Ulm à Iéna. Prix.. .. .. 18 fr.
90. WILSON. Histoire du Peuple américain. 2 vol. 60 fr.; reliés.. .. .. 80 fr.

ÉDITIONS DE BIBLIOTHÈQUE

91. BARRÈS. Le Jardin de Bérénice. 1.100 ex. .. .. 20 fr.
92. BOSSUET. Lettres sur l'Éducation du Dauphin .. .. 12 fr.
93. BOYLESVE. La Leçon d'amour dans un Paris .. .. 20 fr.
94. DELECLUZE. Mlle Justine de Liron. 12 fr.
95. DUFRENY. Amusements sérieux et comiques .. .. 12 fr.
96. ÉPICTÈTE. Manuel de morale.. 12 fr.
97. A. FRANCE. Le Lys Rouge.. .. 20 fr.
98. A. FRANCE. Thaïs.. .. .. 20 fr.
99. FÉNELON. Contes et lettres politiques. Prix.. .. .. 12 fr.
100. LA ROCHEFOUCAULD. Réflexions et maximes morales.. .. .. 15 fr.
101. LE SAGE. Gil Blas (Collection Selecta). 2 vol. .. .. 40 fr.
102. Mme DE STAEL. Corinne (Collection Selecta) .. .. 20 fr.

RÉIMPRESSIONS

103. Auteur de « Amitié Amoureuse ». Le Doute plus fort que l'Amour.. 6.75
104. CHATEAUBRIANT (A. DE). M. des Lourdines.. .. .. 7 fr.
105. GASTON CHÉRAU. La Prison de verre. Prix 7.50
106. A. FRANCE. Le Puits de Ste Claire. 6.75
107. LAFON. L'élève Gilles.. .. .. 7 fr.
108. F. A. LANGE. Histoire du Matérialisme. .. .. 12 fr.
109. E. MONTFORT. La Chanson de Naples. Prix 7.50
110. RENAN. Souvenirs d'enfance et de jeunesse.. .. .. 6.75

VOIR BULLETIN DE COMMANDE CI-CONTRE

PETIT BULLETIN DE RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES (SUITE)

ÉDITIONS DE LUXE — OUVRAGES D'ART

111. Almanach de Cocagne pour l'an 1921. 83 ex. .. .. 15 fr.
112 L'Architecture et la décoration dans l'Ancienne Égypte .. .. 250 fr.
113 BERNARDIN DE St-PIERRE. Paul et Virginie. Collection « Les Maîtres du Livre » 27.50
114. BERTIN. Chambres Louis XVI et Directoire .. .. 45 fr.
115. Bibliothèque documentaire de l'architecte .. .. 120 fr.
116. BOURGET. Le Testament. 155 ex. 150 fr.
117. Broderies et décoration Tchéco-Slovaques .. .. 100 fr.
118. CAGNAT et CHAPOT. Manuel d'archéologie Romaine. Tome second. 37 fr.
119. CARPEAUX INCONNU .. .. 55 fr.
120. CAZOTTE. Le Diable Amoureux. 579 ex. .. .. 180 fr.
121. CLAUDEL. Tête d'or. 1.200 ex. 30 fr.
122. COPPIER. Les Eaux-Fortes de Besnard. .. .. 60 fr.
123. LOYS DELTEIL. Le Peintre-Graveur illustré. .. .. 40 fr.
124. Exposition Van Eyck. — Bouts à Bruxelles .. .. 20 fr.
125. ISABELLE ERRERA. Répertoire des Peintures datées. En souscription. 40 fr.
126. P. FORT. Pontoise ou la Folle Journée. Prix .. .. 60 fr.
127. P. FORT. Poèmes au Dunois. 185 ex. Prix .. .. 75 fr.
128. FROMENTIN. Dominique. 710 ex. 90 fr.
129. TONY GARNIER. Les Grands Travaux de la Ville de Lyon .. .. 120 fr.
130. MAURICE GUIERRE. Réalités, Nostalgies marines .. .. 110 fr.
131. A. HERMANT. Phili. 275 ex. .. 330 fr.
132. F. JAMMES. Épitaphes 12.50
133. A. JARRY. Gestes 27.50
134. A. LAMBERT. Florilège des lyriques latins .. .. 550 fr.
135. VALERY LARBAUD. Beauté mon beau souci .. .. 140 fr.
136. P. MILLE. Barnavaux (Les Maîtres du Livre) 27.50
137. MATISSE. 50 dessins .. .. .. 500 fr.
138. Dr MARDRUS. Histoire du Portefaix avec les jeunes Filles .. .. 90 fr.
139. J. PELLERIN. La Romance du Retour. 525 ex. .. .. 20 fr.
140. POE. Les Aventures d'Arthur Gordon Pym .. .. 80 fr.
141. C. F. RAMUZ. Jean-Luc persécuté. 130 fr.
142. C. F. RAMUZ. Le Chant de notre Rhône .. .. 25 fr.
143. A. RIMBAUD. Œuvres complètes (1er volume). .. .. 50 fr.
144. Ste THÉRÈSE. Commentaires sur le Cantique des Cantiques 27.50
145. SALMON. L'Amant des Amazones. Prix .. .. 30 fr.
146. SHAKESPEARE. Mesure pour Mesure. Prix .. .. 30 fr.
147. ANDRÉ SUARÈS. Bouclier du Zodiaque. Prix .. .. 100 fr.
148. Tapisseries d'Ameublement d'après les cartons de François Casanova. 60 fr.
149. LAURENT TAILHADE. Les Reflets de Paris. .. .. 00 fr.
150. Princesse TENICHEV. L'Art Russe. 180 ex. .. .. 150 fr.
151. FRANZ TOUSSAINT. Le Jardin des Caresses .. .. 75 fr.
152. VERLAINE. Les Amies. Filles. 475 ex. En souscription .. .. .. 150 fr.
153. BEROALDE DE VERVILLE. Le Moyen de Parvenir .. .. 60 fr.
154. VILLON. Œuvres. Collection « Ambroise Vollard » .. .. 660 fr.

BULLETIN DE COMMANDE

Veuillez m'envoyer (1) — contre remboursement — ce mandat — chèque joint, — par le débit de mon compte — les ouvrages indiqués dans LE PETIT BULLETIN DE RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES sous les numéros ....

NOM .... Signature :

ADRESSE ....

(1) Rayer les indications inutiles.

DÉTACHER CE BULLETIN ET L'ADRESSER A LA LIBRAIRIE GALLIMARD, 15, BOULEVARD RASPAIL — PARIS-VIIe

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
35 ET 37, RUE MADAME, PARIS, VIe — TÉLÉPHONE : FLEURUS 12-27

ARCHITECTURES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE L. SUË ET ANDRÉ MARE

ARCHITECTURES est une publication d'un type particulier. Ce n'est ni une revue d'art illustrée, ni un album de luxe destiné aux seuls bibliophiles.

Son caractère, sa présentation n'ont pas été arbitrairement établis, mais bien déterminés par le développement logique d'une entreprise dont voici les idées directrices :

Au moment où l'on voit se dégager, d'une multitude d'efforts inégaux et confus, les éléments du style de notre époque, il a paru souhaitable de réunir, de temps à autre, un choix d'œuvres nouvelles, prises dans tous les domaines de l'art et particulièrement de l'art appliqué, et qui, dans leur libre diversité, témoignassent de cette pérennité des lois architectoniques auxquelles sont soumis les chefs-d'œuvre de tous les temps.

Tel est l'objet des volumes qui paraîtront sous ce même titre d'ARCHITECTURES et pour lesquels ne saurait être envisagée une périodicité régulière et fixée à l'avance, donc asservie aux actualités et à la mode. Chacun de ces volumes fournira, comme le premier, un ensemble homogène et significatif.

Pour conférer à cette publication un caractère solide et en quelque sorte monumental, il fallait que la reproduction de cette réunion d'œuvres d'art constituât par elle-même une œuvre d'art exemplaire et durable.

C'est à quoi l'on s'est efforcé de la façon suivante :

Seules, la gravure sur bois ou sur cuivre, au burin et à l'eau forte, en noir et en couleur, ainsi que la lithographie, seront utilisées dans ARCHITECTURES, à l'exclusion de tous procédés de reproduction mécanique.

Ces derniers, qui ont leurs applications et leurs mérites propres, n'ont pas été écartés par affectation d'archaïsme ou par le vain plaisir de suivre une mode ancienne. Mais, si bien faite qu'elle soit, une photographie n'offre jamais qu'un intérêt documentaire ; au contraire, à la fidélité de la reproduction, l'art du graveur vient ajouter l'attrait d'un bon et bel ouvrage fait de main d'ouvrier.

On sait de quelle faveur légitime jouissent auprès des amateurs certains recueils de planches gravées publiés au dix-huitième et au dix-neuvième siècles.

ARCHITECTURES prétend à réaliser quelque chose d'équivalent et vient de renouer une tradition trop longtemps interrompue.

Chaque volume d'ARCHITECTURES, véritable anthologie d'art contemporain, comportera une étude d'esthétique générale, œuvre inédite d'un écrivain qualifié. Ce texte littéraire ne sera pas une explication des gravures.

Celles-ci, au contraire, viendront comme un libre commentaire à l'appui des idées exprimées, afin que tout dans cette publication, texte, images et documents, concoure à faire cadrer le décor et l'ornement de la vie moderne aux mesures de l'intelligence française.

A côté des reproductions ou interprétations de tableaux et de sculptures modernes, une place sera faite à la gravure et à la lithographie originales. Enfin les planches d'architecture et de mobilier, qui seront très nombreuses, joindront à une précision technique capable d'intéresser les spécialistes, tous les agréments d'une présentation attrayante. Mine de documents précieux pour les uns, recueil d'estampes de grande valeur — et de valeur destinée à s'accroître fatalement — pour les autres, ARCHITECTURES sera pour tous les gens de goût, un ouvrage digne de prendre place dans les bibliothèques, auprès des plus beaux livres à figures.

ARCHITECTURES se présentera sous l'aspect d'un volume in-4° grand aigle de 96 pages. Le texte, composé en caractères Didot de corps 24, sera orné de lettrines, en-têtes et culs-de-lampe, en noir et en couleurs, gravés spécialement pour chaque numéro. Ce tirage sera fait par l'Imprimerie Coulouma sous la direction de H. Barthélemy, sur un papier vergé de pur chiffon spécialement fabriqué par les Papeteries Lafuma-Navarre L'exécution typographique sera l'objet des plus grands soins et ne laissera rien à désirer.

On conçoit que le prix d'une telle publication soit nécessairement élevé.

Cependant il l'est infiniment moins, à proportion, que la plupart des éditions de luxe et tirages d'amateurs que se disputent les bibliophiles et dont la rareté factice fait quelquefois le principal mérite.

En réalité ARCHITECTURES offrira plus de cent gravures et lithographies originales en noir et en couleurs, dues aux meilleurs artistes, et tirées à un nombre limité d'exemplaires, dont quelques-unes représentent le prix de l'ouvrage, au moment de son apparition, et dont une seule risque de valoir davantage, peu de temps après.

Il ne sera fait aucun tirage à part, il ne sera mis en vente ni suites libres, ni exemplaires sur papiers spéciaux : un seul papier, le meilleur possible, un seul état de gravures, le plus proche de la perfection ; bref, un seul type qui sera le même pour tous les souscripteurs, voilà ce que l'on s'est efforcé de réaliser dans les conditions les plus avantageuses à l'heure actuelle.

Les écrivains et les artistes qui contribuent, par leur effort, à fonder l'art de notre temps ont leur place marquée dans ARCHITECTURES, qui, dès à présent, s'est assuré le concours et la collaboration de :

MM. Alain, Roger Allard, Paul Claudel, André Gide, Jacques Rivière, Paul Valéry, André Véra, etc...

MM. Paul Baignères, J.-L. Boussingault, Beltrand, Despiau, Richard Desvallières, A. Drosq, R. Duchamp-Villon, Ch. Dufresne, Roger de la Fresnaye, Jules Germain, G.-L. Jaulmes, J.-E. Laboureur, Marie Laurencin, Maillol, André Mare, M. Marinot, Ch. Martin, De Miré, Luc-Albert Moreau, A.-D. de Segonzac, Louis Sue, Paul Vera, Jacques Villon, etc., etc.

ARCHITECTURES

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT

1921

TOME PREMIER

Un volume in-4° grand-aigle composé dans le caractère DIDOT de PEIGNOT, corps 24, et tiré sur papier vélin de pur chiffon fabriqué spécialement par les papeteries LAFUMA-NAVARRE, par l'imprimerie COULOUMA, d'Argenteuil, sous la direction de M. H. BARTHÉLEMY.

TABLE DES MATIÈRES

1re PARTIE

DIALOGUE, de PAUL VALÉRY

HORS-TEXTES :

LA CONQUÊTE DE L'AIR, peinture de R. DE LA FRESNAYE, gravée sur bois, en couleurs, par JULES GERMAIN.

BUSTE DE BAUDELAIRE, par R. DUCHAMP-VILLON, gravé à l'eau-forte par JACQUES VILLON.

PEINTURE, DE MARIE LAURENCIN, gravée sur bois, en couleurs, par J. GERMAIN.

LE KIOSQUE A JOURNAUX, gravure au burin de J. E. LABOUREUR.

LITHOGRAPHIE ORIGINALE, de J. L. BOUSSINGAULT.

EAU-FORTE ORIGINALE, de A. D. DE SEGONZAC.

Frontispice, ornements, en-tête, culs de lampe, etc., dessinés et gravés sur bois, en noir et en couleurs, par ANDRÉ MARE, PAUL VERA et CHAPON.

2e PARTIE

HOTEL DE LA CONDESA DE GOYENECHE, à Madrid, SALON DES JORDAENS, chez le duc de Medina-Celi, à Madrid, SALON DE M. CHARLES STERN, à Paris, VESTIBULE ET SALLE A MANGER, SALLES DE TOILETTE, APPARTEMENT DE M. ANDRÉ BERNHEIM, APPARTEMENT DE M. MONTEUX, HOTEL DE LA LÉGATION DE FRANCE, à Varsovie.

Plans, ensemble et détails de la construction et de la décoration des meubles, des tentures, etc., environ 70 planches gravées sur bois et sur cuivre, en noir et en couleurs par J. VILLON, P. VERA et CHAPON, d'après les dessins de LOUIS SUE, ANDRÉ MARE, RICHARD DESVALLIÈRES, G. J. JAULMES, B. BOUTET DE MONVEL, J. L. BOUSSINGAULT, L. A. MOREAU, etc...

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Je soussigné (*Nom et Prénoms*) ....
(1) déclare souscrire à un exemplaire de la première série de la publication ARCHITECTURES tirée à cinq cents exemplaires numérotés. Chaque tome de cette série qui en comprendra deux au minimum et quatre *au maximum* (Tomes I, II, III, IV) me sera livré dès apparition au prix de : (2)
Cinq cent cinquante francs, payable à la livraison.
Cinq cents francs, payable *d'avance*,
soit pour le premier tome, à ma souscription, ci-joint mandat, chèque, (2)
pour le second tome, lors de la livraison du premier tome, et ainsi de suite.
(1) déclare souscrire à .... exemplaire.......... du TOME I de la publication ARCHITECTURES tirée à cinq cents exemplaires numérotés, au prix de : (2)
Cinq cent cinquante francs l'exemplaire payable à la souscription, ci-joint mandat, chèque. (2)
Six cents francs l'exemplaire payable à la livraison.
Ma commande s'élève à la somme de ....

Nom .... *A* .... *le* .... *192*...
Adresse ....
(Signature)

(1) Rayer la formule inutile.
(2) Rayer l'indication inutile.

EUPALINOS OU L'ARCHITECTE

DIALOGUE DES MORTS [1]

Πρός χάριν

Phèdre. — Que fais-tu là, Socrate ? Voici longtemps que je te cherche. J'ai parcouru notre pâle séjour, je t'ai demandé de toutes parts. Tout le monde ici te connaît, et personne ne t'avait vu. Pourquoi t'es-tu éloigné des autres ombres, et quelle pensée a réuni ton âme, à l'écart des nôtres, sur les frontières de cet empire transparent ?

Socrate. — Attends. Je ne puis pas répondre. Tu sais bien que la réflexion chez les morts est indivisible. Nous sommes trop simplifiés maintenant pour ne pas subir jusqu'au bout le mouvement de quelque idée. Les vivants ont un corps qui leur permet de sortir de la connaissance et d'y rentrer. Ils sont faits d'une maison et d'une abeille.

Phèdre. — Merveilleux Socrate, je me tais.

Socrate. — Je te remercie de ton silence. L'observant, tu fis aux dieux et à ma pensée le sacrifice le plus dur. Tu as consumé ta curiosité, et immolé ton impatience à mon âme. Parle maintenant librement, et si quelque désir te reste de m'interroger, je suis prêt à répondre, ayant achevé de me questionner et de me répondre à moi-même. — Mais il est rare qu'une question que l'on a réprimée ne se soit pas dévorée elle-même dans l'instant.

Phèdre. — Pourquoi donc cet exil ? Que fais-tu, séparé de nous tous ? Alcibiade, Zénon, Menexène, Lysis,

1. Extrait d'*Architectures*, à paraître aux éditions de la *Nouvelle Revue Française*.

tous nos amis sont étonnés de ne pas te voir. Ils parlent sans but, et leurs ombres bourdonnent.

SOCRATE. — Regarde et entends.

PHÈDRE. — Je n'entends rien. Je ne vois pas grand'-chose.

SOCRATE. — Peut-être n'es-tu pas suffisamment mort. C'est ici la limite de notre domaine. Devant toi coule un fleuve.

PHÈDRE. — Hélas ! Pauvre Ilissus !

SOCRATE. — Celui-ci est le fleuve du Temps. Il ne rejette que les âmes sur cette rive ; mais tout le reste, il l'entraîne sans effort.

PHÈDRE. — Je commence à voir quelque chose. Mais je ne distingue rien. Tout ce qui file et qui dérive, mes regards le suivent un instant et le perdent sans l'avoir divisé... Si je n'étais pas mort, ce mouvement me donnerait la nausée, tant il est triste et irrésistible. Ou bien, je serais contraint de l'imiter, à la façon des corps humains : je m'endormirais pour m'écouler aussi.

SOCRATE. — Ce grand flux, cependant, est fait de toutes choses que tu as connues, ou que tu aurais pu connaître. Cette nappe immense et accidentée, qui se précipite sans répit, roule vers le néant toutes les couleurs. Vois comme elle est terne dans l'ensemble.

PHÈDRE. — Je crois à chaque instant que je vais discerner quelque forme, mais ce que j'ai cru voir n'arrive jamais à éveiller la moindre similitude dans mon esprit.

SOCRATE. — C'est que tu assistes à l'écoulement vrai des êtres, toi immobile dans la mort. Nous voyons, de cette rive si pure, toutes les choses humaines et les formes naturelles mues, selon la vitesse véritable de leur essence. Nous sommes comme le rêveur, au sein duquel, les figures et les pensées bizarrement altérées par leur fuite, les êtres se composent avec leurs changements ; ici tout est négligeable, et cependant tout compte. Les crimes engendrent d'immenses bienfaits, et les plus grandes vertus dévelop-

pent des conséquences funestes : le jugement ne se fixe nulle part, l'idée se fait sensation sous le regard, et chaque homme traîne après soi un enchaînement de monstres qui est fait inextricablement de ses actes et des formes successives de son corps. Je songe à la présence et aux habitudes des mortels dans ce cours si fluide, et que je fus l'un d'entre eux, cherchant à voir toutes choses comme je les vois précisément maintenant. Je plaçais la Sagesse dans la posture éternelle où nous sommes. Mais d'ici tout est méconnaissable. La vérité est devant nous, et nous ne comprenons plus rien.

PHÈDRE. — Mais d'où peut donc, ô Socrate, venir ce goût de l'éternel qui se remarque parfois chez les vivants ? Tu poursuivais la connaissance. Les plus grossiers essaient de préserver désespérément jusqu'aux cadavres des morts. D'autres bâtissent des temples et des tombes qu'ils s'efforcent de rendre indestructibles. Les plus sages et les mieux inspirés des hommes veulent donner à leurs pensées une harmonie et une cadence qui les défendent des altérations comme de l'oubli.

SOCRATE. — Folie ! ô Phèdre ; tu le vois clairement. Mais les destins ont arrêté que, parmi les choses indispensables à la race des hommes, figurent nécessairement quelques désirs insensés. Il n'y aurait pas d'hommes sans l'amour. Ni la science n'existerait sans d'absurdes ambitions. Et d'où penses-tu que nous ayons tiré la première idée et l'énergie de ces immenses efforts qui ont élevé tant de villes très illustres et de monuments inutiles, que la raison admire qui eût été incapable de les concevoir ?

PHÈDRE. — Mais la raison, cependant, y eut quelque part. Tout, sans elle, serait par terre.

SOCRATE. — Tout.

PHÈDRE. — Te souvient-il de ces constructions que nous vîmes faire au Pirée ?

SOCRATE. — Oui.

PHÈDRE. — De ces engins, de ces efforts, de ces flûtes

qui les tempéraient de leur musique ; de ces opérations si exactes, de ces progrès à la fois si mystérieux et si clairs ? Quelle confusion tout d'abord, qui sembla se fondre dans l'ordre ! Quelle solidité, quelle rigueur naquirent entre ces fils qui donnaient les aplombs, et le long de ces frêles cordeaux tendus pour être affleurés par la croissance des lits de briques !

SOCRATE. — Je garde ce beau souvenir. O matériaux ! Belles pierres !.. O trop légers que nous sommes devenus !

PHÈDRE. — Et de ce temple hors les murs, auprès de l'autel de Borée, te souvient-il ?

SOCRATE. — Celui d'Artémis la Chasseresse ?

PHÈDRE. — Celui-là même. Un jour, nous avons été par là. Nous avons discouru de la Beauté...

SOCRATE. — Hélas !

PHÈDRE. — J'étais lié d'amitié avec celui qui a construit ce temple. Il était de Mégare et s'appelait Eupalinos. Il me parlait volontiers de son art, de tous les soins et de toutes les connaissances qu'il demande ; il me faisait comprendre tout ce que je voyais avec lui sur le chantier. Je voyais surtout son étonnant esprit. Je lui trouvais la puissance d'Orphée. Il prédisait leur avenir monumental aux informes amas de pierres et de poutres qui gisaient autour de nous, et ces matériaux, à sa voix, semblaient voués à la place unique où les destins favorables à la déesse les auraient assignés. Quelle merveille que ses discours aux ouvriers ! Il n'y demeurait nulle trace de ses difficiles méditations de la nuit. Il ne leur donnait que des ordres et des nombres.

SOCRATE. — C'est la manière même de Dieu.

PHÈDRE. — Ses discours et leurs actes s'ajustaient si heureusement qu'on eût dit que ces hommes n'étaient que ses membres. Tu ne saurais croire, Socrate, quelle joie c'était pour mon âme de connaître une chose si bien réglée. Je ne sépare plus l'idée d'un temple de celle de son édification. En voyant un, je vois une action admirable, plus

glorieuse encore qu'une victoire et plus contraire à la misérable nature. Le détruire et le construire sont égaux en importance, et il faut des âmes pour l'un et pour l'autre ; mais le construire est le plus cher à mon esprit. O très heureux Eupalinos !

SOCRATE. — Quel enthousiasme d'une ombre pour un fantôme ! — Je n'ai pas connu cet Eupalinos. C'était donc un grand homme ? Je vois qu'il s'élevait à la suprême connaissance de son art. Est-il ici ?

PHÈDRE. — Il est sans doute parmi nous ; mais je ne l'ai encore jamais rencontré dans ce pays.

SOCRATE. — Je ne sais pas ce qu'il pourrait y construire. Ici les projets eux-mêmes sont souvenirs. Mais réduits que nous sommes aux seuls agréments de la conversation, j'aimerais assez de l'entendre.

PHÈDRE. — J'en ai retenu quelques préceptes. Je ne sais s'ils te plairaient. Moi, ils m'enchantent.

SOCRATE. — Peux-tu m'en redire quelqu'un ?

PHÈDRE — Ecoute donc. Il disait bien souvent : *Il n'y a point de détails dans l'exécution.*

SOCRATE. — Je comprends et je ne comprends pas. Je comprends quelque chose, et je ne suis pas sûr qu'elle soit bien celle qu'il voulait dire.

PHÈDRE. — Et moi, je suis certain que ton esprit subtil n'a pas manqué de bien saisir. Dans une âme si claire et si complète que la tienne, il doit arriver qu'une maxime de praticien prenne une force et une étendue toutes nouvelles. Si elle est véritablement nette, et tirée immédiatement du travail par un acte bref de l'esprit qui résume son expérience, sans se donner le temps de divaguer, elle est une matière précieuse au philosophe ; c'est un lingot brut d'or brut que je te remets, orfèvre !

SOCRATE. — Je fus orfèvre de mes chaînes ! — Mais considérons ce précepte. L'éternité d'ici nous convie à n'être pas économes de paroles. Cette durée infinie doit, ou ne pas être, ou contenir tous les discours possibles, et les vrais

comme les faux. Je puis donc parler sans nulle crainte de me tromper, car si je me trompe, je dirai vrai tout à l'heure, et si je dis vrai, je dirai faux un peu plus tard.

O Phèdre, tu n'es pas sans avoir remarqué dans les discours les plus importants, qu'il s'agisse de politique ou des intérêts particuliers des citoyens, ou encore dans les paroles délicates que l'on doit dire à un amant, lorsque les circonstances sont décisives, — tu as certainement remarqué quel poids et quelle portée prennent les moindres petits mots et les moindres silences qui s'y insèrent. Et moi, qui ai tant parlé, avec le désir insatiable de convaincre, je me suis moi-même à la longue convaincu que les plus graves arguments et les démonstrations les mieux conduites avaient bien peu d'effet, sans le secours de ces détails insignifiants en apparence ; et que par contre, des raisons médiocres, convenablement suspendues à des paroles pleines de tact, ou dorées comme des couronnes, séduisent pour longtemps les oreilles. Ces entremetteuses sont aux portes de l'esprit. Elles lui répètent ce qui leur plaît, elles le lui redisent à plaisir, finissant par lui faire croire qu'il entend sa propre voix. Le réel d'un discours, c'est après tout cette chanson, et cette couleur d'une voix, que nous traitons à tort comme détails et accidents.

Phèdre. — Tu fais un immense détour, cher Socrate, mais je te vois revenir de si loin, avec mille autres exemples, et toutes tes forces dialectiques déployées !

Socrate. — Considère aussi la médecine. Le plus habile opérateur du monde, qui met ses doigts industrieux dans ta plaie, si légères que soient ses mains, si savantes, si clairvoyantes soient-elles ; pour sûr qu'il se sente de la situation des organes et des veines, de leurs rapports et de leurs profondeurs ; quelle que soit aussi sa certitude des actes qu'il se propose d'accomplir dans ta chair, des choses à retrancher et des choses à rejoindre ; si par quelque circonstance dont il ne s'est pas préoccupé, un fil, une aiguille dont il se sert, un rien qui dans son opération lui est utile, n'est

point exactement pur, ou suffisamment purifié, il te tue. Te voilà mort...

PHÈDRE. — Heureusement la chose est faite ! Et c'est précisément celle qui m'advint.

SOCRATE. — Te voilà mort, te dis-je, te voilà mort, guéri selon toutes les règles ; car toutes les exigences de l'art et de l'opportunité étant satisfaites, la pensée contemple son œuvre avec amour. — Mais tu es mort. Un brin de soie mal préparé a rendu le savoir assassin ; ce plus mince des détails a fait échouer l'œuvre d'Esculape et d'Athéna.

PHÈDRE. — Eupalinos le savait bien.

SOCRATE. — Il en est ainsi dans tous les domaines, à l'exception de celui des philosophes, dont c'est le grand malheur qu'ils ne voient jamais s'écrouler les univers qu'ils imaginent, puisqu'enfin ils n'existent pas.

PHÈDRE. — Eupalinos était l'homme de son précepte. Il ne négligeait rien. Il prescrivait de tailler des planchettes dans le fil du bois, afin qu'interposées entre la maçonnerie et les poutres qui s'y appuient, elles empêchassent l'humidité de s'élever dans les fibres, et bue, de les pourrir. Il avait de pareilles attentions à tous les points sensibles de l'édifice. On eût dit qu'il s'agissait de son propre corps. Pendant le travail de la construction, il ne quittait guère le chantier. Je crois bien qu'il en connaissait toutes les pierres, Il veillait à la précision de leur taille ; il étudiait minutieusement tous ces moyens que l'on a imaginés pour éviter que les arêtes ne s'entament, et que la netteté des joints ne s'altère. Il ordonnait de pratiquer des ciselures, de réserver des bourrelets, de ménager des biseaux dans le marbre des parements. Il apportait les soins les plus exquis aux enduits qu'il faisait passer sur les murs de simple pierre.

Mais toutes ces délicatesses ordonnées à la durée de l'édifice étaient peu de chose au prix de celles dont il usait, quand il élaborait les émotions et les vibrations de l'âme du futur contemplateur de son œuvre.

Il préparait à la lumière un instrument incomparable, qui la répandît, tout affectée de formes intelligibles et de propriétés presque musicales, dans l'espace où se meuvent les mortels. Pareil à ces orateurs et à ces poètes auxquels tu pensais tout à l'heure, il connaissait, ô Socrate, la vertu mystérieuse des imperceptibles modulations. Nul ne s'apercevait, devant une masse délicatement allégée, et d'apparence si simple, d'être conduit à une sorte de bonheur par des courbures insensibles, par des inflexions infimes et toutes puissantes ; et par ces profondes combinaisons du régulier et de l'irrégulier qu'il avait introduites et cachées, et rendues aussi impérieuses qu'elles étaient indéfinissables ; elles faisaient le mouvant spectateur, docile à leur présence invisible, passer de vision à vision, et de grands silences aux murmures du plaisir, à mesure qu'il s'avançait, se reculait, se rapprochait encore, et qu'il errait dans le rayon de l'œuvre, mû par elle-même, et le jouet de la seule admiration.— *Il faut*, disait cet homme de Mégare, *que mon temple meuve les hommes comme les meut l'objet aimé.*

Socrate. — Cela est divin. J'ai entendu, cher Phèdre, une parole toute semblable, et toute contraire. Un de nos amis, qu'il est inutile de nommer, disait de notre Alcibiade dont le corps était si bien fait : *En le voyant, on se sent devenir architecte !...* Que je te plains, cher Phèdre ! Tu es ici bien plus malheureux que moi-même. Je n'aimais que le Vrai ; je lui ai donné ma vie ; or, dans ces prés élyséens, quoique je doute encore si je n'ai pas fait un assez mauvais marché, je puis imaginer toujours qu'il me reste quelque chose à connaître. Je cherche volontiers, parmi les ombres, l'ombre de quelque vérité. Mais toi, de qui la Beauté toute seule a formé les désirs et gouverné les actes, te voici entièrement démuni. Les corps sont souvenirs, les figures sont de fumée ; cette lumière si égale en tous les points ; si faible et si écœurante de pâleur ; cette indifférence générale qu'elle éclaire, ou plutôt qu'elle imprègne, sans rien dessiner exactement ; ces groupes à demi transparents que

nous formons de nos fantômes ; ces voix tout amorties qui nous restent à peine, et qu'on dirait chuchotées dans l'épais d'une toison ou dans l'indolence d'une brume... Tu dois souffrir, cher Phèdre ! Mais encore, ne pas assez souffrir... Cela même nous est interdit, étant vivre.

PHÈDRE. — Je crois à chaque instant que je vais souffrir... Mais ne me parle pas, je te prie, de ce que j'ai perdu. Laisse ma mémoire à soi-même. Laisse-lui son soleil et ses statues ! O quel contraste me possède ! Il y a peut-être, pour les souvenirs, une espèce de seconde mort que je n'ai pas encore subie. Mais je revis, mais je revois les cieux éphémères !... Ce qu'il y a de plus beau ne figure pas dans l'éternel !

SOCRATE. — Où donc le places-tu ?

PHÈDRE. — Rien de beau n'est séparable de la vie, et la vie est ce qui meurt.

SOCRATE. — On peut le dire... Mais la plupart ont de la Beauté je ne sais quelle notion immortelle.

PHÈDRE. — Je te dirai, Socrate, que la beauté, selon ce Phèdre que je fus...

SOCRATE. — Platon n'est-il pas dans ces parages ?

PHÈDRE. — Je parle contre lui.

SOCRATE. — Eh bien ! parle !

PHÈDRE. —.... ne réside pas dans certains rares objets, ni même dans ces modèles situés hors de la nature, et contemplés par les âmes les plus nobles comme les exemplaires de leurs desseins et les types secrets de leurs travaux ; choses sacrées, et dont il conviendrait de parler avec les mots mêmes du poète :

Gloire du long désir, Idées !

SOCRATE. — Quel poète ?

PHÈDRE. — Le très admirable Stephanos, qui parut tant de siècles après nous. Mais à mon sentiment, l'idée de ces Idées, desquelles notre merveilleux Platon est le père, est infiniment trop simple, et comme trop pure, pour

expliquer la diversité des Beautés, le changement des préférences dans les hommes, l'effacement de tant d'œuvres qui furent portées aux nues, les créations toutes nouvelles, et les résurrections impossibles à prévoir. Il y a bien d'autres objections ?

SOCRATE. — Mais quelle est ta propre pensée ?

PHÈDRE. — Je ne sais plus comment la saisir. Rien ne l'enferme ; tout la suppose. Elle est en moi comme moi-même ; elle agit infailliblement ; elle juge, elle désire... Mais quant à l'exprimer, je le puis aussi difficilement que je puis dire ce qui me fait moi, et que je connais si précisément et si peu.

SOCRATE. — Mais puisqu'il est permis par les dieux, mon cher Phèdre, que nos entretiens se poursuivent dans ces enfers, où nous n'avons rien oublié, où nous avons appris quelque chose, où nous sommes placés au-delà de tout ce qui est humain, nous devons savoir maintenant ce qui est véritablement beau, ce qui est laid ; ce qui convient à l'homme ; ce qui doit l'émerveiller sans le confondre, le posséder sans l'abêtir...

PHÈDRE. — C'est ce qui le met sans effort au-dessus de sa nature.

SOCRATE. — *Sans effort ? Au-dessus de sa nature ?*

PHÈDRE. — Oui.

SOCRATE. — *Sans effort ?* Comment se peut-il ? *Au-dessus de sa nature ?* Que veut dire ceci ? Je pense invinciblement à un homme qui voudrait grimper sur ses propres épaules !.. Rebuté par cette image absurde, je te demande, Phèdre, comment cesser d'être soi-même, puis revenir à son essence ? Et comment, sans violence, peut arriver ceci ?

Je sais bien que les extrêmes de l'amour, et que l'excès du vin, ou encore l'étonnante action de ces vapeurs que respirent les pythies, nous transportent, comme l'on dit, hors de nous-mêmes ; et je sais mieux encore par mon expérience très certaine, que nos âmes peuvent se former, dans le sein même du temps, des sanctuaires impé-

nétrables à la durée, éternels intérieurement, passagers quant à la nature ; où elles sont enfin ce qu'elles connaissent ; où elles désirent ce qu'elles sont ; où elles se sentent créées par ce qu'elles aiment, et lui rendent lumière pour lumière, et silence pour silence, se donnant et se recevant sans rien emprunter à la matière du monde ni aux Heures. Elles sont alors comme ces calmes étincelants, circonscrits de tempêtes, qui se déplacent sur les mers. Qui sommes-nous, pendant ces abîmes ? Ils supposent la vie qu'ils suspendent...

Mais ces merveilles, ces contemplations et ces extases n'éclaircissent pas pour mes yeux notre étrange problème de la beauté. Je ne sais pas attacher ces états suprêmes de l'âme à la présence d'un corps ou de quelque objet qui les suscite.

PHÈDRE. — O Socrate, c'est que tu veux toujours tout tirer de toi-même !... Toi que j'admire entre tous les hommes, toi plus beau dans ta vie, plus beau dans ta mort, que la plus belle chose visible ; grand Socrate, adorable laideur, toute-puissante pensée qui changes le poison en un breuvage d'immortalité, ô toi qui, refroidi, et la moitié du corps déjà de marbre, l'autre encore parlante, nous tenais amicalement le langage d'un dieu, laisse-moi te dire quelle chose a manqué peut-être à ton expérience.

SOCRATE. — Il est bien tard, sans doute, pour m'en instruire. Mais parle tout de même.

PHÈDRE. — Une chose, Socrate, une seule t'a fait défaut. Tu fus homme divin, et tu n'avais peut-être nul besoin des beautés matérielles du monde. Tu n'y goûtais qu'à peine. Je sais bien que tu ne dédaignais pas la douceur des campagnes, la splendeur de la ville et ni les eaux vives, ni l'ombre délicate du platane ; mais ce n'étaient pour toi que les ornements lointains de tes méditations, les environs délicieux de tes doutes, le site favorable à tes pas intérieurs. Ce qu'il y avait de plus beau te conduisant bien loin de soi ; tu voyais toujours autre chose.

SOCRATE. — L'homme, et l'esprit de l'homme.

PHÈDRE. — Mais alors, n'as-tu pas rencontré, parmi les hommes, certains dont la passion singulière pour les formes et les apparences t'ait surpris ?

SOCRATE. — Sans doute.

PHÈDRE. — Et dont l'intelligence pourtant, et les vertus ne le cédaient à aucunes ?

SOCRATE. — Certes !

PHÈDRE. — Les plaçais-tu plus haut ou plus bas que les philosophes ?

SOCRATE. — Cela dépend.

PHÈDRE. — Leur objet te paraissait-il plus ou moins digne de recherche et d'amour que le tien même ?

SOCRATE. — Il ne s'agit pas de leur objet. Je ne puis penser qu'il existe plusieurs Souverain Bien. Mais ce qui m'est obscur, et difficile à entendre, c'est que des hommes aussi purs quant à l'intelligence, aient eu besoin des formes sensibles et des grâces corporelles pour atteindre leur état le plus élevé.

PHÈDRE. — Un jour, cher Socrate, je parlais de ces mêmes choses avec mon ami Eupalinos.

— Phèdre, me disait-il, plus je médite sur mon art, plus je l'exerce ; plus je pense et agis, plus je souffre et me réjouis en architecte ; — et plus je me ressens moi-même, avec une volupté et une clarté toujours plus certaines.

Je m'égare dans mes longues attentes ; je me retrouve par les surprises que je me cause ; et au moyen de ces degrés successifs de mon silence, je m'avance dans ma propre édification ; et j'approche d'une si exacte correspondance entre mes vœux et mes puissances, qu'il me semble d'avoir fait de l'existence qui me fut donnée, une sorte d'ouvrage humain.

A force de construire, me fit-il, en souriant, je crois bien que je me suis construit moi-même.

SOCRATE. — Se construire, se connaître soi-même, sont-ce deux actes, ou non ?

PHÈDRE. — ... et il ajouta : J'ai cherché la justesse dans les pensées ; afin que, clairement engendrées par la considération des choses, elles se changent, comme d'elles-mêmes, dans les actes de mon art. J'ai distribué mes attentions ; j'ai refait l'ordre des problèmes ; je commence par où je finissais jadis, pour aller un peu plus loin... Je suis avare de rêveries, je conçois comme si j'exécutais. Jamais plus dans l'espace informe de mon âme, je ne contemple de ces édifices imaginaires, qui sont aux édifices réels, ce que les chimères et les gorgones sont aux véritables animaux. Mais ce que je pense, est faisable ; et ce que je fais, se rapporte à l'intelligible... Et puis... Ecoute, Phèdre (me disait-il encore), ce petit temple que j'ai bâti pour Hermès, à quelques pas d'ici, si tu savais ce qu'il est pour moi ! — Où le passant ne voit qu'une élégante chapelle, — c'est peu de chose : quatre colonnes, un style très simple — j'ai mis le souvenir d'un clair jour de ma vie. O douce métamorphose ! Ce temple délicat, nul ne le sait, est l'image mathématique d'une fille de Corinthe, que j'ai heureusement aimée. Il en reproduit fidèlement les proportions particulières. Il vit pour moi ! Il me rend ce que je lui ai donné...

— C'est donc pourquoi il est d'une grâce inexplicable, lui dis-je. On y sent bien la présence d'une personne, la première fleur d'une femme, l'harmonie d'un être charmant. Il éveille vaguement un souvenir qui ne peut pas arriver à son terme ; et ce commencement d'une image dont tu possèdes la perfection, ne laisse pas de poindre l'âme et de la confondre. Sais-tu bien que si je m'abandonne à ma pensée, je vais le comparer à quelque chant nuptial mêlé de flûtes, que je sens naître de moi-même.

Eupalinos me regarda avec une amitié plus précise et plus tendre.

— Oh ! dit-il, que tu es fait pour me comprendre ! Nul plus que toi ne s'est approché de mon démon. Je voudrais

bien te confier tous mes secrets ; mais, des uns, je ne saurais moi-même te parler convenablement, tant ils se dérobent au langage ; les autres, risqueraient fort de t'ennuyer, car ils se réfèrent aux procédés et aux connaissances les plus spéciales de mon art. Je puis te dire seulement quelles vérités, sinon quels mystères, tu viens maintenant d'effleurer, me parlant de concert, de chants et de flûtes, au sujet de mon jeune temple. Dis-moi (puisque tu es si sensible aux effets de l'architecture), n'as-tu pas observé, en te promenant dans cette ville, que d'entre les édifices dont elle est peuplée, les uns sont *muets ;* les autres *parlent ;* et d'autres enfin, qui sont les plus rares, *chantent* ? — Ce n'est pas leur destination, ni même leur figure générale, qui les animent à ce point, ou qui les réduisent au silence. Cela tient au talent de leur constructeur, ou bien à la faveur des Muses.

— Maintenant que tu me le fais remarquer, je le remarque dans mon esprit.

— Bien. Ceux des édifices qui ne parlent ni ne chantent, ne méritent que le dédain ; ce sont choses mortes, inférieures dans la hiérarchie à ces tas de moellons que vomissent les chariots des entrepreneurs, et qui amusent, du moins, l'œil sagace, par l'ordre accidentel qu'ils empruntent de leur chute... Quant aux monuments qui se bornent à parler, s'ils parlent clair, je les estime. Ici, disent-ils, se réunissent les marchands. Ici, les juges délibèrent. Ici, gémissent des captifs. Ici, les amateurs de débauche... (Je dis alors à Eupalinos que j'en avais vu de bien remarquables dans ce dernier genre. Mais il ne m'entendit pas)... Ces loges mercantiles, ces tribunaux et ces prisons, quand ceux qui les construisent savent s'y prendre, tiennent le langage le plus net. Les uns aspirent visiblement une foule active et sans cesse renouvelée ; ils lui offrent des péristyles et des portiques ; ils l'invitent par bien des portes et par de faciles escaliers, à venir, dans leurs salles vastes et bien éclairées, former des groupes, et

se livrer à la fermentation des affaires... Mais les demeures de la justice doivent parler aux yeux de la rigueur et de l'équité de nos lois. La majesté leur sied, des masses toutes nues ; et la plénitude effrayante des murailles. Les silences de ces parements déserts sont à peine rompus, de loin en loin, par la menace d'une porte mystérieuse, ou par les tristes signes que font sur les ténèbres d'une étroite fenêtre, les gros fers dont elle est barrée. Tout ici rend des arrêts, et parle de peines. La pierre prononce gravement ce qu'elle renferme ; le mur est implacable ; et cette œuvre, si conforme à la vérité, déclare fortement sa destination sévère...

SOCRATE. — Ma prison n'était point si terrible... Il me semble que c'était un lieu terne et indifférent en soi.

PHÈDRE. — Comment peux-tu le dire !

SOCRATE. — J'avoue que je l'ai peu considérée. Je ne voyais que mes amis, l'immortalité, et la mort.

PHÈDRE. — Et je n'étais pas avec toi !

SOCRATE. — Platon n'y était pas non plus, ni Aristippe... Mais la salle était pleine. Les murs m'étaient cachés. La lumière du soir mettait la couleur de la chair sur les pierres de la voûte... En vérité, cher Phèdre, je n'eus jamais de prison que mon corps. Mais reviens à ce que te disait ton ami. Je crois qu'il allait te parler des édifices les plus précieux, et c'est ce que je voudrais entendre.

PHÈDRE. — Eh bien, je poursuivrai.

— Eupalinos me fit encore un magnifique tableau de ces constructions gigantesques que l'on admire dans les ports. Elles s'avancent dans la mer. Leurs bras, d'une blancheur absolue et dure, circonscrivent des bassins assoupis dont ils défendent le calme. Ils les gardent en sûreté, paisiblement gorgés de galères, à l'abri des enrochements hérissés et des jetées retentissantes. De hautes tours, où veille quelqu'un, où la flamme des pommes de pin, pendant les nuits impénétrables, danse et fait rage, commandent le

large, à l'extrémité écumante des môles... Oser de tels travaux, c'est braver Neptune lui-même. Il faut jeter les montagnes à charretées, dans les eaux que l'on veut enclore. Il faut opposer les rudes débris tirés des profondeurs de la terre, à la mobile profondeur de la mer, et aux chocs des cavaleries monotones que presse et dépasse le vent... Ces ports. me disait mon ami, ces vastes ports, quelle clarté devant l'esprit ! Comme ils développent leurs parties ! Comme ils descendent vers leur tâche ! — Mais les merveilles propres à la mer, et la statuaire accidentelle des rivages sont offertes gracieusement par les dieux à l'architecte. Tout conspire à l'effet que produisent sur les âmes, ces nobles établissements à demi-naturels : la présence de l'horizon pur, la naissance et l'effacement d'une voile, l'émotion du détachement de la terre, le commencement des périls, le seuil étincelant des contrées inconnues ; et l'avidité même des hommes, toute prête à se changer dans une crainte superstitieuse, à peine lui cèdent-ils et mettent-ils le pied sur le navire... Ce sont en vérité d'admirables théâtres ; mais plaçons au-dessus, les édifices de l'art seul ! Dussions-nous faire contre nous-mêmes un effort assez difficile, il faut s'abstraire quelque peu des prestiges de la vie, et de la jouissance immédiate. Ce qu'il y a de plus beau est nécessairement tyrannique...

— Mais je dis à Eupalinos que je ne voyais pas pourquoi il en doit être ainsi. Il me répondit que la véritable beauté était précisément aussi rare que l'est, entre les hommes, l'homme capable de faire effort contre soi-même, c'est-à-dire de choisir un certain soi-même, et de se l'imposer. Ensuite, ressaisissant le fil d'or de sa pensée : Je viens maintenant, dit-il, à ces chefs-d'œuvre entièrement dus à quelqu'un, et desquels je te disais, il y a un instant, qu'ils semblent chanter par eux-mêmes.

Etait-ce là une parole vaine, ô Phèdre ? Etaient-ce des mots négligemment créés par le discours, qu'ils ornent rapidement, mais qui ne supportent pas d'être réfléchis ? — Mais

non, Phèdre, mais non !... Et quand tu as parlé (le premier, et involontairement), de musique à propos de mon temple, c'est une divine analogie qui t'a visité. Cet hymen de pensées qui s'est conclu de soi-même sur tes lèvres, comme l'acte distrait de ta voix ; cette union d'apparence fortuite de choses si différentes, tient à une nécessité admirable, qu'il est presque impossible de penser dans toute sa profondeur, mais dont tu as ressenti obscurément la présence persuasive. Imagine donc fortement ce que serait un mortel assez pur, assez raisonnable, assez subtil et tenace, assez puissamment armé par Minerve, pour méditer jusqu'à l'extrême de son être, et donc jusqu'à l'extrême réalité, cet étrange rapprochement des formes visibles avec les assemblages éphémères des sons successifs ; pense à quelle origine intime et universelle, il s'avancerait ; à quel point précieux il arriverait ; quel dieu il trouverait dans sa propre chair ! Et se possédant enfin dans cet état de divine ambiguïté, s'il se proposait alors de construire je ne sais quels monuments, de qui la figure vénérable et gracieuse participât directement de la pureté du son musical, ou dût communiquer à l'âme l'émotion d'un accord inépuisable, — songe, Phèdre, quel homme ! Imagine quels édifices !... Et nous, quelles jouissances !

— Et toi, lui dis-je, tu le conçois ?

— Oui et non. Oui, comme rêve. Non, comme science.

— Tires-tu quelque secours de ces pensées ?

— Oui, comme aiguillon. Oui, comme jugement. Oui, comme peines... Mais je ne suis pas en possession d'enchaîner, comme il le faudrait, une analyse à une extase. Je m'approche parfois de ce pouvoir si précieux... Une fois, je fus infiniment près de le saisir, mais seulement comme on possède, pendant le sommeil, un objet aimé. Je ne puis te parler que des approches d'une si grande chose. Quand elle s'annonce, cher Phèdre, je diffère déjà de moi-même, autant qu'une corde tendue diffère d'elle-même qui était lâche et sinueuse. Je suis tout autre

que je ne suis. Tout est clair, et semble facile. Alors, mes combinaisons se poursuivent et se conservent dans ma lumière. Je sens mon besoin de beauté, égal à mes ressources inconnues, engendrer à soi seul des figures qui le contentent. Je désire de tout mon être... Les puissances accourent. Tu sais bien que les puissances de l'âme procèdent étrangement de la nuit... Elles s'avancent, par illusions, jusqu'au réel. Je les appelle, je les adjure par mon silence... Les voici, toutes chargées de clartés et d'erreur. Le vrai, le faux, brillent également dans leurs yeux, sur leurs diadèmes. Elles m'écrasent de leurs dons, elles m'assiègent de leurs ailes... Phèdre, c'est ici le péril ! C'est la plus difficile chose du monde !... O moment le plus important, et déchirement capital !... Ces faveurs surabondantes et mystérieuses, loin de les accueillir telles quelles, uniquement déduites du grand désir, naïvement formées de l'extrême attente de mon âme, il faut que je les arrête, ô Phèdre, et qu'elles attendent mon signal. Et les ayant obtenues par une sorte d'interruption de ma vie (adorable suspens de l'ordinaire durée), je veux encore que je divise l'indivisible, et que je tempère et que j'interrompe la naissance même des Idées...

— O malheureux, lui dis-je, que veux-tu faire pendant un éclair ?

— Etre libre. Il y a bien des choses, reprit-il, il y a... toutes choses dans cet instant ; et tout ce dont s'occupent les philosophes se passe entre le regard qui tombe sur un objet, et la connaissance qui en résulte... pour en finir toujours prématurément.

— Je ne te comprends pas. Tu t'efforces donc de retarder ces Idées ?

— Il le faut. Je les empêche de me satisfaire. Je diffère le pur bonheur.

— Pourquoi ? D'où tires-tu cette force cruelle ?

— C'est qu'il m'importe, sur toute chose, d'obtenir de *ce qui va être*, qu'il satisfasse, avec toute la vigueur de sa

nouveauté, aux exigences raisonnables de *ce qui a été*. Comment ne pas être obscur ?... Ecoute : j'ai vu, un jour, telle touffe de roses, et j'en ai fait une cire. Cette cire achevée, je l'ai mise dans le sable. Le Temps rapide réduit les roses à rien ; et le feu rend promptement la cire à sa nature informe. Mais la cire, ayant fui de son moule fomenté et perdue, la liqueur éblouissante du bronze vient épouser dans le sable durci, la creuse identité du moindre pétale...

— J'entends ! Eupalinos. Cette énigme m'est transparente ; le mythe est facile à traduire.

Ces roses qui furent fraîches, et qui périssent sous tes yeux, ne sont-elles pas toutes choses, et la vie mouvante elle-même ? — Cette cire que tu as modelée, y imposant tes doigts habiles, l'œil butinant sur les corolles et revenant chargé de fleurs vers ton ouvrage, — n'est-ce pas là une figure de ton labeur quotidien, riche du commerce de tes actes avec tes observations nouvelles ? — Le feu, c'est le Temps lui-même, qui abolirait entièrement, ou dissiperait dans le vaste monde, et les roses réelles et tes roses de cire, si ton être, en quelque manière, ne gardait, je ne sais comment, les formes de ton expérience et la solidité secrète de sa raison... Quant à l'airain liquide, certes, ce sont les puissances exceptionnelles de ton âme qu'il signifie, et le tumultueux état de quelque chose qui veut naître. Cette foison incandescente se perdrait en vaine chaleur et en réverbérations infinies, et ne laisserait après soi que des lingots ou d'irrégulières coulées, si tu ne savais la conduire, par des canaux mystérieux, se refroidir et se répandre dans les nettes matrices de ta sagesse. Il faut donc nécessairement que ton être se divise, et se fasse, dans le même instant, chaud et froid, fluide et solide, libre et lié, — roses, cire, et le feu ; matrice et métal de Corinthe.

— C'est cela même ! Mais je t'ai dit que je m'y essaye seulement.

— Comment t'y prends-tu ?

— Comme je puis.

— Mais dis-moi comment tu essayes ?

— Ecoute encore, puisque tu le désires... Je ne sais trop comment t'éclaircir ce qui n'est pas clair pour moi-même... O Phèdre, quand je compose une demeure (qu'elle soit pour les dieux, qu'elle soit pour un homme), et quand je cherche cette forme avec amour, m'étudiant à créer un objet qui réjouisse le regard, qui s'entretienne avec l'esprit, qui s'accorde avec la raison et les nombreuses convenances,... je te dirai cette chose étrange *qu'il me semble que mon corps est de la partie...* Laisse-moi dire. Ce corps est un instrument admirable, dont je m'assure que les vivants, qui l'ont tous à leur service, n'usent pas dans sa plénitude. Ils n'en tirent que du plaisir, de la douleur, et des actes indispensables, comme de vivre. Tantôt ils se confondent avec lui ; tantôt, ils oublient quelque temps son existence ; et tantôt brutes, tantôt purs esprits, ils ignorent quelles liaisons universelles ils contiennent, et de quelle substance prodigieuse ils sont faits. Par elle, cependant, ils participent de ce qu'ils voient et de ce qu'ils touchent : ils sont pierres, ils sont arbres ; ils échangent des contacts et des souffles avec la matière qui les englobe. Ils touchent, ils sont touchés ; ils pèsent et soulèvent des poids ; ils se meuvent, et transportent leurs vertus et leurs vices ; et quand ils tombent dans la rêverie, ou dans le sommeil indéfini, ils reproduisent la nature des eaux, ils se font sables et nuées... Dans d'autres occasions, ils accumulent et projettent la foudre !...

Mais leur âme ne sait pas exactement se servir de cette nature qui est si près d'elle, et qu'elle pénètre. Elle devance, elle retarde ; elle semble fuir l'instant même. Elle en reçoit des chocs et des impulsions qui la font s'éloigner en elle-même, et se perdre dans son vide où elle enfante des fumées. Mais moi, tout au contraire, instruit par mes erreurs, je dis en pleine lumière, je me répète à chaque aurore :

« O mon corps, qui me rappelez à tout moment ce tempérament de mes tendances, cet équilibre de vos organes, ces justes proportions de vos parties, qui vous font être et vous rétablir au sein des choses mouvantes ; prenez garde à mon ouvrage ; enseignez-moi sourdement les exigences de la nature, et me communiquez ce grand art dont vous êtes doué, comme vous en êtes fait, de survivre aux saisons, et de vous reprendre des hasards. Donnez-moi de trouver dans votre alliance le sentiment des choses vraies ; modérez, renforcez, assurez mes pensées. Tout périssable que vous soyez, vous l'êtes bien moins que mes songes. Vous durez un peu plus qu'une fantaisie ; vous payez pour mes actes, et vous expiez pour mes erreurs : Instrument que vous êtes de la vie, vous êtes à chacun de nous l'unique objet qui se compare à l'univers. La sphère tout entière vous a toujours pour centre ; ô chose réciproque de l'attention de tout le ciel étoilé ! Vous êtes bien la mesure du monde, dont mon âme ne me présente que le dehors. Elle le connaît sans profondeur, et si vainement, qu'elle se prend quelquefois à le ranger au rang de ses rêves ; elle doute du soleil... Infatuée de ses fabrications éphémères, elle se croit capable d'une infinité de réalités différentes ; elle imagine qu'il existe d'autres mondes, mais vous la rappelez à vous-même, comme l'ancre, à soi, le navire...

Mon intelligence mieux inspirée ne cessera, cher corps, de vous appeler à soi désormais ; ni vous, je l'espère, de la fournir de vos présences, de vos instances, de vos attaches locales. Car nous trouvâmes enfin, vous et moi, le moyen de nous joindre, et le nœud indissoluble de nos différences : c'est une œuvre qui soit fille de nous. Nous agissions chacun de notre côté. Vous viviez. Je rêvais. Mes vastes rêveries aboutissaient à une impuissance illimitée. Mais cette œuvre que maintenant je veux faire, et qui ne se fait pas d'elle-même, puisse-t-elle nous contraindre de nous répondre, et surgir uniquement de notre entente !

Mais ce corps et cet esprit, mais cette présence invinciblement actuelle, et cette absence créatrice qui se disputent l'être, et qu'il faut enfin composer ; mais ce fini et cet infini que nous apportons, chacun selon sa nature, il faut à présent qu'ils s'unissent dans une construction bien ordonnée ; et si, grâces aux dieux, ils travaillent de concert, s'ils échangent entre eux de la convenance et de la grâce, de la beauté et de la durée, des mouvements contre des lignes, et des nombres contre des pensées, c'est donc qu'ils auront découvert leur véritable relation, leur acte. Qu'ils se concertent, qu'ils se comprennent au moyen de la matière de mon art ! Les pierres et les forces, les profils et les masses, les lumières et les ombres, les groupements artificieux, les illusions de la perspective et les réalités de la pesanteur, ce sont les objets de leur commerce, dont le lucre soit enfin cette incorruptible richesse que je nomme Perfection. »

SOCRATE. — Quelle prière sans exemple !.. Et ensuite ?

PHÈDRE. — Il se tut.

SOCRATE. — Tout ceci sonne étrangement dans ce lieu. Maintenant que nous sommes privés de corps, nous devons assurément nous en plaindre, et considérer cette vie que nous avons quittée, du même œil envieux que nous regardions jadis le jardin des ombres heureuses... Ni les œuvres, ni les désirs ne nous suivent ici ; mais il y a place pour les regrets.

AUTRE FRAGMENT

SOCRATE. — Je suis encore tout imprégné des propos d'Eupalinos que tu rapportais. En moi-même ils ont réveillé quelque chose qui leur ressemble.

PHÈDRE. — Tu contenais donc un architecte ?

SOCRATE. — Rien ne peut nous séduire, rien nous attirer ; rien ne fait se dresser notre oreille, se fixer notre regard ; rien, par nous, n'est choisi dans la multitude des choses, et ne rend inégale notre âme, qui ne soit, en quelque manière, ou pré-existant dans notre être, ou attendu secrètement par notre nature. Tout ce que nous devenons, même passagèrement, était préparé. Il y avait en moi un architecte, que les circonstances n'ont pas achevé de former.

PHÈDRE. — A quoi le connais-tu ?

SOCRATE. — A je ne sais quelle intention profonde de construire, qui inquiète sourdement ma pensée.

PHÈDRE. — Tu n'en fis rien paraître, quand nous étions.

SOCRATE. — Je t'ai dit que je suis né *plusieurs*, et que je suis mort, *un seul*. L'enfant qui vient est une foule innombrable, que la vie réduit assez tôt à un seul individu, celui qui se manifeste et qui meurt. Une quantité de Socrates est née avec moi, d'où peu à peu se détacha le Socrate qui était dû aux magistrats et à la ciguë.

PHÈDRE. — Et que sont devenus tous les autres ?

SOCRATE. — Idées. Ils sont restés à l'état d'idées. Ils sont venus demander à être, et ils ont été refusés. Je les gardais en moi, en tant que mes doutes et mes contradictions... Parfois, ces germes de personnes sont favorisés par l'occasion, et nous voici très près de changer de nature. Nous nous trouvons des goûts et des dons que nous ne soupçon-

nions pas d'être en nous : le musicien devient stratège, le pilote se sent médecin ; et celui dont la vertu se mirait et se respectait elle-même, se découvre un Cacus caché, et une âme de voleur.

PHÈDRE. — Il est bien vrai que certains âges de l'homme sont comme des croisements de routes.

SOCRATE. — L'adolescence est singulièrement située au milieu des chemins... Un jour de mes beaux jours, mon cher Phèdre, j'ai connu une étrange hésitation entre mes âmes. Le hasard, dans mes mains, vint placer l'objet du monde le plus ambigu. Et les réflexions infinies qu'il me fit faire, pouvaient aussi bien me conduire à ce philosophe que je fus, qu'à l'artiste que je n'ai pas été...

PHÈDRE. — C'est un objet qui t'a sollicité si diversement ?

SOCRATE. — Oui. Un pauvre objet, une certaine chose que j'ai trouvée, en me promenant... Elle fut l'origine d'une pensée qui se divisait d'elle-même entre le construire et le connaître.

PHÈDRE. — Merveilleux objet ! Objet comparable à ce coffret de Pandore où tous les biens et tous les maux étaient ensemble contenus !.. Fais-moi voir cet objet, comme le grand Homère nous fait admirer le bouclier du fils de Pélée !

SOCRATE. — Tu penses bien qu'il est indescriptible... Son importance est inséparable de l'embarras qu'il me causa.

PHÈDRE. — Explique-toi plus abondamment.

SOCRATE. — Eh bien, Phèdre, voici ce qu'il en fut : je marchais sur le bord même de la mer, je suivais une plage sans fin... Ce n'est pas un rêve que je te raconte. J'allais je ne sais où, trop plein de vie, à demi enivré par ma jeunesse. L'air, délicieusement rude et pur, pesant sur mon visage et sur mes membres, m'opposait un héros impalpable qu'il fallait vaincre pour avancer. Et cette résistance toujours repoussée faisait de moi-même, à chaque pas, un héros imaginaire, victorieux du vent, et riche de forces

toujours renaissantes, toujours égales à la puissance de l'invisible adversaire... C'est là précisément la jeunesse. Je foulais fortement le bord sinueux, durci et rebattu par le flot. Toutes choses autour de moi étaient simples et pures : le ciel, le sable, l'eau. Je regardais venir du large ces grandes formes qui semblent courir depuis les rives de Libye, transportant leurs sommets étincelants, leurs creuses vallées, leur implacable énergie, de l'Afrique jusqu'à l'Attique, sur l'immense étendue liquide. Elles trouvent enfin leur obstacle, et le socle même de l'Hellas ; elles se rompent sur cette base sous-marine ; elles reculent en désordre vers l'origine de leur durée. Les vagues, à ce point, détruites et confondues, mais ressaisies par celles qui les suivent, on dirait que les figures de l'onde se combattent. Les gouttes innombrables brisent leurs chaînes, une poudre étincelante s'élève. On voit de blancs cavaliers sauter par delà eux-mêmes, et tous ces envoyés de la mer inépuisable périr et reparaître, avec un tumulte monotone, sur une pente molle et presque imperceptible, que tout leur emportement, quoique venu de l'extrême horizon, ne saurait gravir... Ici, l'écume, jetée au plus loin par le flot le plus haut, forme des tas jaunâtres et irisés qui crèvent au soleil, ou que le vent chasse et disperse, le plus drôlement du monde, comme bêtes épouvantées par le bond brusque de la mer. Mais moi, je jouissais de l'écume naissante et vierge... Elle est d'une douceur étrange, au contact. C'est un lait tout tiède, et aéré, qui vient avec une violence voluptueuse, inonde les pieds nus, les abreuve, les dépasse, et redescend sur eux, en gémissant d'une voix qui abandonne le rivage et se retire en elle-même ; cependant que l'humaine statue, présente et vivante, s'enfonce un peu plus dans le sable qui l'entraîne ; et cependant que l'âme s'abandonne à cette musique si puissante et si fine, s'apaise, et la suit éternellement.

PHÈDRE. — Tu me fais revivre. O langage chargé de sel, et paroles véritablement marines !

Socrate. — Je me suis laissé parler... Nous avons l'éternité pour discourir sur le temps. Nous sommes ici pour épuiser nos esprits, à la manière des Danaïdes.

Phèdre. — L'objet ?

Socrate. — L'objet gît sur le bord où je marchais, où je me suis arrêté, où je t'ai parlé longuement d'un spectacle que tu connais aussi bien que moi, mais qui, rappelé dans ce lieu, emprunte une sorte de nouveauté de ce fait qu'il est à jamais disparu. Attends donc, et dans quelques mots, je vais trouver ce que je ne cherchais pas.

Phèdre. — Nous sommes bien toujours sur le rivage de la mer ?

Socrate. — Nécessairement. Cette frontière de Neptune et de la Terre, toujours disputée par les divinités rivales, est le lieu du commerce le plus funèbre, le plus incessant. Ce que rejette la mer, ce que la terre ne sait pas retenir, les épaves énigmatiques ; les membres affreux des navires disloqués, aussi noirs que le charbon, et tels que si les eaux salées les avaient brûlés ; les charognes horriblement becquetées, et toutes lissées par les flots ; les herbages élastiques arrachés par les tempêtes aux pâtis transparents des troupeaux de Protée ; les monstres dégonflés, aux couleurs froides et mourantes ; toutes les choses enfin que la fortune livre aux fureurs littorales, et au litige sans issue de l'onde avec le rivage, sont là portées et déportées ; élevées, rabaissées ; prises, perdues, reprises selon l'heure et le jour ; tristes témoins de l'indifférence des destinées, ignobles trésors, et les jouets d'un échange perpétuel comme il est stationnaire...

Phèdre. — Et c'est là que tu as trouvé ?

Socrate. — Là même. J'ai trouvé une de ces choses rejetées par la mer ; une chose blanche, et de la plus pure blancheur ; polie, et dure, et douce, et légère, Elle brillait au soleil, sur le sable léché, qui est sombre, et semé d'étincelles. Je la pris ; je soufflai sur elle ; je la frottai sur mon manteau, et sa forme singulière arrêta toutes mes autres

pensées. Qui t'a faite ? pensais-je. Tu ne ressembles à rien, et pourtant tu n'es pas informe. Es-tu le jeu de la nature ; ô privée de nom, et arrivée à moi, de par les dieux, au milieu des immondices que la mer a répudiées cette nuit ?

PHÈDRE. — De quelle grandeur était cet objet ?

SOCRATE. — Gros à peu près comme mon poing.

PHÈDRE. — Et de quelle matière ?

SOCRATE. — De la même matière que sa forme : matière à doutes. C'était peut-être un ossement de poisson bizarrement usé par le frottement du sable fin sous les eaux ? Ou de l'ivoire taillé pour je ne sais quel usage, par un artisan d'au-delà les mers ? Qui sait ?... Divinité, peut-être, périe avec le même vaisseau qu'elle était faite pour préserver de sa perte ? Mais qui donc était l'auteur de ceci ? Fut-ce le mortel obéissant à une idée, qui, de ses propres mains poursuivant un but étranger à la matière qu'il attaque, gratte, retranche, ou rejoint ; s'arrête et juge ; et se sépare enfin de son ouvrage, — quelque chose lui disant que l'ouvrage est achevé ?.. Ou bien, n'était-ce pas l'œuvre d'un corps vivant, qui, sans le savoir, travaille de sa propre substance, et se forme aveuglément ses organes et ses armures, sa coque, ses os, ses défenses ; faisant participer sa nourriture, puisée autour de lui, à la construction mystérieuse qui lui assure quelque durée ?

Mais, peut-être, ce n'était que le fruit d'un temps infini... Moyennant l'éternel travail des ondes marines, le fragment d'une roche, à force d'être roulé et heurté de toutes parts, si la roche est d'une matière inégalement dure, et ne risque à la longue de s'arrondir, peut bien prendre quelque apparence remarquable. Il n'est pas entièrement impossible, un morceau de marbre ou de pierre tout informe étant confié à l'agitation permanente des eaux, qu'il en soit retiré quelque jour, par un hasard d'une autre espèce, et qu'il affecte maintenant la ressemblance d'Apollon. Je veux dire que le pêcheur qui a quelque idée de cette face

divine, le reconnaîtra sur ce marbre tiré des eaux ; mais quant à la chose elle-même, le visage sacré lui est une forme passagère d'entre la famille des formes que l'action des mers lui doit imposer. Les siècles ne coûtant rien, qui en dispose, change ce qu'il veut en ce qu'il veut.

PHÈDRE. — Mais alors, cher Socrate, le travail d'un artiste, quand il fait immédiatement, et par sa volonté suivie, un tel buste (comme celui d'Apollon), n'est-il pas, en quelque sorte, le contraire du temps indéfini ?

SOCRATE. — Précisément. Il en est le contraire même, comme si les actes éclairés par une pensée abrégeaient le cours de la nature ; et l'on peut dire, en toute sécurité, qu'un artiste vaut mille siècles, ou cent mille, ou bien plus encore ! — C'est dire qu'il eût fallu ce temps presque inconcevable, à l'ignorance ou au hasard, pour amener aveuglément la même chose que notre homme excellent a accomplie en peu de jours. Voilà une étrange mesure pour les œuvres !

PHÈDRE. — Tout à fait étrange. C'est un grand malheur que nous ne puissions guère nous en servir... Mais, dis-moi, que fis-tu avec cette chose dans ta main ?

SOCRATE. — Je demeurai quelque temps et la moitié d'un temps, à la considérer sous toutes ses faces. Je l'interrogeai sans m'arrêter à une réponse... Que cet objet singulier fût l'œuvre de la vie, ou celle de l'art, ou bien celle du temps et un jeu de la nature, je ne pouvais le distinguer... Alors, je l'ai tout à coup rejeté à la mer.

PHÈDRE. — L'eau rejaillit, et tu te sentis soulagé.

SOCRATE. — L'esprit ne rejette pas si facilement une énigme. L'âme ne se remet pas au calme aussi simplement que la mer... Cette question qui venait de naître, ne manquant de subsides, ni de résonnance, ni de loisir, ni d'espace, dans mon âme, commença de croître, et pendant des heures, m'exerça. J'avais beau respirer délicieusement, et laisser se réjouir mes regards des brillantes beautés de

l'étendue, toutefois je me sentais le captif d'une pensée. Mes souvenirs l'alimentaient d'exemples, qu'elle essayait de tourner à son avantage. Je lui présentais mille choses, car je n'étais pas encore, en ce temps-là, si expert dans l'art de réfléchir et de me leurrer, que je pressentisse ce qu'il fallait et ce qu'il ne fallait pas exiger d'une vérité trop jeune encore, et trop délicate pour supporter toutes les rigueurs d'un long interrogatoire...

PHÈDRE. — Voyons un peu cette vérité si fragile.

SOCRATE. — Je n'ose guère t'en offrir l'amusement...

PHÈDRE. — Mais c'est toi qui l'as proposé !

SOCRATE. — Oui. Je la croyais plus honorable à exposer... Mais à mesure que je m'approche, et me trouvant tout près de la dire, la pudeur me saisit, et je ressens quelque vergogne à te faire connaître cette naïve production de mon âge d'or.

PAUL VALÉRY

PIGEON VOLE

Quand la demoiselle bien née,
Pivoine, ne veut rien savoir
Elle serre fort ses pétales.

Pigeon vole ! Ame sur parole
Prisonnière, le coup, s'il part
Nous délivre de nos serments.

Sans jumelles allons voir l'âme
Des suicidés-pour-rire.
Dame
Au lieu d'attendre une parole
De ce coquillage muet obstinément
Que n'exigèrent-ils de vous le tendre gage !

AUTOMNE

Tu le sais, inimitable fraise des bois
Comme un charbon ardente aux doigts de qui te cueille
Leçons et rires buissonniers
Ne se commandent pas.

Chez le chasseur qui la met en joue
L'automne pense-t-elle susciter l'émoi
Que nous mettent au cœur les plus jeunes mois ?

Blessée à mort, Nature,
Et feignant encor
D'une Eve enfantine la joue
Que fardent non la pudeur mais les confitures
Ta mûre témérité
S'efforce de mériter
La feuille de vigne vierge.

LE HAMAC

Au fond du ciel, non de la mer,
Prise aux filets que tu tendis,
Si, pour des raisons qui m'échappent,
Tu m'en veux, ondine de l'air,
De t'offrir nue au paradis,
Ne vas emprunter une écharpe
A cet azur d'avril en herbe.

Poissons ! du printemps messagers
Comme jadis les hirondelles

Tes pieds méprisants pour mes gerbes
Où se cache un cœur sans danger,
Gracieuse, bercent le ciel

Car le sommeil au fond du lac
S'agite comme en un hamac.

RAYMOND RADIGUET

UN ROI

« Je trouve en moi une *loi* de rébellion et d'intempérance. »
(S[t] PAUL.)

Ils se plaignaient, et, comme d'habitude, je les écoutais sans rien dire. Il y avait là, sous le bombardement, dans une cave obscure, douze Limousins de trente à quarante ans ; des révolutionnaires évidemment, se méfiant, surtout, de toute parole pour excuser la guerre ; mais bonnes gens avec moi, leur lieutenant, leur camarade d'enfance et leur voisin des champs.

— « Et toi, Martelou ? » dis-je à un grand sec, fichu comme un épouvantail, toujours muet mais qui, depuis une heure, faisait des confidences à son bidon. Martelou est un ancien maçon de Paris, aujourd'hui petit propriétaire au Maisonnieux.

— « Bah ! dit-il, la guerre, c'est pas plus râpant que le reste ; je ne gobe pas toutes leurs histoires, mais je m'en fous. Socialos et Bourgeois, je les emmerde tous. C'est tous des types de société. Qu'on me laisse tout seul, je ne demande que ça, moi. Je suis comme vous, mon lieutenant ; je me suffis à ruminer dans mon coin, et si vous êtes instruit, j'ai ma gnole.

Pour sûr que le jour où ça sera fini, je retrouverai Le Maisonnieux avec plaisir. Je m'y assomme pourtant. Mais il y a de bonnes heures. Vous savez, surtout quand vient l'hiver. Vous connaissez ma baraque, hein ? dans le

pli de la montagne, après bien deux lieues de landes et de bois ? J'aime quand il fait ces temps mouillés, pas très froids, mais bas, bas, et qu'on voit pourtant les monts de la Creuse tout noirs au bout de la vallée. Et puis, il n'y a pas de bavards par là, et, ces jours, pas même un oiseau qui parle. — Alors, vers le matin, je sors travailler un peu ; je cure les rigoles, parce que le pré descend raide, vous savez, devant chez moi ; j'arrange la « pêcherie », qui est glacée ; il y a des gouttes qui tombent dans le taillis ; ça me fait bon ; alors je rentre à la maison ; je me fous près d'une flambée, et j'allume la pipe, hein ? — Puis, j'ai tiède, et puis je somnole, et j'entends que les bêtes sommeillent aussi, bien au chaud, dans l'étable, et la maison dort, et il y a que le feu qui bouge.

Alors, je vais vous dire, je commence par manger la soupe, hein ? la « bréjaude » avec des choux verts, et puis, par là-dessus, j'avale un verre de vin brûlant ; et puis je vas me coller contre la fenêtre avec un bol de châtaignes et l'eau-de-vie. Alors il faut voir le pays. Il tombe de côté, il ne tient plus sur ses pattes, il est saoul quoi ? et c'est sombre, tout sombre, et le brouillard se traîne partout, et les monts de la Creuse, ils sont violets, et ils s'approchent, ils s'approchent, ils bouchent la vallée, et puis la pluie commence, et on est seul, on est seul ! C'est épatant ! — Alors je me rappelle, comme ça, quand j'étais maçon, et je vois la grande ville avec des échafaudages, des rues... et puis des copains qui gueulent ; et puis ils veulent tuer celui-ci et celui-là ; moi, je m'en fous, mais je sens la rogne qui monte. Et puis je revois les femmes de là-bas, de Paris quoi ? Et puis tant plus que je cognerais bien les copains, tant plus que je vois les femmes faire les paillardes.

Alors, mon lieutenant, ça devient épatant d'être seul, là, dans le Maisonnieux, par ce cochon de temps ; ça me plaît, moi, la bicoque toute chaude et toute noire, avec le grand pieu dans le coin. Et j'entends la pluie, et tant plus que ça pisse, tant plus que ça me va. J'empoigne la bouteille, hein ?

et je la vide. Alors il y a le vent qui se déchaîne, et puis qui hurle. Je me lève, je fous un coup de pied dans la porte de la cuisine, et il y a la Valérie, hein ? elle sait ce que ça veut dire, et qu'il n'y a pas à barguigner. C'est une belle putain, vous savez. Et pour un gros derrière blanc, il n'y a qu'elle. Je la paye, mais il faut qu'elle me passe le caprice. Est-ce que je sais, d'ailleurs ? Il y a les bestiaux qui se mettent, sur le coup, à beugler, à bêler, à tirer sur la corde ; les cochons poussent la cabane avec le nez ; on dirait une maison de fous ; et je t'empoigne la garce, et je te la fesse, et je te la fesse pour tout le monde, et pour le bourgeois, et pour le socialo... Est-ce qu'on ne me foutra pas la paix ? Je veux être seul, moi ! Et je cogne, et je te la pose sur le lit, et tant plus que tout le monde me dégoûte, et tant plus que les bestiaux gueulent de peur, et tant plus qu'à la fenêtre je vois le pays qui fout le camp, tant plus que ça m'excite à la baiser, la vache ! »

Ah ! sacré Martelou ! Vieux frère, va !

LOUIS DEMONTS

RÉCIT DU NAUFRAGE DE LA « VILLE DE SAINT-NAZAIRE »

J'étais parti de New-York, le 6 mars 1897, vers une heure et demie de l'après-midi, avec beau temps. Dans la nuit du 6 au 7, le temps est devenu mauvais et le devint de plus en plus dans la journée du 7, grains très violents du N.-E., horizon clair entre les grains ; la mer était très grosse mais le navire, peu chargé, n'embarquait pas beaucoup d'eau, il roulait quelquefois très fort.

Vers 6 heures, un coup de roulis plus fort que les autres, fit faire cuiller au navire, qui embarqua, tribord et abord, une assez grande quantité d'eau, dont une partie passa par les grillages des chaufferies. Au coup de roulis, les plaques du parquet s'étant déplacées, les chauffeurs noirs furent pris de panique, surtout en voyant l'eau qui était tombée dans les chaufferies. Ils montèrent dans le poste, où le chef mécanicien fut obligé de les menacer pour les faire redescendre à leur poste. Ce qu'ils firent, mais lentement. Pendant ce temps, la pression était tombée et il n'y eut plus la possibilité de la relever ensuite.

Le chef mécanicien n'est venu me prévenir, sur la passerelle, de tout ce qui venait de se passer, qu'après le ralliement complet de son personnel et la mise en fonction des pompes, en me disant que le navire roulait beaucoup rop fort pour qu'on pût bien pomper.

Je pris alors la cape sur babord, mais le navire venait dans le vent malgré la barre, par suite du ralentissement des machines. J'aurais pris de préférence la cape sur tribord,

mais le paquebot n'y pouvait tenir. En effet la machine de babord, qui ne fonctionnait plus que lentement, ne pouvait vaincre la résistance du vent qui venait de la hanche babord. Et ce vent était si violent qu'il n'était pas posible de ramener le navire sur tribord avec une machine marchant babord avant lentement et l'autre marchant AR. Force fut donc de prendre la cape à babord, ce n'était du reste qu'une allure momentanée pour permettre de pomper l'eau des chaufferies. Je comptais ensuite reprendre ma route. Cette manœuvre terminée je descendis dans la machine où je vis qu'une certaine quantité d'eau roulait dans la chaufferie, et que les pompes étaient en marche, mais l'eau ne diminuait pas et d'autre part la pression tombait au point que les machines stoppèrent d'elles-mêmes pendant que j'étais auprès. Le navire resta alors en travers au vent et à la mer. Nous n'avions plus qu'à essayer de pomper l'eau des chaufferies avec la pression qui nous restait et les autres moyens en notre pouvoir ; ce que nous avons fait sans obtenir après toute une nuit de fatigue aucun résultat.

J'ai laissé le premier lieutenant et un homme toute la nuit sur la passerelle avec mission de surveiller l'horizon et, si un navire venait en vue, de lui faire des signaux de détresse avec des bombettes ; malheureusement aucun navire n'a été en vue et je n'ai pas voulu brûler au hasard, sans savoir si elles seraient aperçues, mes bombettes dont la provision était très restreinte ; j'ai préféré ne m'en servir qu'à coup sûr en présence d'un navire... Nous en possédions une boîte de 24 incomplète ; il en restait, je crois, une douzaine ; du reste ces bombes ne se voient pas de très loin. Nous en avions essayé dans le début du voyage et elles n'avaient donné qu'une traînée lumineuse très faible et pas de détonation en l'air. D'autres expériences à bord ont donné le même résultat ; nous les aurions brûlées à longue distance en pure perte.

Tous les marins savent que sur les paquebots les voiles

ne sont qu'un accessoire des machines et qu'elles n'auraient même pas fait gouverner le paquebot surtout par le temps qu'il faisait ; sans compter que, rempli d'eau comme il était, je ne serais jamais parvenu à établir les voiles. Elles auraient été enlevées en peu de temps.

On avait préparé des vivres dans six grands canots ; malheureusement quatre ont été défoncés le long du bord et perdus avec les vivres qui y étaient accumulés. La baleinière et le troisième petit canot ne devaient pas nous servir au sauvetage et n'avaient pas été pourvus ; ce n'est qu'au moment de s'en servir que l'on a embarqué quelques litres d'eau dans des bidons et des pains avec des comestibles : saucissons, jambons, etc...

Je n'ai pas toujours été d'accord avec le commissaire à propos des vivres et j'ai souvent soupçonné le commissaire de majorer le nombre des repas sur les bons pour faire paraître ses gestions meilleures ; je lui en ai fait quelquefois le reproche, qu'il prit le plus souvent de très haut ; surtout quand il avait bu un peu plus que de raison, ce qui lui arrivait quelquefois. Quant aux demandes de réparation des emménagements et de la machine, je fis souvent des observations comme j'en avais le devoir, puisque j'étais là pour prendre les intérêts de la Compagnie, tout en approuvant les demandes pour réparations nécessaires. De tout cela vient cette accusation de m'être montré toujours de mauvaise humeur quand on venait me trouver. En somme il n'y a jamais eu d'altercation entre mes officiers et moi, excepté avec le premier second capitaine qui était loin de me donner satisfaction dans son service. Et cependant je ne passe pas pour un homme très difficile comme capitaine ; il y a assez de gens à la Compagnie qui ont navigué sous mes ordres pour en témoigner. Du reste, des mouvements d'humeur arrivent à tout le monde surtout à ceux qui ont de la responsabilité.

Nous voilà donc tous dans les embarcations. Je fis voir la direction dans laquelle il fallait se diriger et les quatre canots naviguèrent à l'aviron et de conserve toute l'après-midi.

Il faut avoir passé par une épreuve pareille pour se rendre compte des tristes impressions qui étreignent le cœur d'un capitaine quand il se voit obligé d'abandonner son navire à la fureur des flots. Le sentiment d'une responsabilité énorme dans la sauvegarde des existences qui se sont confiées à lui, absorbe toute sa pensée et le torture sans cesse en lui donnant la crainte de ne pas prévoir toutes les petites circonstances propres à assurer le salut de ceux dont les yeux suppliants sont tournés vers lui. Mais dans ces tristes conjonctures les devoirs d'un Capitaine sont tellement multiples, qu'il en oublie forcément quelques-uns. J'estime que le premier de tous est d'inspirer la confiance qui fait supporter tous les maux avec résignation.

A la tombée du jour, chaque canot avait installé ses toiles. Les deux grands canots qui étaient bien armés avec une voilure complète, une boussole et autres accessoires, avaient la chance d'arriver à terre plus vite que ma baleinière et que le troisième petit canot qui n'avaient qu'une demi-voilure chacun, sans boussole ni gouvernail. Ces deux derniers canots étaient les plus mal partagés à tous les points de vue, non seulement pour l'armement, mais aussi pour les vivres, car ils ne devaient primitivement pas nous servir dans l'abandon du paquebot et n'avaient pas été approvisionnés. Ce n'est qu'après que les grands canots de babord eurent été démolis le long du navire par la mer et par le roulis, que nous fûmes forcés de penser pour notre sauvetage à ces petites embarcations. Nous jetâmes donc dedans, au dernier moment, le plus de vivres que nous pûmes, tels que pain, saucisson, jambons, andouilles, plus un bidon d'une vingtaine de litres d'eau, le seul récipient que nous pûmes trouver dans la hâte à laquelle nous obligeait la disparition imminente du paquebot.

Le troisième canot, armé avant la baleinière, avait reçu, en dehors des autres vivres, par les soins du maître d'hôtel qui devait s'y embarquer, pas mal de bouteilles de vin, de cognac, de champagne, etc... et je pense que cette abondance de liquides alcoolisés fut la raison pour laquelle on n'en eût jamais de nouvelles. Car, qui pourrait dire si, s'abandonnant au désespoir de ne pas apercevoir la terre, les hommes qui montaient cette embarcation, ne burent pas plus que de raison. L'ivresse qui noie la conscience, adoucit toujours le passage de vie à trépas, en effaçant toute sensation douloureuse. Ce fut probablement pour eux un moyen de mourir sans souffrir, mais ce fut aussi sans doute la cause de leur mort, car s'ils avaient lutté de sang-froid, le salut était peut-être pour eux comme pour nous au bout de leurs souffrances.

Les quatre embarcations naviguèrent donc de conserve jusqu'à la tombée du jour et ce n'est qu'au crépuscule qu'elles se perdirent de vue ; les deux grands canots étaient placés devant avec une boussole pour se diriger, les deux petits canots derrière ceux-ci et n'ayant comme guide que l'étoile polaire, quand les nuages capricieux ou la brume traîtresse voulaient bien la laisser apparaître aux yeux de ceux qui les montaient. Dans le courant de la nuit, jusque vers minuit, il nous fut donné d'apercevoir deux fois les feux de ralliement du canot Berry. Ces feux, à leur apparition, étaient pour nous des lueurs d'espérance et nous nous demandions si ce n'étaient pas les feux d'un navire sauveur envoyé tout exprès par la Providence pour nous recueillir. Mais hélas ! ils s'éteignaient et leurs dernières étincelles emportaient avec elles nos dernières lueurs d'espoir. Alors, un silence de mort régnait parmi nous.

Après minuit, aucun feu ne vint frapper nos regards désespérés et à partir de ce moment, nous eûmes tous la conviction que notre baleinière naviguait maintenant séparée des trois autres embarcations, et ce fut à ce moment que les sentiments de tristesse et de désespoir commencèrent à se mani-

fester chez plusieurs de mes compagnons d'infortune ; tant qu'ils sentirent que la baleinière était dans le voisinage des grands life-boats, la confiance dans le salut ne cessa de régner, mais quand ils eurent acquis la certitude que notre frêle esquif, constamment rempli à moitié par les vagues, ne pouvait même plus, en cas de submersion complète, compter sur le secours des autres canots, les lamentations les plus tristes sortirent de leur bouche, et il devint difficile de leur donner la confiance qui soutient le courage. Malgré ce désespoir, qui finit d'ailleurs par s'apaiser et par faire place peu à peu à la somnolence de la fatigue, cette première nuit se passa sans que nous ayons trop à nous plaindre. Nous avions navigué à la voile toute la nuit, la mer n'était pas trop grosse (ce qui ne l'empêchait pas d'embarquer fréquemment), et la brise, très maniable pour une demi-voilure, nous avait fait faire assez de chemin pour me donner l'espoir, si le temps continuait ainsi, d'atteindre la terre à la fin de la journée. Malheureusement, au lever du soleil, le vent de N.-E. recommença de plus belle à souffler et nous gêna beaucoup. Nous tînmes pourtant bon, vent arrière jusqu'à 10 heures ; mais à ce moment la mer était devenue si grosse, que cette allure devenait dangereuse et que les lames embarquaient à bord de notre pauvre baleinière en la remplissant sans cesse à moitié, ce qui fait qu'elle n'était guère élevée au-dessus de l'eau, par l'arrière, que d'une vingtaine de centimètres. Nous préférâmes alors perdre un peu de chemin et ne pas risquer d'être engloutis par une de ces grosses lames qui déferlaient sur nous avec un fracas épouvantable et qui arrachaient des cris de détresse à la plupart de mes compagnons, surtout à la pauvre femme de chambre, qui en avait des crises nerveuses épouvantables. Nous prîmes donc la cape debout au vent en filant, comme ancre de salut, nos avirons amarrés en drome. Cette allure nous permettait de vider notre baleinière plus facilement et ne nous était pas défavorable comme direction de dérive, car le vent de N.-E., portant à terre, nous

entraînait très lentement vers elle. L'inconvénient qui en a résulté est la perte de six milles environ, mais nous avions échappé à la mort certaine.

Vers une heure de l'après-midi, le vent souffla moins fort, et la mer déferla beaucoup moins. Nous en profitâmes sans retard pour reprendre notre route dans la direction de la terre : nous rentrâmes notre ancre flottante et la voile fut hissée tout en haut, ainsi que le foc qui nous permettait de gouverner la baleinière, bien mieux qu'avec un simple aviron de queue, — travail très dur et très pénible, auquel il me fallait porter toute mon attention, car je devais perdre le moins possible de chemin et m'appliquer sans cesse à atténuer les embardées ou crochets à droite et à gauche. Nous pûmes conserver cette allure, malgré que le vent et la mer fussent encore très forts ; ceux-ci pourtant diminuaient au fur et à mesure que nous avancions ; au point que, vers 4 heures, le temps était devenu maniable et que nous étions bien plus tranquilles ; les lames n'embarquaient presque plus dans la baleinière, ce qui donnait un peu de répit aux hommes chargés de la vider. Puis, avec le temps maniable, l'espoir était revenu ; cela se lisait sur tous les visages, car nous marchions vite et bien sur la terre. La position du soleil, lequel apparaissait de temps à autre, m'en donnait la certitude. D'après mon estime du chemin parcouru, je comptais bien l'apercevoir avant la nuit ; l'horizon était très clair, nous devions la voir de très loin. Cet espoir ranimait tous les courages.

Vers 5 heures du soir, la mer et le vent n'étaient plus bien forts ; du vent, il ne restait plus qu'une légère brise faisant filer environ deux nœuds à l'embarcation, et de la mer qu'une forte houle, très longue, sur laquelle notre baleinière montait, comme un oiseau sur la lame. Je voyais le moment approcher où il faudrait reprendre les avirons, car le vent tombait toujours de plus en plus, et dans cette prévision, j'engageai mes hommes à prendre un

peu de nourriture. Nous grignotâmes les bribes de pain détrempé d'eau de mer qui nous restaient, avec quelques parcelles de saumon et de jambon ; mais tout cela étant salé, nous ne pûmes en manger qu'une ou deux bouchées, qui eurent encore beaucoup de mal à passer dans notre estomac, car nous n'avions plus rien à boire. Les quelques litres d'eau que nous avions pu emporter avaient été consommés dans le courant de la journée ; il ne restait plus comme ressource que l'eau salée, dont plusieurs de mes compagnons usèrent, et abusèrent même, et qui leur causa des hallucinations. Nous étions donc occupés à nous restaurer ainsi médiocrement, quand, vers 5 heures, au moment où notre embarcation se trouvait sur la crête d'une grosse lame, j'aperçus fort distinctement une bande grise à l'horizon : il n'y avait pas de doute, c'était bien la terre. Tous mes compagnons se mirent à regarder et furent bien convaincus que c'était elle. Au même instant, le lieutenant Hébert qui était monté sur la plate-forme de l'avant, s'écrie : « Un navire à voiles droit devant. » Tous les yeux se dirigèrent vers la direction indiquée, et virent en effet à une grande distance un navire, dont on distinguait très bien la voilure. Malgré cet espoir, je doutai fort que ce navire pût apercevoir notre pauvre petite embarcation, qui ne devait lui apparaître que comme un point minuscule à l'horizon. Dans la direction du navire, on n'apercevait aucune bande de terre, car celle que l'on voyait se trouvait dans la direction du N.-O., c'est-à-dire faisait avec la direction de notre route (à peu près l'Ouest), un angle de quatre quarts environ (46°). La question de savoir si nous devions continuer à courir sur le navire, ou bien nous diriger sur la terre, fut agitée. Les uns, qui croyaient reconnaître que le navire avait le cap sur nous, optèrent pour continuer la même route ; les autres (je fus de ceux-là) apercevant la terre relativement peu éloignée, se dirent avec raison qu'il valait mieux se diriger vers elle, puisqu'on était sûr de

l'atteindre à un moment donné, tandis qu'au contraire le navire se déplaçait sans que rien prouvât que c'était vers nous. Malgré le dire de quelques-uns, il était certainement imprudent de se mettre à la poursuite d'un navire, quand on avait la terre à une dizaine de milles (distance évaluée, mais sans doute fortement erronée). Il fut dont décidé à la majorité que nous continuerions à naviguer vers la terre. Mais presque aussitôt la nuit vint et le vent se calma tout à fait, ce qui nous força, pour continuer notre route, à nous servir de nos avirons. Tout le monde avait repris courage et tous ramaient avec énergie, dans l'espoir d'atteindre la terre en peu de temps. A la tombée du jour, le temps qui était clair, m'avait permis de prendre un angle de route d'après la Polaire, qui paraissait très bien, ainsi que presque toutes les étoiles. Nous naviguions donc, avec l'espoir dans le cœur, quand tout à coup, le temps, de clair qu'il était, devint subitement brumeux et cacha à nos yeux les étoiles qui servaient à nous diriger. Un moment de stupeur s'empara de nous, mais aussitôt nous reprîmes le dessus et nous tînmes ce raisonnement : puisque nous ne pouvons plus nous diriger à cause de la brume qui nous cache les étoiles, que le temps est calme et la mer belle, nous allons en profiter pour sommeiller un peu et nous reposer des fatigues endurées depuis la veille. Si le temps vient à s'éclaircir, nous continuerons notre route. Nous allions donc nous étendre, après avoir désigné l'un de nous pour veiller, quand le Commissaire Lejeune s'écria, en regardant derrière nous : « Oh ! voyez donc comme c'est bizarre, on dirait la terrasse d'un casino tout illuminée. » Tous les regards, y compris le mien, se portèrent dans la direction indiquée et virent vaguement, en effet, la silhouette d'un casino précédée d'un vaste jardin et entourée d'arbres immenses ; entre chaque arbre apparaissaient de grandes caisses à fleurs ; on eût dit des lauriers-roses. Les arbres étaient réunis entre eux par une corde à laquelle étaient suspendus des lampions allumés, dont on

n'apercevait que la lueur vacillante. La façade elle-même était illuminée de quelques points dont on n'apercevait que les lueurs vagues.

Tout à coup, tout disparaissait, puis reparaissait presque instantanément. C'étaient les hallucinations qui commençaient. Je m'expliquais très bien la cause de cette première ; la voici : c'était tout simplement un banc de brume dont les couches étaient plus ou moins éclairées par les étoiles, très brillantes à ce moment, et qui donnaient l'illusion de lampions suspendus. Les rayons lumineux traversant les couches de brume en sens divers, formaient des parties sombres et des parties éclairées ; les parties sombres représentaient les branches d'arbres. Plusieurs de mes compagnons eurent peur de cette vision et crurent que c'était d'un mauvais augure pour notre sauvetage. Je les rassurai de mon mieux en leur donnant l'explication que je viens de décrire ici et qui est certainement la meilleure. Leur frayeur parut alors se dissiper, et comme le temps était toujours calme, ils se couchèrent dans le fond de l'embarcation. Ne voulant laisser à personne le soin de veiller, je restai assis sur la banquette pour attendre moi-même les événements, de façon à pouvoir profiter immédiatement d'une éclaircie s'il s'en produisait une. Mais comme j'étais exténué d'avoir tenu depuis la veille l'aviron qui me servait de gouvernail, je m'endormis appuyé sur cet aviron. J'estime qu'il y avait environ une demi-heure que je sommeillais ainsi, quand tout à coup je fus réveillé par le bruit du vent et de la mer. Après avoir secoué la torpeur causée par le sommeil, j'observai le ciel et l'horizon, afin de m'orienter, et de reconnaître la direction de cette brise intempestive qui ronflait si fort en soulevant les vagues. Je reconnus de suite, par la position de la polaire, que le vent soufflait de l'Ouest, de toutes les directions, la plus défavorable à notre route. En faisant cette constatation, j'eus un moment d'abattement dont aucun de mes compagnons heureuse-

ment ne s'aperçut. Je laissai seulement échapper cette phrase, qui ne fut entendue que du chef mécanicien : « Ah ! nous sommes propres avec cela. » Et ce fut tout. Je fis lever tout le monde et reprendre les avirons pour nous tenir debout au vent et à la lame. Que se passa-t-il à ce moment dans le cœur de mes compagnons ? Je ne pouvais observer leurs visages à cause de l'obscurité, mais au silence qui régnait dans le canot, j'ai lieu de croire que de grandes angoisses les étreignaient ; ils se disaient sans doute que s'il fallait reprendre les rames pour faire tête au vent et à la mer, c'est que ces deux éléments nous poussaient dans une direction mauvaise qui nous éloignait de la terre promise, entrevue quelques instants avant. Je dois avouer qu'à ce moment, je fus un peu découragé ; mais il fallait surmonter immédiatement et à tout prix cette faiblesse et remonter le courage des rameurs afin qu'ils ne lâchent pas leurs avirons et n'aillent pas nous faire rouler par la mer.

La veille, en abandonnant le paquebot à son triste destin, j'avais réglé le service de la nage, de façon à ce que tout le monde y passe à son tour et puisse se reposer une heure et demie après une heure de nage. Tout le monde fut désigné : chef mécanicien, lieutenant, commissaire, tous prirent régulièrement les rames, comme la justice l'ordonnait. Pour moi, je devais rester à mon aviron gouvernail ; car seul, je savais m'en servir efficacement pour tenir l'embarcation en bonne direction (il fallait que j'y restasse forcément). J'appelai donc les gens de service de nage à leur poste, et pour ne pas les décourager, je fus obligé de mentir en leur disant que la direction du vent était bonne, mais que la mer étant trop grosse pour naviguer à la voile, il était nécessaire de tenir notre embarcation debout à la lame, pour ne pas qu'elle nous roule et nous noie en un clin d'œil. Ils le crurent, n'ayant pas le moyen de contrôler mon dire, et ils se mirent à nager, sans se douter un seul instant que le vent d'Ouest nous entraî-

nait au large et nous faisait perdre en grande partie le chemin que nous avions fait dans la bonne direction. Le lendemain matin, quand le jour parut, tous les yeux explorèrent l'horizon, pour s'assurer si la terre aperçue la veille, était encore en vue. Comme on ne distinguait plus rien, je vis l'inquiétude se peindre sur les physionomies, et l'effroi qui s'était emparé de la plupart d'entre eux, donnait déjà à leurs yeux l'expression de la folie. Heureusement qu'au lever du soleil, le vent changea de direction en mollissant un peu, ce qui eut pour effet de faire tomber la mer. Le vent, ayant passé au Nord, nous permit de mettre à la voile et de nous diriger de nouveau dans la direction de la côte. Ce changement de temps ranima de nouveau les courages abattus et mit un peu de tranquillité dans les cœurs. Dès que la voile fut installée, les hommes exténués par l'épouvantable nuit passée à tirer sur les avirons, mouillés à chaque instant par les lames qui embarquaient furieusement et qu'il fallait rejeter immédiatement au dehors, sous peine de sombrer, torturés par la peur de ne pas atteindre la terre, souffrant du froid, de la faim, de la soif, ne purent s'empêcher de profiter de l'embellie qui s'était produite pour dormir. Il s'allongèrent dans le fond du canot, serrés les uns contre les autres pour se réchauffer, et sous l'eau des vagues qui embarquait par moments, ils s'endormirent d'un profond sommeil qui devait être le dernier, hélas ! pour deux noirs.

Nous naviguâmes à la voile une partie de la journée du 10 mars, mais dans l'après-midi le vent vint à calmir. Pendant que nous naviguions à la voile, j'échangeai avec ceux qui ne dormaient plus, le chef mécanicien Mariani, le commissaire Lejeune, le lieutenant Hébert, et quelquefois la femme de chambre, j'échangeai, dis-je, quelques réflexions sur notre situation en essayant toujours de soutenir leur espoir défaillant. Le commissaire, qui avait déjà donné depuis la veille au soir quelques signes de divagation, me parlait du retour à terre ; il énumérait les bons plats qu'il

comptait nous faire déguster pour réconforter nos estomacs restés creux depuis tant d'heures ; lesquels plats seraient arrosés des meilleurs crus que nous pourrions trouver dans le pays hospitalier qui le premier nous recevrait ; car dans son imagination, il se voyait atterrissant tout de suite dans un pays bien habité, muni d'un hôtel confortable et où l'on nous hébergerait suivant le menu qu'il énumérait avec l'enthousiasme d'un homme qui n'a rien mangé depuis de longues heures.

Le chef mécanicien Mariani était sombre et parlait rarement, mais il avait encore ce jour-là l'esprit très sain ; il ne faisait aucun projet, car il sentait bien la situation désespérée dans laquelle nous nous trouvions, et le souvenir de sa femme et de son vieux père, qu'il ne reverrait peut-être plus, était je crois la raison qui lui faisait le plus regretter la vie.

Le lieutenant Hébert-Suffrin est un mulâtre de beaucoup d'énergie ; je suis heureux à cette place de rendre hommage à son courage et à sa résignation qui ne se sont pas démentis un seul instant. C'est lui qui, le plus souvent, pendant le jour, monté sur la plate-forme de la baleinière et accroché au mât pour ne pas être lancé à l'eau par les mouvements désordonnés de l'embarcation, veillait à l'avant et observait l'horizon d'un œil anxieux. A chaque instant il croyait voir la terre et il nous montrait du doigt la direction dans laquelle il l'apercevait. Nous regardions avec des yeux remplis d'espoir et nous finissions (l'imagination et le désir aidant) par apercevoir une silhouette de monticule ; mais hélas ! quelques instants plus tard on ne voyait plus rien ; la terre s'était évanouie. C'était simplement un mirage trompeur, qui ne nous laissait dans le cœur qu'un abattement immense, lequel annihilait toutes nos facultés, alors qu'au contraire nous aurions eu besoin de beaucoup de courage pour continuer la lutte.

Notre pauvre femme de chambre qui était à l'arrière dans le fond de la baleinière, ah ! la pauvre Cécile

Lavakkée, comme elle a souffert ! J'ai encore dans les oreilles les plaintes d'abord douces et résignées qu'elle laissait échapper quand une lame glacée l'avait couverte et mouillée jusqu'aux os ; puis ses crises de nerfs et les cris inhumains qu'elle poussait quand elle voyait la lame arriver et déferler sur notre frêle esquif. Elle se cramponnait à mes jambes, la malheureuse, me suppliant de la protéger, comme si je ne courais pas moi aussi les mêmes dangers. Elle priait le ciel de la sauver ; elle avait une Sainte-Vierge en relief enfermée dans un petit cadre, qu'elle avait suspendue sur les parois de la baleinière ; sans cesse elle invoquait la Mère de Dieu, mais ni le ciel ni la Sainte-Vierge n'ont eu pitié de ses souffrances, et certes peu de martyres en ont enduré autant qu'elle avant de mourir. Quelles consolations pouvais-je donner à cette pauvre femme ? Je ne pouvais que lui dire d'espérer, que tout n'était pas perdu, qu'un navire pouvait se présenter d'un moment à l'autre qui nous sauverait tous. Cela l'apaisait un instant, puis son affolement revenait avec de continuels sanglots qui me fendaient l'âme. Quelles impressions pénibles n'ai-je pas ressenties devant l'agonie de cette femme, glacée depuis quatre jours, malgré les vêtements que nous lui avions donnés les uns et les autres.

Ce fut le 10 que nous eûmes à déplorer la mort des deux noirs, premières victimes dans notre canot, de la terrible catastrophe. Ils s'étaient couchés dans le fond du canot pour se reposer des fatigues de la nuit précédente, passée à tenir tête aux lames au moyen des avirons. Quand leur tour fut revenu de reprendre les avirons, nous voulûmes les réveiller, mais l'un d'eux resta inerte, la mort avait accompli son œuvre et les membres du malheureux étaient déjà raidis. Quant au deuxième noir, il se réveilla, mais avec des regards affolés et en faisant des gestes tellement désordonnés qu'il fallut l'amarrer pour l'empêcher de se jeter à la mer. Au bout d'un moment, il parut vouloir rester tranquille ; on le démarra et il se recoucha à nouveau

à côté de son camarade déjà mort. Une heure après, il avait également cessé de vivre, sans avoir prononcé une parole. Nous cachâmes aussi longtemps que nous le pûmes, à la femme de chambre, la mort de ses compatriotes, en lui faisant croire qu'ils dormaient toujours et ce n'est qu'à la tombée du jour, au moment de jeter les corps à la mer, qu'il fallut bien lui dire la vérité, puisque dans un instant elle allait les voir ensevelir sous ses yeux dans la mer. Je renonce à décrire le désespoir de cette malheureuse, au moment où elle vit passer les cadavres par-dessus bord. Après cette triste opération, l'abattement devint général, car tous se demandaient si leur tour n'arriverait pas le lendemain.

La nuit vint, et le calme aussi ; nous essayâmes de nous reposer ; les uns se couchèrent, les autres restèrent assis et somnolèrent. Je restai toujours à mon aviron, mais le sommeil et la fatigue me fermaient les yeux malgré moi ; c'était ma tête qui, en retombant lourdement, me réveillait. Je me souviens qu'au sortir d'un de ces demi-sommeils, j'eus la sensation que notre baleinière naviguait sur une grande place publique entourée d'immenses bâtiments noirs dont on apercevait seulement la silhouette ; cette place, que bordait une rivière, était surmontée d'un grand parapet au-dessus duquel j'apercevais le courant de la rivière qui était excessivement violent ; ce courant descendait et arrivait sur la place en contournant la baleinière, qui était entraînée avec une vitesse vertigineuse dans la direction des grands bâtiments sur lesquels je sentais qu'elle allait se briser. J'eus alors un moment d'angoisse, j'appelai mes compagnons, qui se mirent aux avirons et, ayant toujours la vision dans les yeux, je les excitai de mon mieux pour nous arracher à la situation qui m'obsédait. Ils nagèrent ainsi pendant une heure et je croyais toujours naviguer dans les rues immenses d'une ville noire en me demandant par où je devais sortir.

Un peu plus tard, pendant la même nuit, le temps tou-

jours calme était devenu brumeux avec des éclaircies fréquentes, car les bancs de brume passaient rapidement. J'eus de nouveau la sensation que notre baleinière allait sortir de l'enceinte fortifiée d'une ville, dont les immenses maisons à plusieurs étages étaient construites à toucher une porte de sortie non moins immense (j'avais la conviction qu'une fois passé la porte, j'apercevrais un phare). On distinguait nettement la forme de ces maisons, ainsi que les sculptures dont elles paraissaient ornées. Cela avait l'aspect grandiose d'une ville gigantesque ; la rue aboutissait à la porte, et paraissait très large. Nous nous imaginions voir cela quand le banc de brume passait, puis ensuite tout s'évanouissait. Au moment où cette vision disparaissait, je croyais toujours que nous allions apercevoir un phare à l'horizon et je disais à mes pauvres compagnons : « Regardez bien dans telle direction, vous allez certainement voir un feu. » Mais les bancs de brume se succédant avec rapidité, ramenaient avec eux la vision, qui disparaissait presque aussitôt, sans nous laisser voir le plus petit feu. Parfois, tout le monde avait cru, dans une de ces éclaircies, apercevoir la lueur d'un feu tournant et celui qui en avait eu la vision disait, haletant : « Là, dans cette direction, vous allez voir un éclat du feu. » Tout le monde alors de fixer le point désigné par l'halluciné, et il y en avait qui, à force de fixer, finissaient par croire véritablement que l'on voyait quelque chose ; les autres ne voyaient rien que la brume qui revenait avec les formes bizarres qu'elle ne cessait de nous amener. Ce fut encore cette nuit-là que nous vîmes comme des corps de femmes qui nageaient autour de notre baleinière. A ce moment, nous marchions à la voile, poussés par une légère brise qui s'était levée. On voyait parfaitement les mouvements des bras et des jambes mais sans distinguer de visage, car tout cela ne paraissait que sous forme de silhouettes. On en voyait des groupes innombrables à l'arrière de notre baleinière et qui avaient l'air de nous poursuivre. Le Commissaire nous disait qu'il en voyait

qui nageaient plus vite les uns que les autres, puis d'autres qui arrivaient près de notre canot et cessaient de nager pour faire la planche et toutes sortes de contorsions. Certaines de ces formes étaient de petite taille, d'autres beaucoup plus grandes.

Cette vision s'explique par les lames que soulevait une brise naissante, et qui, par l'effet du clair de lune, prenaient l'apparence de corps de femmes ; les petites lames représentaient les petits corps et les autres les plus grands. Le mouvement de ces lames faisait que ces ombres avaient des bras et des jambes qui nageaient. Cette vision nous avait beaucoup intéressés, au point que nous en oubliions nos souffrances pour nous communiquer nos remarques : mais nous n'avons jamais remarqué que ce fussent des poissons, comme autour du canot de Nicolaï, car des poissons en telle quantité eussent fait autour de nous un bruit infernal, tandis que nous apercevions tout cela qui grouillait dans un silence lugubre.

La petite brise qui s'était levée, formant les petites lames qui nous avaient donné la vision des corps de femmes, ne dura pas beaucoup plus d'une heure ; puis le calme revint. Il restait cependant un souffle de vent suffisamment fort pour faire marcher un peu notre baleinière. La mer n'étant plus agitée, la vision disparut, mais elle fut remplacée par une autre. C'était, autant que je m'en souviens, au moment où le jour allait se lever ; j'étais alors dans un demi-sommeil occasionné par la fatigue de n'avoir pu m'allonger depuis deux jours et deux nuits. Je voyais très bien la baleinière filer lentement au milieu d'une cour immense entourée de hauts murs ; dans cette cour, il y avait d'énormes maisons à « plusieurs étages » bâties sans symétrie et précédées d'une petite place entourée de pieux (les pieds des bâtiments baignaient dans la mer, car la place qui précédait était recouverte d'eau). Cela me faisait l'effet d'être d'immenses magasins comme on en voit dans les arsenaux, mais bâtis séparément et sans ordre ; j'en distinguais à

droite, à gauche, devant la baleinière et enfin dans toutes les directions. Chaque fois que j'avais la sensation que l'embarcation s'approchait des pieux qui encadraient les places, j'avais envie de l'embosser, car parmi toutes ces grandes maisons, je ne distinguais pas de passage pour sortir et je me demandais où j'étais ; puis je croyais contourner le coin de l'un de ces grands bâtiments, mais alors j'en apercevais un autre devant moi et ainsi de suite, sans pouvoir sortir de cette situation. Enfin, à un moment donné, après être sorti d'une ruelle formée par deux de ces constructions, je vis une place très vaste, plantée d'arbres de hauteur moyenne ; j'eus alors la sensation que j'apercevais le fond de la mer et que je disais à mes compagnons :

— Tenez mes enfants, vous voyez, eh ! bien, de l'autre côté de cette place nous allons voir un phare, nous pourrons y attacher notre embarcation et nous irons déjeuner chez le gardien.

— Ce n'est vraiment pas trop tôt, disait l'un, car j'ai bien faim.

— Pourvu qu'il ait seulement quelques œufs pour faire une omelette, disait l'autre, cela nous suffira, avec un bon morceau de pain.

— Nous boirons ensuite un bon bock par là-dessus, disait un troisième, et cela nous fera beaucoup de bien.

Mais hélas ! notre baleinière marchait toujours, et le phare n'apparaissait pas. Puis le jour grandissait, le soleil montait au-dessus de l'horizon, nous ramenant la triste réalité, accompagnée de désespoir pour les uns, d'espérance pour les autres, et quelquefois des deux en même temps pour tout le monde.

Le 11, le soleil se leva radieux et nous réchauffa un peu de ses rayons ; nous en avions bien besoin ; car nous avions passé toutes les nuits précédentes dans l'humidité d'une brume intense, et avions été mouillés par les lames qui embarquaient à chaque instant dans notre pauvre petite baleinière, laquelle pourtant se défendait vaillamment

contre elles, et se soulevait, légère comme un oiseau, sur leur crête ; cette humidité et ces lames, dis-je, nous avaient glacé le sang et engourdi les membres. Malheureusement le soleil ne nous prodigua pas longtemps sa chaleur, car le temps se couvrit de nouveau et les nuages nous le masquèrent complètement ; il n'apparut plus ensuite que de loin en loin par quelques coupures étroites qui ne laissaient arriver jusqu'à nous que de faibles rayons dont la chaleur était très affaiblie ; cependant nous étions heureux quand nous apercevions ce pâle rayon ; il nous réconfortait un peu et nous permettait de nous orienter pour nous diriger du côté de l'Ouest vers la terre.

A mesure que le soleil montait dans le ciel, la petite brise de N.-E qui s'était levée dans la matinée, précédant le soleil de quelques minutes, fraîchit graduellement pour se fixer à grand frais. La mer se faisait de plus en plus agitée à mesure que la force du vent augmentait ; mais comme nous allions grand largue, c'est-à-dire vent de la hanche du tribord, cette brise ne nous gênait pas beaucoup pour faire route, puisque nous allions dans le même sens qu'elle. Ce n'est que dans l'après-midi que nous fûmes mouillés par les lames qui avaient grossi et qui embarquaient fréquemment. Malgré cela il fallait conserver cette allure qui nous rapprochait de la terre, que nous désirions tant et dont tout le monde croyait distinguer la silhouette ; malheureusement ce n'étaient que les nuages que l'on apercevait, montant au-dessus de l'horizon et qui se disloquaient au fur et à mesure qu'ils montaient.

Cette allure que nous avions n'était pas intenable cependant et nous arrivions facilement à rejeter l'eau qui embarquait. Cependant il n'aurait pas fallu que la brise devînt plus fraîche, car les lames commençaient à déferler avec force sur notre canot. Celui-ci se levait très bien à la lame qui l'entraînait dans ses volutes ; mais cela faisait pousser des cris de frayeur à cette pauvre femme de chambre, qui croyait à chaque instant voir la baleinière s'emplir et som-

brer. Ce qu'elle a souffert de la peur ce jour-là, cette pauvre femme, est inimaginable et il faudrait une plume plus éloquente que la mienne pour pouvoir décrire les angoisses et les crises de nerfs qui la prenaient. Malheureusement, j'étais impuissant à lui rendre le sang-froid nécessaire et à l'apaiser même un instant.

Vers 3 heures après-midi, le vent tomba tout à coup de moitié et un orage se fit annoncer par un gros nuage noir montant du côté de la terre et accompagné d'éclairs très vifs, laissant une traînée lumineuse sur le nuage. La mer s'était aplanie en même temps que le vent était tombé et, dans le canot, nous étions relativement tranquilles ; l'eau n'embarquait plus. La femme de chambre était devenue moins nerveuse, mais comme elle était trempée jusqu'aux os, ses dents claquaient continuellement.

Pour moi, je voyais avec plaisir monter l'orage et je pensais qu'il allait probablement nous donner à boire. Je ne me trompais pas. L'orage approchait rapidement et nous aveuglait d'éclairs très intenses, en même temps que le tonnerre nous assourdissait de son terrible fracas. De larges gouttes de pluie commencèrent à tomber. C'était un de ces orages sans vent, mais chargé d'électricité et d'eau glacée. Cette eau était mélangée de petits grêlons et ceux-ci nous paralysèrent de froid pendant l'heure qu'ils mirent à tomber. Mais que nous importait d'être mouillés jusqu'aux os par cette eau glacée, pourvu que nous puissions boire et nous redonner des forces pour continuer notre lutte. (De deux souffrances qui vous étreignent on en arrive à oublier la moins dure et pour nous, ce n'était pas le froid qui nous gênait le plus, mais un grand besoin de boire n'importe quoi.) Enfin la pluie tomba de plus en plus serrée et tous, dans la baleinière, nous nous mîmes en mesure d'en recueillir le plus possible. Heureusement nous avions une gamelle et une pelle à ordures qui avaient été jetées dans le canot au moment d'abandonner notre navire et qui nous furent d'un grand secours pour recueillir l'eau qui dégout-

tait de la voile. Mais comme elles étaient mauvaises ces premières gouttes d'eau, qui avaient rincé la toile à voile remplie de saletés ! Elles avaient un goût amer plus insupportable que celui de l'eau de mer. Mais que nous importait le goût ! c'était quand même de l'eau douce et cette manne tombée du ciel devait servir à prolonger nos forces. Nous en bûmes donc autant que nous pûmes en absorber.

L'eau tomba ainsi pendant une heure et les dernières gouttes venues de la voile, que ce lavage avait rendue plus propre, n'étaient pas trop mauvaises. De mon côté j'en avais recueilli une certaine quantité en faisant un creux dans ma capote cirée. Elle eût été très bonne, sans le petit goût d'huile que ma capote lui avait communiqué. J'en fis boire de bonnes lampées à cette pauvre femme de chambre à laquelle personne ne voulait donner de l'eau de la voile. Le chef mécanicien et le Commissaire, qui divaguaient et qui avaient, dans leur folie, une certaine animosité contre cette malheureuse femme, ne voulaient pas la voir boire. Ils l'agonisaient d'abjectes invectives, surtout le commissaire qui prétendait qu'elle lui avait volé 300 francs sur sa table, avant l'abandon de la *Ville de Saint-Nazaire.* Je fus obligé d'employer mon autorité, qu'ils reconnaissaient encore un peu, pour les obliger à se tenir tranquilles ; encore eus-je toutes les peines du monde pour obtenir qu'ils la laissent boire.

Quand la grosse pluie fut passée et qu'il n'y eut plus moyen d'emplir les récipients que nous avions, mes compagnons, pour perdre le moins possible d'eau, sucèrent la voile afin d'en extraire les quelques gouttes dont l'imprégnait la pluie, moins dense, qui tombait encore. Pour moi, afin de boire encore, je suçais le tour de ma casquette qui en retenait une certaine quantité. Cette casquette, qui avait été bien lavée par l'orage, contenait encore la meilleure eau que j'eusse bue jusqu'ici ; sauf un petit goût de drap, elle me parut fort potable. Malheureusement je ne pus pas en boire beaucoup, car la pluie cessa peu après

de tomber, l'orage s'éloignant dans la direction de l'Est.

Il avait fait le calme le plus complet pendant cet orage, mais aussitôt qu'il fut passé, la brise reprit du N.-E. et devint fraîche. Des grains de brouillard se formèrent pendant lesquels il ventait fort et qui limitaient beaucoup notre vue. La mer devenait rapidement agitée au fur et à mesure que le vent prenait de la force. Pendant les grains nous avions l'illusion que notre baleinière naviguait sur un plan incliné et qu'elle était emportée avec une vitesse vertigineuse. Derrière nous, nous apercevions l'horizon embrumé et très élevé, comme on aperçoit le sommet d'une colline quand on est à mi-pente. Devant nous l'horizon nous apparaissait comme le fond de la vallée ; je me souviens très bien que nous nous demandions dans quelle direction nous emportait cette pente, sans réfléchir que le vent étant N.-E. (chose dont j'avais pu me rendre compte en apercevant un instant le soleil tout de suite après l'orage) comme nous prenions la brise de la hanche de tribord, nous devions avoir le cap à l'Ouest ; mais mon attention était complètement retenue par la surface en plan incliné sur laquelle je sentais la baleinière emportée comme une flèche. Quand l'horizon devenait tout à fait clair, l'illusion disparaissait, ce qui me fait supposer qu'elle n'était produite que par le brouillard, joint au fait que nos yeux étant placés presque au niveau de la mer, notre vue ne s'étendait pas très loin.

Ce fut dans le courant de cette journée que nous fîmes la rencontre du troisième vapeur. Il était environ une heure de l'après-midi, d'après la hauteur du soleil dont j'avais aperçu la lueur plusieurs fois entre les nuages. La brise étant très fraîche, ainsi que je l'ai déjà dit, et la mer ayant grossi, nous naviguions à l'Ouest. Tout à coup le lieutenant Hébert (mulâtre de sang-froid et d'énergie qui a été le seul dans ma baleinière qui m'ait été d'un concours utile et incontestable pour nous défendre de la mer et lutter avec courage jusqu'à la dernière minute), le lieute-

nant Hébert, dis-je, qui était à l'avant pour veiller et apercevoir plus facilement soit les navires qui auraient pu se trouver dans notre rayon visuel, soit la terre que nous pensions toujours apercevoir à chaque instant, s'écria que l'on apercevait un navire un peu par abord. La voile me masquant la vue, je ne pouvais l'apercevoir de l'arrière du canot où je tenais l'aviron gouvernail ; je fis alors une embardée sur babord et j'aperçus à l'avant la mâture d'un navire dont la coque apparaissait quand il montait sur la lame. Je me rendis compte immédiatement que ce navire nous coupait la route presque à angle droit allant au Nord ; je revins de suite sur tribord de manière à gouverner pour lui couper la route le plus Nord possible, tout en faisant bien porter la voile pour conserver une vitesse suffisante et pour passer le plus près possible de notre but. Au bout de 20 minutes environ, pendant lesquelles j'avais fait préparer des signaux de détresse : deux mouchoirs amarrés bout à bout au haut d'une gaffe assez longue, nous avions beaucoup approché du navire, dont on distinguait toujours la coque qui maintenant ne disparaissait plus dans le creux de la houle. J'estimai alors que nous en étions au maximum à deux milles et à cette distance, il pouvait très bien nous apercevoir. Comme il avait aussi une bonne vitesse (on le voyait droit devant nous et nous nous trouvions à peu près par son travers), il nous avait gagné rapidement et, croisant notre route, il allait s'éloigner. Depuis un bon moment déjà nous agitions notre signal de détresse avec toute l'énergie que donne le désespoir, mais nos yeux braqués sans cesse avec anxiété sur le navire, qui devait être notre salut, le virent s'éloigner lentement et majestueusement, sans nous faire le plus petit signe indiquant qu'il nous avait aperçus. Nous a-t-il vus ? Je ne pourrais le certifier ; mais j'affirme qu'il aurait pu nous voir si la surveillance de l'horizon avait été bien faite sur la passerelle par les hommes de vigie et par l'officier de quart lui-même.

Tous les marins savent qu'à la mer on aperçoit un

goëland qui vole presque à deux milles de distance ; à plus forte raison une baleinière avec sa voile haute qui est une surface assez grande au-dessus de l'horizon pour attirer l'attention à plus de trois milles, par beau temps ; mais même avec le temps qui régnait à ce moment, ce navire aurait certainement pu nous voir à deux milles, surtout dans les instants où la baleinière se trouvait sur la crête des lames. Il disparut pourtant à nos yeux en laissant dans nos cœurs un profond sentiment de découragement, qui s'augmentait du fait que c'était le troisième steamer que nous apercevions et qui nous abandonnait ainsi à une mort que nous sentions approcher à chaque minute. Les angoisses qui suivent de tels moments sont mémorables et défient toute description. Il faut s'être trouvé dans une telle situation pour bien en imaginer l'horreur. Je ne devais pourtant pas me laisser aller à un découragement trop visible afin de ne pas augmenter l'effroi de mes pauvres compagnons, qui n'avaient que trop de tendance à se croire irrémédiablement perdus. Et puis, ne fallait-il pas lutter encore, lutter toujours et jusqu'au dernier souffle pour essayer de nous arracher à notre lugubre sort.

Je repris donc mon aviron gouvernail un instant abandonné, et je maintins notre ancienne allure en gouvernant de façon à tenir le vent de la hanche de tribord ; nous continuâmes ainsi à naviguer sans échanger la plus petite réflexion sur ce qui venait de se passer. La nuit approchait à grands pas et avec elle nos souffrances devenaient plus vives et nos angoisses plus profondes ; en effet des navires pouvaient passer sans nous voir et rien ne pouvait signaler notre présence. Nous n'avions pas le plus petit feu à faire briller ; il ne nous restait que nos faibles voix, bien atténuées par les souffrances de toutes sortes déjà endurées, pour essayer d'attirer l'attention des navires dans la nuit noire. Mais pour entendre nos appels désespérés qui eussent encore été presque couverts par le bruit du vent, il eût fallu que ces navires vinssent à passer bien près de

nous. Malheureusement, nous n'eûmes même pas besoin de crier ; nous vîmes bien, dans cette soirée, deux feux de navire, mais ils étaient si loin que toute tentative pour attirer leur attention en criant n'eût servi qu'à dépenser des forces déjà bien épuisées. Nous regardâmes ces feux disparaître avec une angoisse de plus au cœur. La nuit s'était faite complètement noire, car le ciel était couvert de nuages épais qui masquaient la lune, dont la lueur eût pu nous éclairer un peu et diminuer ainsi l'horreur et le sentiment du néant que cause une obscurité profonde.

Nous naviguions toujours sous la même allure, avec la brise fraîche qui nous avait poussés toute la journée ; nous traversions sans doute des bouchons de brume, car de temps à autre les hallucinations revenaient et nous faisaient voir des choses extraordinaires. C'est ainsi que, cette soirée, nous eûmes la sensation de naviguer en longeant la silhouette d'un mur immense, par-dessus lequel on apercevait les maîtresses branches d'arbres gigantesques qui s'épandaient au-dessus de la mer, laquelle battait très distinctement le pied du mur. J'avais à chaque instant la crainte que la baleinière n'allât se briser sur le mur et je faisais de grands efforts pour dévier sa direction ; puis il me semblait contourner le coin de ce mur que je ne voyais que du côté du vent. Sous le vent il me semblait apercevoir dans le noir de l'horizon la silhouette encore plus noire d'une île, quelquefois même j'apercevais vaguement comme des arbustes dont le pied sortait de l'eau. Je ne me souviens pas si mes compagnons ont eu la vision de l'île, mais je sais qu'ils ont eu celle du grand mur. Je ne sais au juste à quoi attribuer ces visions, mais j'ai toujours cru que les bouchons de brume en étaient la principale cause et que l'anémie du cerveau aidant, les couches de brume plus ou moins épaisses prenaient à nos yeux hagards des formes bizarres. Brusquement tout disparaissait, puis réapparaissait dans le lointain.

Nous naviguâmes ainsi toute la nuit sans savoir exacte-

ment si nous allions dans la direction de la terre. Vers le milieu de la nuit, la brise avait commencé à mollir, de sorte que lorsque le jour du 12 parut, il ne ventait plus beaucoup. La brise avait dû également changer de direction, car le ciel s'était un peu dégagé. J'aperçus la lueur du soleil levant qui m'indiqua que nous avions le cap à peu près au Nord, tout en tenant toujours le vent de notre hanche de tribord ; je supposai alors que le vent était passé au S.-E. Le vent continuait à se calmer à mesure que le soleil montait et je profitai de ce moment d'accalmie pour rectifier la voilure et consolider un peu le mât qui commençait à jouer dans son emplanture, laquelle s'était usée par les mouvements de tangage et de roulis qui n'avaient pas cessé depuis quatre jours que nous étions ainsi ballottés sur une mer le plus souvent grosse. Enfin je réussis, avec quelques coins en bois et quelques bouts de bitord, à consolider tant bien que mal notre mât, et nous reprîmes, mornes et abattus, notre navigation de hasard.

Le vent tourna peu à peu par le Sud, puis au S.-O et le temps devint à grains faibles d'abord, puis assez violents dans la journée, ce qui fit grossir la mer suffisamment pour nous arroser constamment et nous obliger à vider sans relâche notre baleinière presque toujours au quart pleine. Quels efforts surhumains ne fallait-il pas faire pour se mouvoir dans l'embarcation ! nos membres étaient tellement endoloris que le plus petit mouvement devenait un vrai supplice. Nos pieds toujours trempés jusque par-dessus la cheville, étaient gonflés dans les chaussures et ne pouvaient plus nous porter. Ce n'est qu'en gémissant que nous arrivions à vider la baleinière, qu'il ne fallait pas laisser remplir, sous peine de se noyer immédiatement.

Les grains qui tombèrent dans le courant de cette journée, ne donnèrent pas assez d'eau pour nous désaltérer ; malgré cela, nous faisions nos efforts pour happer au passage quelques gouttes de ce précieux liquide. Tous nous étions la bouche ouverte au vent, pour en recevoir

le plus possible, mais cela ne faisait qu'augmenter notre supplice, en excitant davantage notre envie de boire.

Dans l'après-midi, de ce jour, les grains cessèrent, mais le ciel resta couvert. Il faisait froid, le vent était passé au Nord et nous apportait une température glaciale. Je voyais le désespoir peint sur les physionomies ; le chef mécanicien dont les yeux sortaient de la tête tant ils étaient gonflés, me demandait dans sa folie qui augmentait, la permission d'aller à terre pour se réchauffer ; il cherchait partout l'échelle de commandement pour descendre un moment ; puis il voulait descendre dans sa machine et il cherchait l'écoutille dans le fond de la baleinière ; ne trouvant rien, il se mettait en colère et ne cessait de jurer en me menaçant. Ce fut dans la nuit de ce jour-là que, furieux que l'on ne veuille pas le mettre à terre pour aller prendre l'apéritif avec son frère qu'il entendait l'appeler, disait-il, il m'administra deux ou trois coups avec un support de banquette, qu'il avait arraché pour la circonstance. Heureusement je pus le maîtriser. Puis il redevint calme. Le charpentier qui avait vu la scène (les autres hommes étaient couchés au fond du canot à l'avant et leur tête commençait à devenir faible), fut indigné de ce que venait de faire le chef mécanicien et il en conçut immédiatement une haine profonde contre lui, à tel point qu'il vint me dire à l'oreille : « Si vous voulez, Commandant, je vais le jeter à la mer et le noyer. » Je fus saisis et révolté de cette proposition. « Malheureux, lui répondis-je, ne faites pas cela, vous seriez un assassin et cela vous porterait malheur. » Il fut impressionné par ma phrase, car il me répondit en tremblant : « C'est vrai, Commandant, je ne pensais pas que ce serait un crime, même pour vous défendre ; » puis il alla se coucher à côté des autres, sans songer que le lendemain matin il se noierait lui-même sous les yeux de celui qu'il voulait noyer la veille.

Le Commissaire ne tenait plus sur ses jambes depuis le matin, et lui aussi cherchait le moyen de débarquer. Toute

la journée il alla de l'avant à l'arrière du canot en rampant sur les pieds et les mains pour trouver le débarcadère. Quand il était exténué d'avoir tant cherché, il s'asseyait sur la banquette de l'arrière, puis prenait un dollar dans sa main et l'élevait comme s'il s'adressait à un cocher imaginaire en criant : « Arrête ton fiacre, cocher, que je descende, je te donnerai le dollar ; tu n'entends pas que l'on m'appelle chez moi et qu'il faut que je retourne. » Puis, toujours en rampant, il reprenait son va-et-vient de l'avant à l'arrière, sans que je pusse obtenir qu'il restât un moment tranquille.

Quant à la pauvre femme de chambre, elle ne cessa toute cette journée de pleurer et de gémir, tout en implorant l'image de la Vierge renfermée dans un petit cadre qu'elle avait suspendu à la paroi du canot. On entendait, à travers ses sanglots et ses claquements de dents occasionnés par le froid, le pardon qu'elle implorait de la Vierge pour la rémission de ses péchés : « Sainte Vierge, disait-elle, ayez pitié de moi, je sens la mort qui vient et vous ne voulez pas que je meure si jeune encore. » Souvent, sa prière terminée, elle se tordait dans des crises de nerfs, qui épuisaient le peu de forces qui lui restaient. A la suite de l'une de ces crises, j'eus le pressentiment que sa fin était proche ; elle était blême comme un linceul, ses yeux me regardaient fixement et une expression de tristesse résignée s'y lisait. Elle me dit de lui tirer sur les bras qu'elle sentait la mort lui prendre ; puis un instant après elle cessa ses gémissements et, ne se plaignant plus, tout en oscillant, elle appuya sa tête sur mes jambes. Placée ainsi, elle me fatiguait beaucoup, la pauvre femme, car mes jambes étaient bien endolories depuis cinq jours que je n'avais pour ainsi dire pas quitté la position accroupie, afin de pouvoir gouverner. J'eus cependant assez de force pour la supporter ainsi pendant un grand moment ; j'en souffrais d'autant plus que je sentais de temps en temps sa tête se raidir sur mes tibias. C'étaient, supposais-je, les dernières convulsions

de la mort, et je ne me trompais pas. Après une contraction plus forte de tout son corps, je vis sa tête s'incliner et tomber sur mes pieds avec un bruit sourd. J'essayai de la lui relever, mais je vis qu'elle était morte.

Je ne saurais dépeindre quelle impression de tristesse j'éprouvai, ainsi que ceux qui avaient encore leur raison ; nous nous regardions tristement sans échanger une parole et chacun pensait sans doute que son tour allait arriver.

Comme il faisait encore grand jour, je ne voulus pas jeter immédiatement le corps de la pauvre femme à la mer ; je trouvais convenable et décent d'attendre la nuit, car sous les pardessus mouillés qui la recouvraient elle était presque nue et je voulais que sa sépulture dans la mer fut pratiquée avec tout le respect dû aux morts. Cette triste cérémonie fut donc effectuée assez avant dans la soirée par le charpentier et par moi ; nous jetâmes le corps par-dessus bord.

Dans cette avant-dernière journée, qui était la cinquième, celui qui me fut du plus grand secours est M. Hébert, car sans lui, notre baleinière aurait probablement coulé dès le matin, ou encore, abandonnant le canot à la dérive, sans direction, n'aurions-nous pas rencontré le navire sauveur. Grâce à lui, dès le matin de ce cinquième jour, je pus réinstaller la mâture, qui ne tenait plus dans l'emplanture de l'avant, usée par le frottement du mât. (Nous ne pouvions plus tenir la voile ainsi, il fallait à tout prix la réinstaller pour pouvoir naviguer.)

Nous transportâmes donc le mât à l'emplanture de l'arrière, qui était celle du grand mât et qui était encore intacte puisque nous n'avions pas de grand mât. Comment eûmes-nous la force d'opérer ce changement, faibles comme nous l'étions ? Je l'ignore, mais ce ne fut pas sans peine que nous réussîmes à remâter et à réinstaller la voile. Le comble est qu'ainsi mâté, notre canot gouvernait très mal car, la voile n'étant pas équilibrée, il était très ardent et venait toujours dans le vent ; cela nécessitait des

efforts inouïs et au-dessus de mes forces, pour le bien gouverner et le tenir en bonne direction. Je trouvai alors le moyen d'installer le foc bordé au vent le plus à l'avant possible ; de cette manière, bien que ne gouvernant pas encore très bien, l'embarcation était tenable et ce fut ainsi que nous naviguâmes pendant toute cette journée. Mais comme je l'ai dit plus haut, sans Hébert il m'eût été impossible de faire cette opération, car le matelot Savona n'avait même plus le courage de se tenir debout ; pourtant il était encore assez bien portant ; mais il était d'une nature très molle et préférait s'abandonner au hasard, plutôt que de réagir et de travailler à notre sauvetage. En fait ce fut cette dernière manœuvre qui nous mit sur la route du *Maroa* qui, le lendemain dans l'après-midi, devait nous recueillir.

Nous avions navigué à peu près à l'Ouest pendant toute cette journée, après la réinstallation de notre voilure, et ce n'est que dans la soirée que le vent tomba graduellement. A la nuit il fit presque calme et la brume fit son apparition. La lune qui était alors à son deuxième quartier, nous laissa apercevoir sa lueur blafarde à travers le brouillard. Ce fut alors que nous eûmes la vision d'un grand hall rectangulaire (quelque chose comme la galerie des machines de l'exposition de 1889) ; il nous semblait être à l'une des extrémités du hall et l'on apercevait très bien la jonction des deux murailles, immenses et toutes blanches, qui formaient l'encoignure. La lune apparaissait au plafond comme une boule de feu, sans contour déterminé, et éclairait d'une lueur vague les murailles, dont le pied était léché par la lame. Cette lame montait contre elles jusqu'à une assez grande hauteur, puis était rejetée exactement comme elle l'eût été par un rocher abrupt. Cette vision nous fit encore plus d'impression que toutes les autres, car nous nous voyions renfermés dans cette enceinte, et nous nous demandions par où nous allions sortir (nous n'apercevions aucune issue en naviguant tout

autour). Il y avait déjà un assez long moment que nous étions ainsi, lorsque se déroula la scène que me fit le chef mécanicien et que j'ai racontée plus haut. Il voulait à toute force qu'on le mît à terre, d'où son frère l'appelait, disait-il, pour aller prendre l'apéritif. Ce fut aussi un peu après cette scène, que le Commissaire, cherchant partout une issue pour descendre à terre, se laissa glissser une première fois à l'extérieur en se tenant accroché à la lisse. Ce furent ses cris d'appel provoqués par le froid glacial de l'eau, dans laquelle il était plongé jusqu'à la ceinture, qui attirèrent mon attention (encore ne me rendais-je pas bien compte au premier moment, d'où venaient ces cris sourds et désespérés, pareils à ceux d'un agonisant). Ce ne fut qu'après m'être rendu compte que le Commissaire n'était plus dans le canot (et cela me demanda un peu de temps, car il faisait très sombre), que je regardai le long du bord et que je l'aperçus qui ne se tenait plus que d'une main. Je l'attrapai dans le dos par son paletot et je réussis à le soulever un peu, ce qui lui permit de se cramponner à la lisse avec son autre main ; en s'aidant ainsi de ses deux mains, il me donna le moyen de le remonter à bord, bien qu'avec une peine inouïe. J'aurais pu appeler l'un de mes hommes pour m'aider, mais depuis un instant ils s'étaient tous allongés dans le fond de l'embarcation, à l'exception pourtant du chef mécanicien qui n'avait conscience de rien et qui était toujours sous l'impression de son idée fixe d'aller rejoindre son frère, auquel il répondait de temps à autre, comme s'il l'entendait.

Au moment où je remontai le Commissaire dans la baleinière, le cadavre de la femme de chambre n'était pas encore jeté à la mer ; il était toujours accroupi à l'arrière. Le Commissaire, trempé par l'eau glacée, rampa jusqu'à lui en claquant des dents, et sans conscience de ce qu'il faisait, il s'assit dessus. C'est alors que j'eus l'idée de mettre cette pauvre femme dans sa dernière demeure ; je fis retirer le Commissaire en l'aidant, et j'appelai le maître

charpentier pour me permettre d'accomplir cette lugubre besogne. Je ne voulus pas que le lieutenant Hébert, qui était son compatriote et mulâtre comme elle, assistât à cette triste cérémonie et c'est pour cela que je ne l'appelai pas. Quant au matelot Savona, il n'aurait pas bougé.

Je me contentai donc de l'aide du charpentier et nous eûmes toutes les peines du monde à faire rouler le corps par-dessus la lisse de la baleinière. Quand il tomba enfin, l'eau bouillonna pendant une seconde, et ce fut tout. Grâce à l'obscurité, nous ne vîmes pas le corps, qui sans doute dut surnager. C'était le troisième que nous jetions ainsi.

Toute cette triste besogne avait demandé un temps assez long, et quand nous eûmes fini, la soirée devait être assez avancée. Nous étions toujours sous l'impression pénible que nous étions renfermés dans une enceinte, sans chance d'en sortir ; le temps était relativement calme, mais la brume qui nous entourait était glaciale. Pas une étoile en vue pour nous indiquer notre direction ; nous eûmes alors, et moi tout le premier, un moment de découragement qui me fit abandonner l'aviron et laisser aller la baleinière au gré des flots. J'étais tellement abattu et fatigué que je fis comme les autres, je me couchai ; il ne resta debout que le chef mécanicien qui croyait toujours entendre son frère. Je ne sais si je dormis, mais il me sembla que j'étais resté couché bien peu de temps ; le froid m'avait envahi et je grelottais comme si j'avais été exposé nu à l'air glacé. Je me soulevai péniblement en regardant autour de moi ; l'obscurité ne me permit pas d'abord de distinguer quoi que ce fût ; pourtant je finis par apercevoir le chef mécanicien assis sur une banquette et ne disant pas un mot. En revanche je ne vis plus le Commissaire à l'arrière de la baleinière ; je regardai aussitôt à l'extérieur et j'aperçus très bien, à la lueur de la lune et à une certaine distance du canot, un bouillonnement dans l'eau comme de quelqu'un qui se fût débattu ; puis en fixant mieux, je

vis une casquette surnageant à environ deux mètres du bouillonnement. Je compris alors que c'était le Commissaire qui se noyait. J'appelai immédiatement à l'aide afin de diriger la baleinière sur ce point, mais personne ne bougea. Je pris alors un aviron que je tendis dans la direction du bouillonnement, qui devenait de plus en plus faible, mais il ne fut pas assez long pour arriver jusque-là ; je le lâchai alors et le lançai. Malheureusement il était trop tard ; je ne vis pas le Commissaire s'y accrocher ; l'agitation de l'eau disparut et ce fut tout. Le pauvre Lejeune avait, dans sa folie, voulu recommencer une deuxième tentative pour aller à terre, mais cette fois il n'avait pas eu la force de se tenir accroché à la lisse du canot et sans nul doute il avait glissé avant d'avoir eu le temps de pousser un cri ; sa faiblesse était déjà si grande qu'une fois tombé il n'avait guère pu se maintenir à la surface. Ainsi disparut la quatrième victime de mon embarcation.

Ce triste événement m'impressionna beaucoup et moi qui jusque-là n'avait presque pas pensé que je pusse me noyer, je me fis cette réflexion : « Peut-être que dans une heure, deux heures, trois heures..... je deviendrai fou comme cet homme et me noirai de la même façon..... » Ces tristes pensées envahirent mon cerveau et je vis alors en imagination ma pauvre famille éplorée versant des torrents de larmes sur le disparu, sans espoir de retour.

Après les tragiques incidents qui avaient marqué la première partie de cette nuit, nous passâmes la seconde dans une angoisse inexprimable et elle ne nous parut ne devoir jamais s'achever. Quelques heures avant le jour, l'hallucination que nous avions eue jusque-là finit par disparaître ; c'était la brume qui se dissipait et la lune qui se couchait. La brise devint plus fraîche, le ciel moins couvert ; j'aperçus l'étoile polaire, qui me permit de prendre la direction à l'Ouest, en constatant que la brise venait du Nord.

Le petit jour parut enfin et avec lui l'espoir d'apercevoir un navire sauveur ; la brise avait fraîchi et la mer devenait

très agitée et embarquait très souvent à bord, parce que nous la prenions de travers. Nous avions toujours l'espoir d'apercevoir la terre à chaque instant ; le lieutenant Hébert, de vigie à l'avant, continuait à la deviner sans cesse. Hélas ! nous en étions bien loin ; nous sûmes plus tard qu'à ce ce moment-là nous en étions à plus de 230 milles. Mais la foi soutient le courage dans de si tristes circonstances, et nous étions toujours convaincus que nous finirions par y arriver.

Le jour, j'avais toujours confiance, mais la nuit remplissait notre cœur d'angoisse, avec des alternatives d'espoir. Avec la brise du Nord, la mer était agitée sans être grosse ; la baleinière marchait bien à l'Ouest ; malheureusement, comme je le disais tout à l'heure, elle embarquait fréquemment de l'eau, tout en roulant et tanguant sans cesse. Ces mouvements continuels finirent par ébranler notre mât, qu'il fallut consolider à nouveau. Le soleil, qui paraissait par intermittence, à travers le ciel nuageux, était déjà monté au-dessus de l'horizon, quand nous nous décidâmes à réinstaller notre voilure, qui menaçait de tomber avec le mât ; à chaque fois cette opération devenait plus difficile pour nos forces épuisées et nos membres fatigués, et nous imposait un supplice encore plus grand que la faim et la soif ; mais il fallait lutter jusqu'au dernier moment....

Nous amenâmes donc la voile et je me mis en devoir de recouvrir le pied du mât et de raidir les haubans. Le charpentier, très faible aussi, aidait à la manœuvre de la voile, tout à fait à l'arrière du canot. Le chef mécanicien, assis sur une banquette de l'arrière, était comme l'oiseau qui va mourir sur une branche ; il n'ouvrait que rarement les yeux et à chaque instant je m'attendais à le voir tomber dans le fond du canot. Il était tout à fait inconscient et incapable d'aider à quoi que ce soit. Le lieutenant Hébert et le matelot Savona étaient plus à l'avant pour tenir la vergue de la voile, pendant que je coinçais le pied du mât. Que se passa-t-il pendant que je faisais ce travail ? Je l'ignore. Mais

quand je me relevai, je ne vis plus le charpentier dans l'embarcation. Je regardai tout autour du canot et je l'aperçus à la mer par tribord, à une certaine distance et qui se débattait ; sa tête paraissait et disparaissait à chaque seconde. Nous nous précipitâmes aussi vite que nous le pûmes sur les avirons pour les armer et faire tourner la baleinière et ensuite nous approcher de la victime pour la repêcher ; mais la baleinière était à peine en direction, qu'il disparut à nos yeux et nous ne le revîmes plus. Ce malheureux qui, la veille au soir, voulait noyer le chef mécanicien, se noyait lui-même sous nos yeux, sans que nous puissions le secourir. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que personne de nous ne l'a vu tomber à l'eau ; je suppose que, voulant rattraper la toile de la voile gonflée par le vent, il a dû se mettre à genoux sur le banc et que dans un coup de roulis, n'ayant plus assez de forces pour se retenir, il a été débarqué. Ce fut la cinquième et heureusement dernière victime du naufrage, dans mon embarcation.

Je ne sais si c'est parce qu'il faisait jour, mais je fus moins impressionné par la mort du charpentier que par celle du Commissaire. Je ne sais si Savona et Hébert, eux aussi, le furent moins ; ils ne me firent pas part de leurs impressions. Du reste, après avoir subi de si longues souffrances, on arrive à un certain degré d'indifférence, et tel fait qui vous toucherait profondément dans un autre moment, dans l'état où nous nous trouvions, perd beaucoup de son tragique.

Nous réussîmes tant bien que mal à consolider notre mât, puis nous rehissâmes la voile et nous continuâmes notre route à l'Ouest. Ce jour, qui fut celui de notre sauvetage, était notre dernier espoir, car le peu de forces qui nous restait, s'épuisait rapidement. Notre moral s'affaiblissait de minute en minute et la hideuse folie qui s'était emparée de nos compagnons disparus, nous guettait et nous faisait peur, car avec elle, toute lutte devenait impossible. Pourtant aucune plainte ne sortait de nos poitrines ; nous

subissions avec résignation ces supplices de tous les instants. Mais je voyais bien que mes deux compagnons dont le moral était resté sain, étaient désespérés et je dois avouer que moi-même je commençais à croire la partie bien compromise. J'étais fermement convaincu que si nous n'étions pas recueillis avant la fin de ce jour, nous étions perdus. Quand je pensais à cela, le découragement m'envahissait ; mais je n'avais pas le droit d'être découragé ; je devais lutter jusqu'au bout pour ceux qui étaient avec moi, pour ma famille dont le chagrin et la misère si je venais à disparaître eussent été irrémédiables et enfin pour moi qui, n'ayant rien à me reprocher dans ce naufrage, n'avais pas envie de mourir. Cette pensée soutint mon courage et je fus assez heureux pour soutenir celui de mes deux autres compagnons, dont le concours m'était indispensable pour lutter encore.

Après nous avoir soumis à tant de supplices, Dieu ne voulut pas que tant d'efforts fussent perdus. Touché de nos souffrances et de notre résignation, il voulut nous donner une joie immense en nous envoyant une aide inespérée, sous la forme du Capitaine anglais Adams du *Maroa*.

Oui, ce fut un Capitaine anglais qui nous sauva, et cela étonnera probablement beaucoup de marins français, sans compter ceux de nos compatriotes qui ne naviguent pas, mais qui s'intéressent aux choses de la mer. (Les Anglais ont en effet la réputation, méritée ou non, d'être très peu humains à la mer et l'on pourrait citer bien des cas de navires anglais passant près de navires en détresse, sans daigner jeter un regard de compassion sur les camarades qu'ils abandonnent au désespoir.) Cependant, il y en a de charitables aussi parmi eux et mon sauvetage le prouve, car non seulement le Capitaine Adams n'hésita pas à venir à mon secours, mais il fut ensuite d'une fraternité digne de tous les éloges, et me prodigua, ainsi qu'à mes compagnons, les soins les plus attentifs. Ceci prouve que chez les Anglais comme chez nous, il y en a de bons et de mauvais.

Nous naviguions donc, mornes et silencieux, depuis le matin, vidant péniblement notre canot que la mer visitait par moments. Nous étions sans doute absorbés par des pensées bien tristes (celles que donnel'échéance prochaine de la mort), car nous ne vîmes pas aussi vite que nous l'aurions pu, un steamer qui se trouvait droit devant nous et un peu sous le vent de notre route (il était ainsi caché à mes yeux par la voile). Ce fut le matelot Savona, couché au fond du canot qui, en se soulevant, aperçut la mâture du navire, car le lieutenant Hébert avait oublié un instant sa vigie.

Au cri de joie poussé par Savona : « Un navire droit devant », je fixai immédiatement mon regard dans la direction indiquée. Je ne vis rien d'abord à cause de la voile ; mais en donnant un coup d'aviron, je fis venir la baleinière sur babord et alors j'aperçus distinctement les deux mâts et la cheminée d'un steamer. La coque ne se voyait pas encore, bien qu'il fut peu éloigné, mais notre œil, placé presque au niveau de la mer, ne pouvait l'apercevoir qu'à petite distance. Je me rendis instantanément compte, d'après l'alignement de ses mâts, que sa route n'était pas tout à fait parallèle à la nôtre et qu'en la continuant il passerait à une certaine distance de nous, si bien que nous risquions de ne pas être aperçus ; d'après la direction du vent, je vis qu'en virant de bord, ce vent nous permettait de nous rapprocher du point où il devait nous croiser et de lui couper la route.

Je fis cette manœuvre immédiatement et je gouvernai le plus près du vent possible, tout en gardant assez de vent dans les voiles pour conserver de la vitesse et rapprocher le plus possible notre point de rencontre. Nous nous approchâmes en effet de sa route et, malgré cela, il passa encore à une assez bonne distance au Nord de nous. Tant que nous ne fûmes pas par son travers, nous ne vîmes rien qui puisse nous faire supposer qu'il nous avait aperçus, malgré les signaux de détresse que nous lui fîmes avec deux mouchoirs attachés bout à bout et fixés au bout d'une longue gaffe, que nous agitions sans cesse. Nous commencions

même à redevenir follement anxieux et à pousser des cris désespérés, quand tout à coup nous lui vîmes carguer sa misaine goélette. Le commencement de cette manœuvre nous indiqua immédiatement qu'il nous avait vus et nous transporta de joie ; nous retrouvâmes nos forces épuisées.

Le matelot Savona, qui jusque-là avait été d'une mollesse inconcevable, car il était robuste, fut animé immédiatement d'une activité fébrile. Aucun de nous d'ailleurs ne sentait plus les douleurs atroces de son pauvre corps démoli. Mariani seul fut insensible à cette joie de voir apparaître un navire sauveur au moment où nous allions mourir, car il n'avait plus conscience de rien. Cependant aux mouvements que nous fîmes pour manœuvrer et faire nos signaux, aux cris désespérés que nous avions poussés, je le vis ouvrir les yeux, lui qui ne les ouvrait plus depuis des heures, et il regarda ce qui se passait. Mais j'eus beau lui dire que nous allions être recueillis, aucune impression de joie ne se manifesta sur sa physionomie. Il resta assis sur sa banquette, sans faire un mouvement, dans l'attitude où il était depuis le matin, son corps se balançant seulement suivant les mouvements de l'embarcation. Il referma les yeux presque aussitôt, comme si rien ne se passait.

Le steamer, sa voile carguée, esquissait son mouvement pour tourner complètement et venir au vent à nous pour nous abriter de la mer qui était houleuse et agitée. Quand il eut tourné complètement et fut revenu sur ses pas, en sorte que nous nous trouvâmes par son travers, nous amenâmes notre voile et nous nageâmes environ deux cents mètres pour l'atteindre. Plusieurs matelots qui étaient prêts sur la lisse avec des amarres, nous les lancèrent aussitôt que la baleinière fut accostée ; deux forts gaillards descendirent dedans pour nous aider à grimper à l'échelle de pilote, que l'on avait installée. On fut obligé d'amarrer Hébert et Savona sous les bras, pour les aider à monter, car leurs forces ne leur permettaient plus de le faire seuls. Après

eux, j'eus encore la force de monter seul à l'échelle, je ne voulais pas être attaché ; mais qu'elle me sembla haute, cette échelle ! Je pensais que je montais au ciel ; ce qui était vrai du reste, car pour nous c'était bien le ciel que nous allions trouver, après toutes les tortures de l'enfer.

Il était temps que j'arrive au dernier échelon ; la tête commençait à me tourner, mais je me sentis saisir par des bras vigoureux qui me mirent sur le pont. Trois échelons de plus, je n'aurais pu les grimper. Quand je fus sur le pont, les jambes me manquèrent complètement ; on me fit asseoir un instant sur l'hiloire d'un panneau qui se trouvait en face, et après m'avoir laissé souffler, ainsi qu'Hébert et Savona, on me fit descendre dans une cabine, en me soutenant sous les bras, car il m'eût été impossible désormais de faire un pas tout seul (mes forces étant complètement épuisées par l'émotion du sauvetage).

J'avais laissé Mariani dans le canot, sans m'en occuper, sachant qu'il était dans de bonnes mains. Ce fut, paraît-il, tout un travail de le mettre à bord. D'abord, il ne voulait pas monter sur le *Maroa*, disant que ce n'était pas son navire, et qu'il attendait son capitaine qui était allé déjeuner à bord et qui allait revenir. On voulut alors l'amarrer pour le hisser, mais il trouva assez de forces dans sa folie pour se débattre tellement qu'il fallut encore renoncer à ce moyen. On se contenta donc simplement de l'amener avec la baleinière et quand celle-ci fut montée à la hauteur de la lisse, on l'empoigna et on le mit sur le pont. Ce ne fut pas sans qu'il se débattît encore, mais faiblement, car il n'en pouvait plus.

Quand nous fûmes tous montés et installés dans des cabines, on commença par nous donner des vêtements secs, que nous endossâmes avec joie, puis on nous prépara un grog léger, que nous absorbâmes avec plus de joie encore, et on nous fit coucher. Il n'y eut pas besoin de nous bercer pour faire venir le sommeil. Pour ma part, il n'y avait pas dix minutes que j'étais dans ma couchette que je dormais

d'un sommeil de plomb, et il en fut de même de mes camarades.

Le Capitaine du *Maroa* avait donné des ordres pour que l'on nous fît pendant notre sommeil un excellent bouillon de poulet. Quand ce bouillon fut prêt, on vint nous réveiller pour nous le faire prendre. Je me souviens, lorsque j'ouvris les yeux, que je ne vis rien autour de moi ; je fus longtemps avant d'apercevoir le Capitaine du *Maroa* lui-même, qui me tendait le bouillon réconfortant. J'avais, paraît-il, les yeux ouverts, que je dormais encore. Je n'avais aucune notion de ce qui se passait autour de moi ; je ne me souvenais de rien ; j'étais comme un homme qui aurait dormi des mois entiers et qui aurait tout oublié à son réveil.

Enfin, peu à peu, la lumière se fit dans mes yeux, et j'aperçus tout près de moi le Capitaine Adams, entouré de deux ou trois personnes, qui me présentait une tasse de bouillon, que je bus avec bonheur. En reconnaissant le Capitaine, la mémoire de ce qui venait d'arriver me revint aussitôt et en me rémémorant les six affreux jours passés dans la baleinière, je rendis grâce à Dieu de nous avoir sauvés d'une mort certaine, en nous plaçant heureusement sur le chemin du *Maroa*.

Il m'est impossible de décrire toutes les pensées tristes et gaies qui envahirent à partir de ce moment mon cerveau. En me souvenant de mes camarades morts si tristement, le sentiment de ma responsabilité me forçait à me questionner et à me demander si j'avais bien fait tout ce que je devais pour les arracher à la mort. Je mettais mon esprit à la torture pour découvrir les moyens par quoi j'aurais pu sauver mon navire et tout mon monde ; car je me doutais bien (d'après ce qui s'était passé dans mon canot) que les pertes ne se bornaient pas à celles dont j'avais été témoin et que la mort avait fauché largement dans les autres embarcations. Mais j'eus beau chercher ; il m'apparut toujours que je ne pouvais rien faire de plus. L'abandon du paquebot s'im-

posait, après que nous avions fait tout ce qu'il était possible pour le sauver ; et depuis le moment où j'avais réussi à placer tout le monde dans les canots et où j'avais donné la direction à suivre à ceux qui les commandaient, ma responsabilité n'était plus engagée que vis-à-vis des membres de l'équipage qui avaient pris place dans ma baleinière. La bonne ou la mauvaise chance seules devaient sauver les uns ou faire périr les autres. Mais alors je voyais par la pensée ces malheureux lutter contre la mer, la faim et la soif. Je voyais les uns devenir fous et grimacer, les autres mourir doucement au fond du canot, sans rien dire, ainsi que je l'avais vu sur ma pauvre baleinière.

Ensuite, des pensées plus gaies me venaient au cerveau : je voyais ma famille heureuse de mon retour, après avoir subi de longues angoisses et une anxiété dix fois plus terrible que la triste réalité ; je me voyais couvert de caresses par mes enfants, qui avaient un instant désespéré de me revoir, et alors j'étais heureux d'avoir pu échapper à cette triste mort, et de m'être arraché au gouffre qui m'avait si longtemps guetté.

Les longues journées passées à bord du *Maroa* me parurent des siècles. Malgré tous les bons soins qui nous y furent prodigués par le Capitaine, par ses officiers ainsi que par le maître d'hôtel, je souffrais : d'abord physiquement ; mes pieds me faisaient horriblement mal et ne pouvaient plus me porter ; je ne pouvais non plus m'asseoir (mes compagnons étaient comme moi), — mes fesses étant extrêmement douloureuses, par suite de la position assise que j'avais été obligé de garder pendant cinq jours dans le fond de mon embarcation. Ces douleurs persistèrent longtemps après mon débarquement.

Il fallait joindre à cela la souffrance morale ; j'avais conscience que le naufrage était dès ce moment connu de ma famille et qu'elle ne pouvait encore avoir de mes nouvelles. Dans quelle anxiété devaient vivre ma femme et mes enfants ? Je sentais surtout que ma femme, de tempérament

faible, se mourait sur pied, en attendant mon retour qu'elle devait juger presque impossible, et cela ne me laissait aucun repos. Aussi puis-je dire qu'après les deux premiers jours qui suivirent mon sauvetage, je ne dormis plus ; mon cerveau travaillait sans cesse et ne me laissait pas le plus petit répit ; sans cesse je voyais ma femme devenir folle de désespoir. Aussi combien je déplorais la lenteur du *Maroa* (lenteur qui, à un autre point de vue, était pourtant cause de mon sauvetage) ! Mais je pensais que cette lenteur ne me permettrait pas de longtemps d'annoncer que j'étais vivant. Et en effet ma femme ne l'apprit que 14 jours après qu'elle eut été informée de mon naufrage. Il est épouvantable de rester 14 jours dans une incertitude aussi grande et je n'hésite pas à dire qu'elle a dû souffrir beaucoup plus que moi !

Le *Maroa*, peu favorisé par le temps, avançait lentement ; mes compagnons et moi comptions les heures une à une, en faisant mille conjectures sur le sort des autres canots. Seraient-ils sauvés plus tôt ou plus tard que nous ? Le seraient-ils même ? Leurs passagers auraient-ils à subir comme nous les horreurs de la faim, de la soif, du froid, de la folie ? Telles étaient les questions que nous nous posions à chaque instant pour tromper la lenteur du temps, et ce sujet de conversation revenait sans cesse sur le tapis, car notre imagination, encore imprégnée des maux que nous avions soufferts pendant ces cinq tristes journées, ne nous permettait pas de penser à autre chose.

Grâce aux bons soins du Capitaine Adams, notre santé qui avait été ébranlée par les souffrances et les privations, se rétablissait tout doucement. Les jambes seules étaient toujours faibles, mais la circulation du sang revenait peu à peu et nous n'avions qu'un désir, celui d'être devant le Cap Lizard le plus tôt possible, pour apprendre à nos familles que nous étions sains et saufs.

Ce fut le.... mars que nous aperçûmes les Scilly ; cinq heures après nous étions au Cap Lizard. Avant

d'arriver à ce point, le Capitaine du *Maroa* et moi avions combiné une collection de phrases, pour les signaler au sémaphore du cap. Le Capitaine approcha donc son steamer le plus près possible de la côte (à environ un mille et demi), et nous commençâmes nos signaux. Quand ils furent finis et que j'eus acquis la conviction que le sémaphore avait bien compris, j'éprouvais, ainsi que les autres naufragés, un profond sentiment de joie en pensant que nos familles allaient enfin, dans quelques heures, être fixées sur notre sort et délivrées ainsi des terribles angoisses qui les étreignaient. Nous pouvions désormais attendre patiemment notre arrivée à Hambourg, où allait le *Maroa*.

Dans le courant de la traversée, j'avais pu faire comprendre au Capitaine Adams que je serais heureux de débarquer à Cherbourg, ainsi que mes camarades, car nous gagnerions ainsi du temps pour notre arrivée au Havre ; mais il m'assura que la douane s'opposerait à ce qu'il se détournât de sa route sans qu'il y eût force majeure pour toucher un autre port.

Force nous fut donc d'aller jusqu'à Hambourg. Ce fut le.... que nous arrivâmes dans ce port et nous débarquâmes dans l'après-midi. L'agent de la Compagnie, M. Liebermann, avait envoyé deux de ses principaux commis au-devant de nous, sur l'Elbe, pour se mettre à notre disposition et nous aplanir toutes les difficultés que nous ne pouvions manquer de rencontrer dans un pays dont nous ne connaissions pas la langue.

La première journée que nous passâmes à Hamboug fut en partie consacrée à nous ravitailler en vêtements, car ceux avec lesquels nous étions descendus à terre appartenaient au Capitaine Adams et à ses officiers. Quant à ceux que nous avions au moment du sauvetage, ce n'étaient guère que des loques dont un mendiant n'eût pas voulu. M. Liebermann lui-même nous accompagna chez le chemisier et le tailleur, et nous fit complètement et convenablement habiller. Puis, la journée étant beaucoup trop

avancée, nous remîmes au lendemain matin notre visite au Consulat. Ce fut une horrible journée de froid et de neige, qui réveillèrent les douleurs de mes pieds qui s'étaient un peu calmées dans les derniers jours de la traversée. Vers dix heures du matin nous allâmes voir le Consul, qui me pria de me conformer à la règle qui veut qu'après un naufrage, le capitaine remette son rapport dans les vingt-quatre heures qui suivent son arrivée dans le lieu où se trouve une autorité française. Je fus un peu contrarié de cette demande, car je n'étais pas encore en état de fournir un récit très fidèle des événements que je venais de traverser. J'étais encore souffrant, mes souvenirs étaient confus sur beaucoup de points ; et je craignais de dire des choses erronées ou de commettre des oublis ; ce qui ne manqua pas d'arriver.

Je promis pourtant au Consul de lui faire mon rapport pour le lendemain matin, ayant besoin du reste de la journée pour régler différentes questions. Je me mis donc à l'œuvre après dîner, et je passai une partie de la nuit à écrire mon rapport, dans lequel, comme je le dis plus haut, j'omis de signaler certains faits dont la mention m'eût évité par la suite bien des ennuis.

Je tenais à rester le moins de temps possible à Hambourg, car j'avais hâte de revoir ma femme et mes enfants qui devaient m'attendre avec impatience. Aussi, mes affaires étant terminées, je résolus de partir sans retard ; je fis donc mes préparatifs le soir du même jour, en invitant mes compagnons à m'imiter. Notre voyage s'effectua dans de très bonnes conditions et nous arrivâmes à Paris le lendemain matin. A la gare, je trouvai deux bons amis qui m'attendaient pour m'embrasser.

Aussitôt les félicitations et les serrements de mains terminés, je me rendis à la Compagnie Transatlantique, où je trouvai Messieurs les Administrateurs et beaucoup de rédacteurs de journaux parisiens, qui tous voulaient recueillir des renseignements de ma bouche. Je les satisfis,

autant que je le pus faire, puis je me rendis à l'invitation du *Journal*, où je reçus un accueil des plus sympathiques.

Le lendemain matin, je terminai mes affaires à la Compagnie et j'aurais pu partir immédiatement par le train de midi trente pour le Havre, mais je voulais éviter une arrivée de jour, afin de ne pas être attendu par un trop grand nombre d'amis qui m'eussent accaparé à ma descente du train (comme cela s'est produit du reste pour le second capitaine Nicolaï, à son débarquement du bateau de Southampton).

Je pris donc le train de 6 heures 30 du soir, qui me fit arriver à 11 heures au Havre. Malgré cette heure avancée, je trouvai encore un certain nombre de mes meilleurs amis, mais de ceux qui ne sont jamais importuns. Ils me reconduisirent jusqu'à ma porte où ils prirent congé en me disant au revoir. Je montai alors chez moi, accompagné seulement de deux amis intimes, dont la mère et la sœur tenaient compagnie à ma femme, en attendant mon retour.

Je n'entreprendrai pas de décrire la scène qui se passa quand j'apparus au milieu des miens. Je me contenterai de dire que ce fut une scène en même temps pénible et joyeuse. Pénible d'abord parce que ma femme, qui était dans un état d'épuisement complet, se trouva mal et resta longtemps en syncope ; puis joyeuse, quand elle put reprendre ses sens et que nous pûmes causer un peu.

Après les premiers épanchements, comme la soirée était avancée, nous prîmes une tasse de thé avec la famille Mazeline ; celle-ci ne resta pas longtemps ; car nous avions tous grand besoin de repos ; elle prit donc congé de nous et nous allâmes nous coucher, heureux de nous retrouver encore une fois au complet.

PAUL JAGUENEAUD,

ex-Capitaine de la *Ville-de-Saint-Nazaire*.

BILLETS A ANGÈLE

Chère Angèle,

Il y a trop longtemps. J'ai désappris de vous écrire. On vous portait parmi les « disparus ». Mais puisque vous avez rouvert votre salon, mais puisque vous souhaitez la reprise de notre correspondance, souffrez que parfois le plus court billet — et encore de manière peu régulière.

Avant de quitter Paris j'ai rangé ma bibliothèque ; que de fatras ! J'ai pris pour règle d'écrire le moins possible ; et tout de suite j'ai pensé à vous en prenant cette résolution.

I

On est venu m'interviewer. La *Renaissance* désirait connaître mon opinion sur la question du classicisme.

Considérant que ceux qui parlent le plus sont souvent ceux qui produisent le moins, je commençai par protester que je n'avais rien à dire. Mais Emile Henriot, qui venait cueillir ma réponse, apporte à ses interviews tant d'intelligence, de bonne grâce et de persuasion qu'il ne suffit pas de dire qu'avec lui l'on peut causer : avec lui l'on ne peut se taire. Vous aurez lu d'autre part ma réponse [1].

Ayant fait résider le principal secret du classicisme dans

1. V. p. 379.

la modestie, je puis bien vous dire à présent que je me considère aujourd'hui comme le meilleur représentant du classicisme. J'allais dire le seul ; mais j'oubliais MM. Gonzague Truc et Benda.

Et maintenant permettez-moi quelques remarques complémentaires. J'écris au fil de ma pensée :

Le triomphe de l'individualisme et le triomphe du classicisme se confondent. Or le triomphe de l'individualisme est dans le renoncement à l'individualité. Il n'est pas une des qualités du style classique qui ne s'achète par le sacrifice d'une complaisance. Les peintres et les littérateurs que nous louangeons le plus aujourd'hui ont une manière ; le grand artiste classique travaille à n'avoir pas de manière ; il s'efforce vers la banalité. S'il parvient à cette banalité sans effort, c'est qu'il n'est pas un grand artiste, parbleu ! L'œuvre classique ne sera forte et belle qu'en raison de son romantisme dompté. « Un grand artiste n'a qu'un souci : devenir le plus humain possible, — disons mieux : devenir *banal*, — écrivais-je il y a vingt ans. Et chose admirable, c'est ainsi qu'il devient le plus personnel. Tandis que celui qui fuit l'humanité pour lui-même, n'arrive qu'à devenir particulier, bizarre, défectueux... Dois-je citer ici le mot de l'Evangile ? — Oui, car je ne pense pas le détourner de son sens : Celui qui veut sauver sa vie (sa vie personnelle) la perdra ; mais celui qui veut la perdre la sauvera (ou, pour traduire plus exactement le texte grec : *la rendra vraiment vivante*). »

J'estime que l'œuvre d'art accompli sera celle qui passera d'abord inaperçue, qu'on ne remarquera même pas ; où les qualités les plus contraires, les plus contradictoires en apparence : force et douceur, tenue et grâce, logique et abandon, précision et poésie — respireront si aisément, qu'elles paraîtront naturelles et pas surprenantes du tout. Ce qui fait que le premier des renoncements à obtenir de soi, c'est celui d'étonner ses contemporains. Baudelaire, Blake, Keats, Browning, Stendhal n'ont écrit que pour les générations à

venir. Marcel Proust dit à ce sujet les choses les plus justes.

Mais je ne crois pourtant pas que l'œuvre classique soit nécessairement méconnue d'abord. Boileau, Racine, La Fontaine, Molière même, ont été tout aussitôt appréciés ; et si nous reconnaissons dans leurs écrits bien des vertus qui n'étaient pas celles auxquelles on était d'abord le plus sensible, c'était à eux, qui nous paraissent aujourd'hui les plus grands, qu'allaient tout aussitôt les louanges. Malgré l'effort assez inintelligent de Gautier, de vouloir parmi les « grotesques » du XVIIe siècle découvrir des génies ignorés, ceux-ci ne font nullement auprès de nos grands classiques la figure que fait un Baudelaire auprès d'un Ponsard ou d'un Baour-Lormian. C'est que le public même était classique, avait le goût de la chose classique ; c'est que les qualités qu'il aimait et exigeait de l'œuvre d'art étaient celles-là même qui nous la font considérer comme classique aujourd'hui.

Aujourd'hui le mot « classique » est en tel honneur, on le charge aujourd'hui d'un tel sens, que peu s'en faut qu'on n'appelle classique toute œuvre grande et belle. C'est absurde. Il y a des œuvres énormes qui ne sont point classiques du tout. Sans être plus romantiques pour cela. Cette classification n'a de raison d'être qu'en France ; et, même en France, quoi de moins classique souvent que Pascal, que Rabelais, que Villon. Ni Shakespeare, ni Michel-Ange, ni Beethoven, ni Dostoïewsky, ni Rembrandt, ni même Dante (je ne cite que les plus grands), ne sont classiques. Le Don Quichotte, non plus que les pièces de Calderon, ne sont classiques — ni romantiques ; mais espagnols, tout purement. A dire vrai je ne connais, depuis l'antiquité, d'autres classiques que ceux de France (si toutefois j'excepte Gœthe — et encore il ne devenait classique que par imitation des anciens). Le classicisme me paraît à ce point une invention française, que pour un peu je ferais synonymes ces deux mots : classique et français, si le pre-

mier terme pouvait prétendre à épuiser le génie de la France et si le romantisme aussi n'avait su se faire français ; du moins c'est dans son art classique que le génie de la France s'est le plus pleinement réalisé. Tandis que tout effort vers le classicisme restera, chez tout autre peuple, factice, comme il advient avec Pope par exemple. C'est aussi qu'en France, et dans la France seule, l'intelligence tend toujours à l'emporter sur le sentiment et l'instinct. Ce qui ne veut nullement dire, comme certains étrangers ont une disposition à le croire, que le sentiment ou l'instinct soit absent. Il suffit de parcourir les salles du Louvre nouvellement rouvertes, tant de peinture que de sculpture. A quel point toutes ces œuvres sont raisonnables ! Quelle pondération, quelle mesure ! Il faut les contempler longuement pour qu'elles consentent à livrer leur signification profonde, tant leur frémissement est secret. Débordante chez Rubens, la sensualité chez Poussin est-elle moins puissante, pour être toute refoulée ?

Le classicisme — et par là j'entends : le classicisme français — tend tout entier vers la litote. C'est l'art d'exprimer le plus en disant le moins. C'est un art de pudeur et de modestie. Chacun de nos classiques est plus ému qu'il ne le laisse paraître d'abord. Le romantique, par le faste qu'il apporte dans l'expression, tend toujours à paraître plus ému qu'il ne l'est en réalité, de sorte que chez nos auteurs romantiques sans cesse le mot précède et déborde l'émotion et la pensée ; il répondait à certain émoussement de goût résultant d'une moindre culture — qui permit de douter de la réalité de ce qui chez nos classiques était si modestement exprimé. Faute de savoir les pénétrer et les entendre à demi-mot, nos classiques dès lors parurent froids, et l'on tint pour défaut leur qualité la plus exquise : la réserve.

L'auteur romantique reste toujours en deçà de ses paroles ; il faut toujours chercher l'auteur classique par delà. Une certaine faculté de passer trop rapidement, trop facilement, de l'émotion à la parole est le propre de tous

les romantiques français — d'où leur peu d'effort de prendre possession de l'émotion autrement que par la parole, leur peu d'effort pour la maîtriser. L'important pour eux n'est plus d'être mais de paraître ému. Dans toute la littérature grecque, dans le meilleur de la poésie anglaise, dans Racine, dans Pascal, dans Baudelaire, l'on sent que la parole, tout en révélant l'émotion, ne la contient pas toute, et que, une fois le mot prononcé, l'émotion qui le précédait, continue. Chez Ronsard, Corneille, Hugo, pour ne citer que de grands noms, il semble que l'émotion aboutisse au mot et s'y tienne ; elle est verbale et le verbe l'épuise ; le seul retentissement qu'on y trouve est le retentissement de la voix.

II

Avez-vous lu dans le numéro de janvier de la *N. R. F.* la traduction d'un remarquable article anglais, qui me fut communiqué par votre ami Arnold Bennett. Cet article a paru sans signature, selon l'usage, dans le supplément littéraire du *Times*. J'ai pensé qu'il pourrait intéresser nos lecteurs, et qu'ils trouveraient profit à écouter un peu ce qu'on dit de nous, Français, à l'étranger. Il m'a paru que peu de réponses à l'enquête de M. Henriot projetaient sur la question du classicisme plus de clarté que cet article. Il dénonce le danger qu'il y a d'apporter dans l'idée d'ordre et de classicisme les restrictions et suppressions qu'y prétend imposer Maurras. « Nul art, y est-il dit, n'a droit à l'épithète de classique, qui ne pose le problème de la totalité ». Et plus loin : « La splendeur de l'art et de la pensée des Grecs résidait justement dans l'équilibre qu'obtenaient ceux-ci entre deux forces, dont M. Maurras sacrifie l'une. L'esprit et l'art grecs étaient tout à la fois individuels et universels ; ils étaient classiques parce *qu'ils tenaient compte de tout* ». C'est bien aussi ce que je tentais d'exprimer dans

ma réponse. Et enfin : « M. Maurras est un homme qui aime les restrictions ; son amour du classique est *l'amour de ce qui est achevé* et non de la puissance qui achève. Nous pensons qu'il ne peut y avoir qu'une sorte de vrai réalisme, comme il ne peut y avoir qu'un art qui soit vrai, qui soit classique, et que le critérium dans les deux cas est l'intégrité intellectuelle et émotionnelle... Nous avons autant que M. Maurras le souci de la mesure et de l'harmonie ; mais nous reconnaissons que mesure et harmonie sont simplement des modes de l'existence, et que la tâche de notre temps consiste à instaurer non un ordre quelconque, mais notre ordre à nous. Cet ordre peut seul nous satisfaire — un ordre dans lequel notre nature s'exprime dans toute sa plénitude, dans lequel tous les éléments qui fermentent dans le monde moderne, après avoir... etc. »

Je ne puis citer tout l'article ; mais vous le lirez, n'est-ce pas ? Où je suis moins le rédacteur anonyme du *Times*, c'est lorsqu'il veut nous persuader que le véritable âge classique de la France — au sens parfait qu'il donne à ce mot : classique — a été celui des cathédrales : le Moyen-Age. « Cette période a été classique, dit-il, en ce sens qu'à ce moment toute l'énergie du peuple se concentrait vers une fin unique ». Le paradoxe est du reste fort intéressant. Et, ajoute-t-il, si « les Français n'eurent pas de littérature d'un caractère classique au Moyen-Age », c'est que « leur langue n'était pas prête à servir cette expression finale de pensée et de foi. » Notre XVIIe siècle, en regard de cet âge de complète *intégration* lui paraît « une époque de formalisme ». Je ne puis épouser ici la pensée de notre critique. Au contraire, tout ce qu'il disait précédemment m'aide à comprendre l'insigne grandeur du siècle de Molière, de La Fontaine et de Racine. Il me paraît que l'importance des écrivains de cette époque, le caractère classique de leurs œuvres, venaient précisément de ce qu'ils intégraient en eux la totalité des préoccupations morales, intellectuelles et sentimentales de leur temps ; tandis que

ce qui fait la pauvreté des néo-classiques d'aujourd'hui, c'est qu'ils prétendent (je parle de la plupart d'entre eux) arriver au grand style par déni, refus d'admettre et ignorance.

Le seul classicisme légitime aujourd'hui, le seul auquel nous puissions et devions prétendre est celui dans l'ordre duquel « tous les éléments qui fermentent dans le monde moderne, après avoir trouvé une libre expansion, s'organiseront selon leurs vraies relations réciproques », conclut le critique du *Times*. Et j'adopte volontiers sa formule finale : « Le but auquel nous aspirons, c'est une large intégration. »

Intégrons donc, ma chère Angèle. Intégrons. Tout ce que le classicisme se refuse d'intégrer, risque de se retourner contre lui.

ANDRÉ GIDE

RÉFLEXIONS SUR LA LITTÉRATURE

L'IDÉE DE GÉNÉRATION

On ne saurait contester au livre de M. Mentré sur les *Générations Sociales* le double mérite de l'opportunité et de l'utilité. Il semble, à voir l'emploi extrêmement fréquent du terme de génération, à entendre les uns et les autres, les jeunes et les vieux, parler de l'esprit ou de la sensibilité ou de la volonté de leur génération, que le terme de génération soit clair, et que la génération puisse passer pour une véritable mesure de la durée sociale. Or il n'en est rien. On ne saurait admettre que chaque année produise sa génération originale et bien tranchée. Mais alors sur combien d'années répartir le laps de temps nécessaire pour constituer une génération ? Et comment séparer la première année de cette époque et la dernière année de l'époque précédente ? L'argument du chauve ou du tas de sable joue ici, semble-t-il, légitimement. Plus précisément la difficulté consiste à passer d'une idée claire à une idée obscure. L'idée claire est celle de génération familiale, la génération faisant dans la suite d'une famille l'unité naturelle et évidente en laquelle cette famille se décompose. L'idée obscure, c'est l'idée de génération sociale, ou de génération historique, parce que, même en limitant à trente ans, de vingt-cinq à cinquante-cinq ans la durée de la vie active et productive, les adultes actifs et productifs qui vivent ensemble appartiennent à des époques différentes et se renouvellent incessamment, sans qu'on voie jamais expressément rien commencer ni rien finir.

Mais cette absence d'un commencement et d'une fin marqués, cet écoulement régulier et cette gradation insensible, ce sont des caractères de la vie. Tout problème du vivant est un problème

du continu. Et du mathématicien au sociologue, de l'artiste à l'homme politique, les cerveaux sont aujourd'hui de mieux en mieux armés pour apercevoir les choses sous cet aspect de continuité et de mutation insensibles qui nous apparaît de plus en plus comme le secret même de leur réalité. De ce point de vue l'argument du chauve s'effondre comme ceux de Zénon. Les problèmes de continuité sont précisément ceux qui nous attirent le plus, et qui nous paraissent, à tort ou à raison, résolus ou prêts à l'être quand nous nous sommes placés intuitivement dans le courant même de la continuité.

Telles ne sont pas d'ailleurs l'intention ni la méthode de M. Mentré. Dans sa thèse complémentaire intitulée *Espèces et Variétés d'intelligence*, lui-même nous prévient de ses habitudes d'esprit : « J'ai toujours été en méfiance vis-à-vis des modernes philosophes du sentiment et de la vie. Je ne puis croire qu'ils soient convaincus. C'est là un préjugé contre lequel je dois lutter, je le sens bien ; il y en a tant qui les admirent, et de bonne foi, que je dois me tromper ! Mais je me reconnais incapable de les suivre et même de les comprendre ; leurs arguments n'ont pas la netteté décisive qui est l'atmosphère vitale de mon intelligence. A leur aspect, mon esprit se change en place forte qui lève les ponts-levis et se prépare au combat. » Et plus loin il reprend plus longuement cette analyse de sa forme intellectuelle. Il eût été intéressant que dans sa grande thèse M. Mentré donnât un pendant à cette mise au point personnelle et qu'il recherchât si ce tour d'esprit qui est le sien, aujourd'hui de plus en plus rare, n'appartient pas à certaine génération philosophique, celle qui s'est développée sous l'influence de Renouvier et qui a trouvé une sorte de point de perfection dans la thèse d'Hamelin (à laquelle, personnellement, j'appliquerais presque tous les traits que M. Mentré, dans les lignes que j'ai citées, dirige contre la philosophie bergsonienne). Cependant il appartiendrait à une variété de cette génération un peu particulière, ayant pris plutôt son appui sur la pensée de Tarde. Comme Tarde il procède de Cournot, sur qui il a écrit un important ouvrage. Sachons lui gré d'avoir posé en excellents termes le problème des générations et d'y avoir réfléchi avec une rare conscience : d'un bout à l'autre son livre donne une impression de probité, de prudence et d'intelligence. Mais je crois que sa thèse n'est qu'une pré-

face à l'œuvre de celui qui reprendra ce beau problème du point de vue qui lui convient si expressément et auquel M. Mentré se déclare étranger. Le problème des générations paraît bien être par excellence un problème d'élan vital, analogue à celui des espèces et des individus. Les générations constituent le tissu même de la durée sociale, et s'il est peut-être dangereux de vouloir ramener la durée sociale à une durée psychologique, la réflexion sur le problème de la durée, la prise et la suite de ce problème dans son centre et dans son acte pourraient conduire à des résultats précieux. Mais cela sera sans doute tenté un jour, et il sera intéressant de voir si une méthode opposée à celle de M. Mentré mène à des conclusions très différentes ou bien à des conclusions analogues. Lui-même nous donne les siennes comme assez conjecturales et le problème qu'il soulève comme une première question sur un chemin où bien des découvertes sont possibles.

*
* *

Ayant résumé par des analyses consciencieuses les travaux de ses prédécesseurs Dromet, Ferrari, Lorenz, M. Mentré place en lumière un certain nombre de faits sur lesquels ces auteurs avaient attiré l'attention, et que lui-même sait mettre au point de la façon la plus suggestive.

Pour lui la génération sociale existe, et il estime que l'histoire présenterait plus de clarté et d'intérêt si au lieu de la diviser par siècles, par époques ou par règnes, on la divisait en générations. On m'a dit qu'à la soutenance il a été à ce sujet fort maltraité par M. Seignobos, et c'est assez naturel. Personne évidemment n'a un sens historique plus éveillé et plus juste que M. Seignobos, mais les professeurs d'histoire ne jugent pas que le sens pédagogique révélé par ses manuels soit à la hauteur de son sens historique. M. Mentré, qui est professeur à l'Ecole des Roches (un des laboratoires d'enseignement libre les plus intéressants qui soient en France) nous dit avoir obtenu d'excellents résultats en employant devant ses élèves cette méthode des générations. Elle a en tout cas l'avantage d'être très vivante, d'introduire à la fois dans l'enseignement l'idée de la relativité et celle du progrès, de montrer au travail dans la vie sociale des réalités dont les adolescents ont l'expérience dans la famille,

l'école et la vie : celles de la différence et de l'opposition des âges. Tout ce qui incorpore davantage l'histoire à la psychologie de la nature humaine doit être tenu pour une vérité et un bien. Il est difficile, mais singulièrement utile, de se concevoir soi-même dans la psychologie de son âge, de comprendre qu'aucune génération, aucun âge ne possède les normes nécessaires pour juger les autres générations, de savoir prendre sa place, à son rang et à son grade, dans l'humanité, l'histoire ou la nation en marche. Si l'étude du passé peut nous conduire à cette habitude et à cette idée, elle aura rendu un précieux service. Et s'il est difficile ou impossible de discerner les générations historiques, il faut comprendre cette difficulté ou cette impossibilité comme incorporée à la réalité sociale, de même que les mystères sont incorporés à la religion. « L'enchaînement des générations humaines, dit M. Mentré, qui est le plus grand obstacle à leur discernement, assure à la fois leur continuité sociale et la régularité du progrès. La réalité sociale humaine est une réalité où tous les âges sont mêlés, agissent et réagissent l'un sur l'autre. » La différence des âges est donnée dans l'étoffe sociale comme la différence des sexes et la différence des peuples.

S'il est difficile de discerner les générations humaines, c'est que la vie sociale appartient à l'ordre de la durée et du continu. C'est dans la plénitude de cette durée et de ce continu qu'il faudrait se placer pour avoir une vue claire et profonde du problème, et M. Mentré nous prévient que sa tournure d'esprit le rend inhabile à cette méthode. Mais on peut encore, d'une position moins centrale, arriver à ces vues de détail et à ces clartés partielles qui abondent dans son livre.

Cet enchevêtrement des générations n'est pas tel qu'il n'aboutisse à un certain ordre. Des ingénieuses réflexions de Ferrari, de Lorenz et de M. Mentré on pourrait tirer une formule qui fonderait la réalité du « siècle » et qui s'exprimerait à peu près ainsi : Le siècle, unité de durée vivante, se définit comme l'espace de temps couvert par la réalité sociale de l'homme normal. Il ne s'agit nullement de réalité physique, et il faut laisser à des maniaques de la longévité des affirmations comme celle-ci : La nature a fait l'homme pour être centenaire, et s'il ne le devient pas c'est qu'il se tue auparavant (ou qu'il ne prend ni les pilules

Crac ni l'élixir de l'abbé Mulot). Il s'agit de cette réalité sociale utile dont Auguste Comte a eu le sentiment si profond et si clair. La moyenne de la vie sociale utile, de la vie productive de l'adulte, est d'environ trente-trois ans. Mais la réalité sociale encadre l'individu entre ses parents et ses enfants : une génération familiale est liée à celle qui la précède et à celle qui la suit, à celle qui l'a élevée et à celle qu'elle élève, l'homme vit de l'héritage social que lui ont transmis ses parents, vit pour en transmettre un autre à ses enfants. La première partie de sa vie est liée à la vie de ses parents, la dernière partie à la vie de ses enfants. Socialement et intellectuellement il connaît donc trois générations : la sienne, la génération précédente qui l'a préparé et dont il s'est détaché, la génération suivante qu'il prépare et qui se détache de lui. On peut dire que les états psychologiques dont la chaîne constitue son existence intérieure sont intéressés et déterminés à peu près également par ces trois générations, la sienne propre déterminant particulièrement ce que Comte appelle son existence objective, les deux autres étant prépondérantes dans son existence subjective, dans l'existence représentée. Trois existences utiles de trente-trois ans chacune forment précisément un siècle. De cette loi des trois générations, Lorenz (que résume M. Mentré) tire une philosophie de l'histoire qui repose sur ces principes. « La mesure objective de tous les événements historiques est le siècle. — Le siècle est l'expression matérielle et spirituelle de trois générations d'hommes. — C'est une unité de mesure trop petite pour les longues séries d'événements. — Immédiatement après viennent les périodes de 300 ou 600 ans. »

Nul doute qu'il ne soit intéressant et fructueux de creuser dans la direction indiquée par le savant allemand. Malheureusement ses thèses sont d'autant plus fragiles qu'il serre l'histoire de plus près. Il faut leur donner plus de jeu, d'élasticité, et, comme disait Mallarmé, y remettre de l'obscurité. Aux lois historiques qui paraîtraient se dégager de celle des trois générations (dont le fond est incontestable) il faudrait provisoirement garder un caractère tout empirique, analogue à celui des lois de Bode ou de Brückner. En voici une qu'on peut tirer des idées de Lorenz et que le siècle suivant a curieusement confirmée.

Lorenz, élève de Ranke, part d'une vue très juste de ce dernier qui place en 1515, à l'avènement de François Ier et de Charles-Quint, le début des temps modernes, l'éclosion brusque d'une génération nouvelle, celle de la Réforme : génération qui fait passer à l'acte les découvertes de l'imprimerie et de l'Amérique. Or, depuis cette date de 1515, l'histoire de l'Europe a toujours ramené au bout d'un siècle (soit de trois générations) un tournant décisif analogue, une autre date capitale, à deux ou trois années près : peu après 1615, commencement de la guerre de Trente ans ; en 1715, mort de Louis XIV et liquidation du XVIIe siècle ; en 1815 fin du bouleversement révolutionnaire et commencement du XIXe siècle ; en 1914-1915 la grande guerre. Tous les centenaires de 1515 coïncideront avec des époques de coupure. Je ne donne ces indications qu'avec la plus grande réserve et même avec quelque sourire. Il n'y a là peut-être que des coïncidences, et l'on ferait des réflexions analogues sur les retours 1548-1648-1748-1848, qui marquent trente-trois ans après les premiers l'arrivée d'une génération nouvelle. Ce qui est délicat c'est qu'en histoire, au contraire de ce qui se passe dans la nature, les lois comportent toujours de nombreuses exceptions, qui ne confirment pas la règle, et qu'il sera toujours loisible de prendre comme des exemples qui au contraire l'infirment. Comme le dit justement M. Mentré « la théorie des générations aura toujours pour adversaires ceux qui veulent introduire partout la rigueur mathématique : les nombreuses exceptions à la loi les décourageront. C'est oublier que le concept de loi perd de sa rigidité à mesure que l'objet des sciences devient plus complexe : la loi biologique est plus souple que la loi physique et celle-ci que la loi mécanique. » Mais les synthèses incertaines — telles celles de l'histoire — qu'on trouve à la limite peuvent-elles encore être appelées des lois ?

C'est ainsi que rien ne paraît plus incertain que cette unité de trois générations qu'on appelle un siècle. Je conçois très bien que, comme le dit Lorenz, « le siècle est l'expression de la liaison matérielle et spirituelle entre trois générations d'hommes. » Mais dans un ensemble de six générations A B C D E F, ne pourrai-je pas appeler siècle aussi bien la succession B C D que les deux successions A B C et D E F ? Tel n'est pas l'avis de M. Mentré qui croit à l'existence réelle des siècles, que « les

XVIIIe, XVIIe, XVIe et XVe siècles sont bien distincts, et dans le XVIIIe siècle on distingue clairement dans la vie politique, l'art et la littérature trois générations qui offrent entre elles des airs de famille. » Peut-être distingue-t-on clairement tout cela dans l'idée qu'on s'en fait, dans le morcelage artificiel qu'on établit, plutôt que dans la réalité. Les coupures ne sont pas les mêmes pour les divers pays. L'unité du XVIIe siècle consiste en partie dans l'ombre projetée que fait sur lui la personne de Louis XIV, l'unité du XVIIIe siècle dans celle de Voltaire, et la carrière de Victor Hugo ne nuit pas à celle du XIXe.

Cette tendance qui porte M. Mentré à réaliser la génération comme un être au lieu de la suivre dans son mouvement se retrouve ailleurs. « On va répétant, dit-il, que la famille est la cellule de la société. L'autorité d'A. Comte ou de Le Play ne saurait garantir l'exactitude de cette comparaison. La cellule sociale est l'individu adulte. La famille est le réservoir qui alimente tous les organismes superposés. Elle remplit une fonction analogue à celle des organes hématopoiétiques (foie, rate, moelle osseuse), qui fabriquent les globules sanguins. » Famille ou adulte, le seul fait d'employer le mot de cellule sociale, qui apparaît de plus en plus dépourvu de sens, ramène de vieilles erreurs ; le fait social n'a pas plus d'analogue physique ou biologique que le fait psychique, et nous trouvons là simplement une expression de la tendance naturelle à réaliser en chose ce qui n'est pas une chose.

*
* *

Il y a un curieux contraste entre l'obscurité relative où sont restés les penseurs qui élucidèrent avant M. Mentré l'idée de génération, Dromel, Ferrari, Lorenz, et l'emploi de plus en plus général que les littérateurs et particulièrement les critiques ont fait de cette idée. Elle est au fond un héritage du romantisme, une des idées justes et définitives qu'il ait apportées. M. Mentré ne cite pas le nom de Stendhal. C'est pourtant sur la différence des générations qu'est bâtie dans *Racine et Shakespeare* sa définition du romantisme, et le *Rouge et Noir* est avant tout la psychologie d'une génération d'Epigones, d'une âme née dans le rayonnement napoléonien et à laquelle manque le milieu napoléonien qui lui eût permis de réaliser sa vie. Julien Sorel échoue sur

les voies qu'il a choisies, mais cette génération réussit littérairement lorsqu'elle dérive dans la littérature les énergies du foyer intense où s'était alimentée son enfance : ce sont les premières pages de la *Confession d'un enfant du siècle* qui font entrer l'idée de génération dans le bagage courant et les lieux communs de la littérature. Depuis Sainte-Beuve, la critique l'a saisie et ne l'a pas lâchée. Nous avons aujourd'hui l'habitude de distinguer dans notre passé immédiat la génération romantique, la génération réaliste, la génération symboliste, et c'est une des besognes principales de la critique que de chercher les traits communs à la génération qui monte, de préciser plus minutieusement, dans une chronique rétrospective, les traits de la génération qui s'en va.

Une génération sociale est créée par l'accumulation et le mouvement de millions de petits faits, de ces millions d'accidents que sont les millions de générations familiales, et le drame intérieur de toute génération familiale se ramène à un élément assez simple, qui est la divergence nécessaire entre les leçons tirées de l'expérience d'autrui ou de l'expérience sociale et les leçons tirées de l'expérience individuelle, vécue. Aucune vie humaine ne comporte une expérience qui puisse se substituer entièrement, pour instruire et conduire une autre vie, à l'expérience propre de celle-ci, et comme les parents et les maîtres, les Etats et les Eglises, les professeurs et les écrivains s'efforcent d'imposer par tous les moyens le plus possible de l'expérience qu'ils ont acquise et qui est en partie inopérante et morte, une démarche naturelle à la vie qui croît et à l'adolescence qui monte consiste à rejeter cette expérience morte. « La leçon des faits, dit M. Mentré, qui contredit l'héritage de leurs parents et de leurs maîtres, amène les adolescents à préciser leurs amours et leurs haines, à réviser la table traditionnelle des valeurs, à établir une hiérarchie des fins et des types d'humanité qui inspirera désormais leur conduite. » De sorte que si la vie sociale consiste d'une part en évolution progressive et en changements insensibles, la succession des générations familiales implique d'autre part des mutations brusques et des renversements violents. « Les petits-fils, selon la chair et selon l'esprit, des hommes d'action, renient souvent leur héritage. Sainte-Beuve a été frappé par ce contraste en étudiant les ascen-

dants des solitaires jansénistes (famille Roannez) ; Madame de Maintenon est la petite-fille du farouche huguenot Agrippa d'Aubigné, comme le lieutenant Psichari est le petit-fils d'Ernest Renan. »

Il semble que la continuité, la prise en main docile d'une tradition soit l'habitude dans la majorité des familles, et que le renversement soit l'exception. Mais ici les questions de qualité importent plus que celles de quantité. Jusqu'à ces derniers temps, dans les pays d'Europe, le corps des officiers s'est recruté dans des familles traditionnelles où les générations nouvelles imitaient les anciennes. A l'autre extrémité les littérateurs, les artistes présentent le caractère opposé, puisqu'on est artiste et écrivain dans la mesure où l'on apporte quelque chose de nouveau, où l'on rompt avec un passé, et les exemples mêmes cités par M. Mentré, ceux de Madame de Maintenon et d'Ernest Psichari, nous montrent que l'exception confirme la règle, et qu'une génération littéraire traditionaliste l'est volontiers non par goût de la tradition, mais par goût du changement et par volonté d'expérience différente vis-à-vis d'une génération révolutionnaire. Il est vrai que M. Mentré nous dit ailleurs que « le fils continue son grand-père plutôt que son père, car il prend le contre-pied de son père, qui avait pris lui-même le contre-pied du grand-père. Mais le rythme n'est pas toujours aussi simple. » Il n'est jamais simple.

Il n'est pas simple quand on considère les rapports des générations dans le temps, et il est peut-être encore moins simple quand on considère l'unité d'une même génération dans l'espace. Il semble bien qu'il y ait beaucoup d'arbitraire dans l'idée que chacun de nous se fait de sa génération, qu'il s'agisse d'un vieillard dont la génération est passée ou d'un jeune homme dont la génération prend place. Je ne veux pas revenir sur la psychologie des âges. « On a besoin, quand on est jeune, dit M. Romain Rolland, de se donner l'illusion qu'on participe à un grand mouvement de l'humanité, qu'on renouvelle le monde... On est si libre et si léger ! On ne s'est pas encore chargé du lest d'une famille, on n'a rien, on ne risque guère. On est bien généreux, quand on peut renoncer à ce qu'on ne tient pas encore. » Evidemment. Mais si, au lieu de regarder ces puissances vitales propres à toute jeunesse de tous les temps,

nous regardons les directions précises de la jeunesse en un temps donné, nous les voyons toujours beaucoup plus divergentes que ne paraissent l'impliquer tantôt une simplification artificielle, tantôt un égocentrisme naïf. « Ma génération » dans la bouche d'un écrivain est souvent l'équivalent de « Le gouvernement de la République » dans la bouche d'un ministre. C'est une périphrase sonore qui ne désigne que lui-même, un exposant collectif donné à ses fantaisies personnelles. M. Giraud, ayant fait sous ce titre : les *Maîtres de l'Heure*, une suite d'études sur Loti, Brunetière, Faguet, Vogüé, Bourget, Lemaître, Rod, France, conclut que la génération qui était adolescente vers 1870 est une génération classique en art, réactionnaire à l'intérieur, patriote à l'extérieur.

Et l'on ne serait pas embarrassé pour tirer d'autres noms moins académiques, et de ces noms académiques eux-mêmes, des conclusions fort différentes sur le caractère de ladite génération. En réalité une génération forme un tout d'une vaste amplitude, une sorte de Conférence Molé pour les jeunes, de Parlement pour les vieux, ayant sa droite, son centre, sa gauche, son extrême-gauche. Il n'y a pas de génération de droite ou de génération de gauche. Et pourtant il est bien vrai qu'une génération a ses traits particuliers, mais des traits qui naissent d'un mouvement, et ne se ramènent pas à des choses ou à des idées. Je tente ailleurs un portrait de ce genre, et il est certain que tout ce que j'écrirai à ce sujet, d'un point de vue différent de celui de M. Mentré, comportera au moins autant de difficultés et suscitera autant de réserves que son travail. Nul problème ne saurait consentir autant que celui des générations à être rectifié lui-même par les générations successives et à porter le reflet particulier de l'esprit qui le traite.

ALBERT THIBAUDET

NOTES

LE TRENTE-DEUXIÈME SALON DES INDÉPENDANTS.

Cette 32e exposition des Indépendants ne ressemble par sa tenue à aucune de celles qui la précédèrent. Certains, que séduisait outre mesure le pittoresque de la présentation des œuvres, dans les baraquements d'antan, accusent le Grand Palais d'offrir un décor trop somptueux, et glacé, à cette manifestation dont la tranquillité les déçoit. Ils attribuent au cadre architectural une impression qui résulte de la seule cohésion des efforts de la jeunesse qui, pour la première fois depuis de longues années, renonce aux ruades excessives, et, lasse de piaffer sur place, s'achemine à une allure modérée vers les buts divers mais parallèles du classicisme nouveau — qu'il ne faut pas confondre avec certain *néo-classicisme*...

Deux événements caractérisent ce Salon, significatifs au même degré, et d'une importance capitale. Le premier est justement celui qui cause la plus grande désillusion à ceux qui jusqu'à aujourd'hui s'étaient habitués à chercher aux Indépendants des émotions dont la force venait du scandale : l'élément « fauve » a presque entièrement disparu et, sauf quelques jeunes impatients qui poussent des rugissements sans échos, la majorité des artistes de valeur conserve une attitude naturelle et s'exprime avec décence. On paraît « s'atteler » sérieusement à la besogne et dédaigner à la fois les grandes surfaces et le métier « torché » et frénétique si fort en honneur il y a dix ans. Le tableau de chevalet, qui implique un métier consciencieux et appuyé, succède à la « toile d'exposition », à la grande machine « décorative » qui, sortie du Salon, n'avait plus aucune raison d'être.

Disparus également, ces « ismes » nouveaux qui naissaient à chaque saison d'avant-guerre. Si je ne craignais qu'on se refusât à voir dans le mot qui me vient pour définir la

tendance nouvelle des esprits autre chose qu'une mauvaise plaisanterie, je dirais qu'aux divers « ismes » lancés jusqu'ici et qui ne caractérisaient que différentes infirmités, il conviendrait, pour qualifier l'effort actuel, d'en substituer un seul, qui serait « l'équilibrisme ».

Que firent en effet la plupart des novateurs de toutes catégories, sinon tricher à ce jeu divin de l'acrobatie plastique ? Je ne peux trouver mieux, pour exprimer l'attitude de l'artiste, que de le comparer à un homme qui marcherait sur la corde raide, les yeux fixés sur un but qu'éclairent et qu'enténèbrent successivement, en un duel égal, son instinct et son intelligence. De chaque côté de la corde, un péril. A gauche, la contrée perfide de l'immédiat, le domaine de la « nature » au sens bas où l'entendent les photo-peintres, vers lequel l'incline sa sensualité. A droite, l'étendue aride de la spéculation pure, vers laquelle sa raison penche. Répugnant au difficile et trop peu « original » labeur de conserver l'équilibre, maints artistes, hier encore impatients de signaler au public leur fausse agilité, firent-ils autre chose que de tomber, qui à droite, qui à gauche ? Et le public des vernissages sensationnels d'applaudir surtout si la chute s'effectuait avec grâce. La défaillance était aussitôt baptisée d'un « isme » nouveau. L'opinion générale semble s'aviser que ces amusements ne conduisent à rien, pas même au plaisir durable, et que le jeu même implique une règle. La règle, admise par la plupart des exposants des dix salles qui comptent au Grand Palais, semble être d'accorder son cœur et son cerveau, et de se garder des chutes même élégantes.

Le deuxième événement caractéristique de ce Salon est la déchéance du paysage, et l'avènement de la figure humaine. Les jeunes peintres ont compris, semble-t-il, que le meilleur moyen de résoudre les problèmes pressants de la peinture est de s'attaquer au « sujet » qui les implique tous. L'homme, dans sa nudité éternelle ou dans sa tenue familière, est remis en honneur, et l'étude de ses aspects paraît vouloir se poursuivre à petites touches, patiemment et non plus comme du temps des fauves, par de vastes et allusives arabesques.

La salle n° 7 est significative de cette recherche méticuleuse de la vérité humaine. Si l'on n'y voit nulle œuvre étonnante, on y peut découvrir de fort honnêtes travaux.

Il n'est pas jusqu'à la médiocrité qui n'y devienne sympathique, tellement elle cherche peu à se cacher sous des dehors géniaux. On assiste par endroits à ce spectacle inattendu de peintres qui avouent leur faiblesse, et par des moyens si humbles que cette faiblesse en arrive à revêtir un charme touchant et puéril. Quelle différence entre cette salle, où presque toutes les œuvres attestent l'attention, l'application, le désir de bien faire, et ces salles d'avant la guerre, où le moindre apprenti tenait à affirmer, à l'aide de quelques hachures de vermillon et de vert émeraude son indomptable génie ! Les critiques ont insuffisamment souligné la probité picturale dont cette salle est particulièrement imprégnée. Ils ont négligé l'enseignement des ensembles pour étudier le détail et commenter les œuvres les plus brillantes. C'est ainsi que la salle 4 a hérité des éloges les plus pompeux. J'avoue être plus inquiet que ravi d'une louange aussi intempérante et je pense qu'il siérait aux exposants d'être moins satisfaits d'eux-mêmes, depuis que certains s'en déclarent ravis.

Mais si l'on a loué — nous dirons ainsi qu'il convenait — les travaux de MM. de Segonzac, Moreau, Gernez, Bissière, Lotiron, Gimmy, Favory, Simon Lévy, Galanis, Gleizes, Gondoin, Kisling..., etc., on a été moins prolixe ou plus mal inspiré au sujet de Maria Blanchard et de Jacques Lipchitz.

Maria Blanchard fut à dessein placée dans la salle 4 et un peu à l'écart, entre deux draperies qui l'isolent. Aussi bien son œuvre ne se rattache-t-elle aux bonnes toiles qui l'entourent que par la qualité de la matière : l'esprit en est tout autre ; quant à l'introduire dans la salle où l'on groupa les productions des femmes peintres les plus notoires, c'était tout à fait impossible. Il y a dans cette pièce « de la peinture de femme » avec tout ce que cette expression comporte de légèreté, de charme et de finesse. Or, Mademoiselle Blanchard est une femme « qui fait de la peinture ». J'espère qu'on saisira le distinguo. On a fort rarement vu un cas pareil, et il est probable que de longtemps semblable mélange de fermeté dans l'exécution et de naïveté — j'ajouterai : de tendresse, malgré les apparences — ne se trouvera réalisé.

Si le public fut, en somme, peu charitable envers cette peinture ingénue, mais douloureuse à force de contraction, il n'est

pas un peintre qui soit resté insensible aux qualités techniques de ce tableau. On vit même un vieillard célèbre par son humeur maussade, son esprit de dénigrement, et sa haine pour tout ce qui n'est pas Whistler ou Degas ; on vit ce peintre agressif s'attendrir et même courir — une heure trop tard — au bureau de vente.

La place me manque pour dignement célébrer la maîtrise de Maria Blanchard, le seul peintre de talent qui, après dix ans d'un travail forcené, avait, hier encore, le magnifique et rare honneur d'être dans la misère. Il me suffira d'indiquer aujourd'hui que toutes les tonalités nacrées des impressionnistes sont utilisées par elle avec une science du dessin et une subtilité de touche dignes d'un primitif. [1]

Il convient de placer à côté de Maria Blanchard le sculpteur Jacques Lipchitz, son égal au point de vue du talent, son compagnon dans l'incompréhension du public. Son œuvre est trop profonde, elle décèle trop de savoir, elle est trop organisée pour séduire la foule des amateurs et des critiques. Le « qu'est-ce que ça représente ? » est répété ici quotidiennement, et il ne vient à l'idée de personne (je devrais dire à la sensibilité de personne) que ces pierres sculptées n'ont à représenter que la cristallisation de la pensée poétique de l'artiste — laquelle pensée ne peut naître, soudaine ou lente, qu'au contact ou au souvenir d'une *émotion de Nature*. Le sculpteur n'a que faire de gestes ou de dentelles qui brisent anecdotiquement la lumière. Il ne veut retenir du spectacle humain que des attitudes reposées, qui lui sont révélées par des éclairages plus ou moins intenses, et par des ombres plus ou moins denses. Une fois dans son atelier, il tâche à recréer ces architectures vivantes à l'aide de plans nets, groupés de façon à accueillir la lumière ou à s'y dérober selon une progression calculée. Il ne peut pas y avoir *superposition* de la réalité fluide et de l'œuvre solide ; demandons seulement au sculpteur d'établir, entre la nature et nous, un système de correspondances, si tyrannique soit-il, qui nous puisse faire goûter l'émotion *purement plastique* qui

1. La « communiante » de Maria Blanchard date de 1912 et est inachevée. J'ai vu chez Paul Rosenberg une toile récente représentant deux jeunes filles d'une beauté et d'une réussite indiscutables.

s'est emparée de lui à l'occasion d'un spectacle naturel. Pour tout homme doué d'un peu de sensibilité les œuvres que Lipchitz expose au Grand Palais correspondent, dans le domaine idéal de la sculpture pure, à des attitudes de Pierrots joueurs de flûte, personnages abstraits mais véridiques, dont la représentation n'est nullement destinée à authentifier l'existence réelle.

Ce sera la gloire de ce 32e Salon des Indépendants d'avoir, en silence et dans l'ombre d'un vestibule, ou les plis d'un rideau, abrité les œuvres de ces deux techniciens inspirés.

ANDRÉ LHOTE

*
* *

LES JARDINS, par *André Véra*, avec des bois de *Paul Véra* (Emile-Paul) [1].

Depuis vingt ans, André et Paul Véra combattent fraternellement pour une cause qui semble enfin près de triompher aujourd'hui. Justice leur soit rendue. Ils furent des premiers à croire au *style décoratif moderne*, et à s'élever, par leurs manifestations, leurs travaux et leur exemple, contre cette période de désunion, d'individualismes inventifs, de complaisance pour le caprice et l'excentricité, qui précéda la guerre : la période des « notations personnelles ». Nourris du plus solide classicisme français, ils eurent, dès leurs premiers tâtonnements, la nostalgie d'une discipline professionnelle, d'une technique qu'ils ne trouvaient plus enseignée nulle part. Ils ne cessèrent, l'un et l'autre, de prêcher aux décorateurs modernes le renoncement au romantisme et à l'individualisme borné, mieux que l'union, la collaboration féconde sous une même règle, dans cet effort commun qui gêne peut-être l'essor du génie, — encore n'est-ce point prouvé —, mais qui seul permet aux talents d'une époque de s'épanouir et de fructifier.

On sait que cet espoir est réalisé aujourd'hui, et qu'au lendemain de la guerre, à l'heure où se cherchaient toutes les forces nationales, une poignée de jeunes hommes, en parfaite communion d'éducation et de tendances, s'est groupée autour

1. Du même auteur : *Le Nouveau Jardin* (Emile-Paul, 1912).

de l'architecte Louis Süe, pour former une laborieuse confrérie d'artisans ; leur œuvre naissante permet d'affirmer enfin la permanence des dons décoratifs de notre race, et la qualité, plus que jamais vivace, du goût français.

André Véra orienta spécialement ses recherches vers l'art abandonné des Jardins, et voici le second volume où il expose ses découvertes.

L'auteur nous met d'abord en garde contre cette commune erreur de confondre tout l'Art du Jardin régulier avec les réalisations particulières de Le Nôtre. L'ordonnance des jardins du grand siècle, cérémonieuse, impersonnelle, relativement monotone en ses combinaisons, convenait parfaitement à cette époque d'unité monarchique où chacun empruntait religieusement le goût du Prince, sans l'interpréter ni l'adapter. Aujourd'hui au contraire, dans une société qui n'offre que confusion, l'Art du Jardin doit répondre à la diversité des aspirations, des besoins, des fortunes, — ou continuer à n'être pas. Tout est donc à créer. Est-ce à dire qu'il faille écarter l'influence de Le Nôtre ? Non certes : il nous enseignera l'essentiel : la méthode, les règles de composition. Depuis Le Nôtre, l'art paysager s'est exercé au hasard, sans progrès ; les plus remarquables réussites des XVIII[e] et XIX[e] siècles ne sont qu'assemblements fortuits de motifs charmants ou majestueux, sans plan raisonné, sans volonté préexistante.

André Véra nous persuade que le génie contemporain peut et doit renouveler l'Art des Jardins, si toutefois l'enseignement d'un Le Nôtre, bien dégagé, bien assimilé, porte ses fruits. Car il ne s'agit pas de reproduire le passé ; rien ne serait plus vain ; il importe d'innover : or la création durable n'est possible qu'avec l'aide de la tradition, soutien, support de toute audace, cadence de toute inspiration rajeunie. Pas de tradition sans modernité ; mais pas de modernité sans tradition : il faut au jet d'eau sa pression, au génie créateur la contrainte salutaire des règles. Et quelles règles pour nous, aujourd'hui ? Françaises : règles de la clarté et de l'harmonie, de l'intelligence, de la raison.

La majeure partie du livre jette sur ces généralités la lumière des exemples, et prouve que de telles espérances ne sont pas illusoires. Dans une suite de chapitres techniques, l'auteur

étudie pour nos jardins modernes cent possibilités ingénieuses, selon les climats ou les sites, selon les habitations, selon les besoins privés de chacun : depuis les résidences d'été, aux riches parterres, aux fraîches allées d'arbres taillés, aux roseraies, aux treillages colorés garnis de plantes sarmenteuses, aux fontaines, aux terrasses, aux degrés, jusqu'aux petits jardins de ville, enclos de murs, dont les réalisations spirituelles ennobliraient si facilement nos banlieues. Une profusion de plans et de dessins, dus au crayon intelligent de M. Verdeau, illustrent le volume de la façon la plus suggestive.

Des bois gravés par Paul Véra font à chaque page de ce texte un accompagnement harmonieux.

Quelques traits, et voici ressuscitée la transparence d'un verre chargé de roses trop lourdes ; une femme, coiffée d'un large parasol, assise sur deux cornes d'abondance croisées, et voici tout à la fois la richesse décorative d'une ornementation géométrique, la gravité hiératique d'une allégorie, et la plus directe, la plus moderne évocation du nu féminin. Pareil aux imagiers de jadis, Paul Véra laisse sa verve s'amuser à des détails accessoires dont l'ingénuité nous ravit : petits personnages qui peuplent les fonds, les coins, et qu'un geste vrai suffit à douer de vie, colombes roucoulantes courbant le col vers une gerbe de fleurs, ou bien, cabrées en éventail, lacérant de coups de bec le galbe d'un fruit. Aucun artiste contemporain ne fait plus souvent songer aux artisans du passé : il possède leur évidente probité, leur conscience un peu naïve, leur modestie ; comme eux, on le sent habité par le souci des conditions matérielles de son art ; comme eux, on le voit, de saison en saison, gravir les échelons du savoir technique, de l'expérience ; c'est d'eux qu'il a hérité cette humilité sereine, qui était le plus précieux apanage des maîtres-ouvriers du moyen-âge : ses motifs sont peu nombreux ; mais ce n'est pas indigence c'est seulement le contraire de l'abondance incohérente et suspecte dont s'enorgueillissent tant de faux génies. Femmes aux formes volontiers lourdes, voluptueuses, enfants aux nus innocents, colombes, cornes d'abondance, corbeilles de fleurs, pyramides de fruits, animaux fabuleux ; c'est à peu près tout. Mais, peu variés, ces motifs lui appartiennent. Sa richesse n'est pas de poursuivre d'autres visions, mais de varier à l'infini les modulations de ces

quelques thèmes authentiques, où s'affirment, non ses limites, mais au contraire la vigueur, la concentration et la permanence de sa personnalité.

Il ne faudrait pas que ce volume, à cause de sa présentation somptueuse, fût confondu avec les ouvrages de luxe qu'on fabrique pour les bibliophiles. C'est un livre ; il mérite d'être lu et médité.

ROGER MARTIN DU GARD

*
* *

LE CALUMET, édition définitive ornée de gravures sur bois par *André Derain* (Editions de la Nouvelle Revue Française) ;

LE LIVRE ET LA BOUTEILLE, poésies, par *André Salmon* (Camille Bloch).

Ceux qui datent de la publication du *Calumet* leur admiration pour M. André Salmon, sont heureux de voir rééditer un recueil devenu introuvable. Une époque y revit, avec ses modes esthétiques, ses querelles et ses inquiétudes. Il s'en dégage un charme mélancolique : odeur des lilas de la Closerie de naguère, effluves des banquets littéraires et des bars du carrefour Buci, souvenirs d'un temps déjà légendaire où les peintres n'avaient pas encore accaparé toutes les tables des cafés et toutes les pages des jeunes revues. On relira avec le même plaisir *le Festin nocturne*, *le Cuisinier des grâces*, et surtout le beau poème du *Zouave*, aux couleurs vives comme celles des uniformes, avant la fallacieuse suavité du bleu « horizon », de cruelle mémoire.

Sous ce titre : *Le Livre et la Bouteille*, sont réunies des pièces de caractère différent, et d'époques non moins diverses. Je préfère aux poèmes que M. André Salmon écrit pour l'amusement des peintres ceux qu'il compose pour le sien propre. Il ne m'en voudra pas de considérer, plutôt que « le côté peintre de l'aventure », l'aventure de son talent, le « côté poète ». C'est ce dernier, je crois bien, que l'avenir éclairera le plus volontiers.

Les poètes qui sont tristes ont raison d'aimer le cirque et les clowns, mais il ne faut jamais faire grimacer la poésie. M. André Salmon, chaque fois qu'une passion âpre l'anime,

trouve des accents d'une énergie et d'une sonorité singulières, comme dans les strophes de *Costal l'Indien* :

O père ton enfant perdu
Ne couvrira pas ses blessures
D'un lourd manteau de chevelures,
Les guerriers d'ici sont tondus.

. . . .

Maître, les dévots de la Croix
M'ont enseigné, dans ton langage,
Ce qu'était la guerre du droit
Vers laquelle un monde s'engage.

J'avais mes bras, mon cœur loyal,
Ils ont voulu dans leur délire
M'apprendre à frapper ? Non, à lire !
Et ces débiles m'ont fait mal.

. . . .

Le recruteur était un traître
Car on fait faire, il m'a menti
Aux grands la guerre des petits
Pour les marchands et pour leurs prêtres
Et mal grisé d'un dernier chant
J'attends que la mort me délivre
Des blancs sensibles et méchants
Qui font la guerre avec des livres.

Comptez, je vous prie, les poètes capables de tresser et de nouer aussi fortement le fil de la pensée et le rythme de la phrase, et convenez que le poète de Prikaz mérite de trouver un sujet à la mesure de l'indignation passionnée et de la pitié cruelle que notre époque lui inspire, et qu'il cache trop souvent sous le fard d'un pittoresque emprunté.

ROGER ALLARD

*
* *

POÈMES POUR ARICIE, par *Lucien Dubech* (Société littéraire de France).

La muse pudique de M. Lucien Dubech n'est pas la dondon dépeinte, en un sonnet fameux, par l'idyllique et vindicative

Mme Deshoulières. Elle a les yeux clairs de Minerve et, de Marthe, le front sage et rassurant. Disciple de Malherbe, M. Lucien Dubech, en dépit d'une certaine chaleur d'âme, fait plutôt songer à Louis Racine et à ses honnêtes transports.

Mais il y a de fermes accents dans l'Ode Rhénane qui clôt le livre :

Les dynastes de Franconie
Qui dans Spire sont au cercueil...

et la strophe finale :

A la poupe d'une vedette
Quand tombait le jour émouvant
J'ai vu passer, ombre muette
Un drapeau gonflé par le vent...

Une langue sûre suffit à galvaniser un genre aussi usé que l'ode patriotique. Une République athénienne digne de ce nom ferait à M. Dubech qui professe le nationalisme intégral, la surprise de le nommer Poète-lauréat. Il aurait tôt fait d'éclipser dans cet emploi le pâle M. Fernand Gregh ; et l'on ne risquerait plus d'entendre, sous prétexte d'honorer les morts, ces dames des Français, aux bras pléthoriques, déclamer de pompeux solécismes. R. A.

*
* *

DRAGÉES, par *Jules Laforgue* (Editions de la Connaissance).

Les « inédits » posthumes ont des partisans et des adversaires. Les uns et les autres ont eu, il y a un an, l'occasion de faire valoir leurs raisons, lors de la publication des *Cloportes* de Jules Renard. Celle des inédits de Laforgue leur en offre une nouvelle aujourd'hui. Il nous paraît assez vain d'invoquer des principes, là où il n'y a que des cas d'espèce à examiner. Un inédit peut introduire un écrivain dans la littérature : André Chénier, par exemple, ou plus près de nous Henri Franck. Ce sont, il est vrai, des cas exceptionnels. Mais on pourrait citer des inédits qui ont ajouté quelque chose à des figures déjà connues, comme ceux de Leopardi ou de Stendhal.

Les fragments, notes et impressions recueillis ici n'ajoutent

aucun trait nouveau à la physionomie littéraire, philosophique ou morale de Laforgue. Mais ils éclairent le mécanisme de sa création littéraire et forment passerelle entre son œuvre et sa vie. On a donc eu raison de les publier.

La déformation définitive du réel selon son tempérament et sa poétique est immédiate chez Laforgue ; elle coïncide avec la sensation. Il n'y a jamais simple enregistrement photographique, réfracté et stylisé après coup. Il n'y a pas approximation graduelle, aboutissant après un travail de plus ou moins longue durée à la découverte de l'image, comme sans doute chez Baudelaire et sûrement chez Mallarmé. Il n'y a pas non plus absorption passive, coupée d'illuminations fulgurantes, qui éclairent toute l'ombre voisine et autour desquelles tout se groupe, comme chez Hugo. Il y a prise de possession soudaine et en bloc ; il y a transfert de l'être ou de l'objet d'un milieu défini dans un autre milieu non moins défini ; ce qui baignait dans l'air tout à coup baigne dans l'eau par immersion brusque. Les paveurs des pages 11 et 12, par exemple, n'existent qu'en fonction de l'orgue de Barbarie qui leur « fait un peu de musique mélancolique ». Tout et n'importe quoi s'insérait directement dans le Cosmos que Laforgue portait en lui. Ce n'était pas de fortuites coïncidences qu'il recherchait entre le monde réel et son monde idéal ; mais il pratiquait sur la réalité un perpétuel enlèvement des Sabines pour en repeupler son univers, l'égal en richesse et en variété de l'univers alors gauchement énuméré par les naturalistes. On pourrait retourner à son propos la boutade d'Edmond de Goncourt. C'était quelqu'un pour qui le monde extérieur n'existait pas. Ce père des impressionnistes ne fut jamais impressionniste, voilà ce que nous enseignent ces fragments. Tout était chez lui construction sur plan préétabli, avec une indifférence à peu près complète pour les matériaux employés.

Page 101, Laforgue livre son secret, la clé de toute son œuvre. Voici : « *Comment s'est passée notre puberté (corps et imagination) tout est là, tout vient de là.*

Il y a une heure de nos quinze ans d'où dépendra notre caractère, notre mirage personnel de l'univers. »

Mort à vingt-sept ans, il est disparu trop tôt pour prévoir la crise de stabilisation de la trentième année, qui pourtant

s'annonce déjà dans ses dernières lettres à sa sœur. Il a eu ses quinze ans, éperdus et dominateurs devant la femme, la vie et le néant, jusqu'à sa mort. Un Rimbaud, plus génial, devance l'âge et a trente ans dès dix-neuf. Un Laforgue, tant sa puberté est riche, s'en alimente, s'en exalte, s'en torture et ne consent pas à l'épuiser. BENJAMIN CRÉMIEUX

*
* *

HISTOIRE DE FRANCE publiée sous la direction d'*Ernest Lavisse*. La Révolution. Tome I, par P. Sagnac. Tome II, par E. Parisot.

La grande histoire de France dont la première partie était arrêtée à la Révolution reprend aujourd'hui sa marche et sera conduite rapidement jusqu'à nos jours. Les deux premiers volumes de cette nouvelle série sont d'excellents précis qui rendront évidemment des services, mais qui sont loin d'être aussi vivants que la *Révolution* publiée à la même librairie par M. Madelin. Il est douteux que la nouvelle série s'élève au-dessus des qualités estimables et moyennes de ces deux volumes par des œuvres qui vaudraient les *Premiers Capétiens* de Luchaire, le *Philippe le Bel* de M. Langlois, le *Louis XIV* de M. Lavisse. La différence des deux parties nous fera toucher du doigt la difficulté qu'il y a à écrire l'histoire contemporaine. A un point de vue qui n'a évidemment rien d'historique, il est curieux de voir combien le parti-pris réactionnaire de M. Madelin rend plus, en verve et en vie, que la quasi-apologétique révolutionnaire de MM. Sagnac et Parisot. A. T.

*
* *

L'HUMANISTE A LA GUERRE, par *Paul Cazin* (Plon).

Nous avons eu bien des livres de guerre, de bons, de médiocres, de détestables. Il en naîtra encore. Car il est impossible que, passé le temps de réaction et de désaffection inévitables et le désir d'échapper à l'obsession convenablement satisfait par quelques exercices gratuits, nombre d'écrivains, combattants, ou frères, ou fils de combattants, n'aillent pas puiser leur inspiration dans le souvenir de ces temps affreux, exaltants, opulents ; quoique nous en ayons, la guerre nous a marqués pour

la vie. Du reste, ce fut plusieurs dizaines d'années après lui que Napoléon trouva ses poètes ; ainsi sans doute en sera-t-il pour nos soldats. En attendant le grand poème épique, gardons-nous de traiter avec dédain les documents authentiques, directs, qui s'accumulent un peu plus chaque jour et qui redressent ou nuancent l'image sommaire et banale, presque toujours faussée dans un sens ou dans l'autre par la passion du moment, que nous gardons en nous du cataclysme. Je n'en connais pas de plus pondéré, de plus humain, de plus français que celui dont un « humaniste », inconnu de nous hier, étranger jusqu'ici à la littérature, nous fait aujourd'hui présent et qui est exclusivement composé de fragments de lettres et de notes cursives écrites dans la tranchée ou au repos, de mars à septembre 1915, sur le front des Haut-de-Meuse. M. Paul Cazin, homme calme, fut arraché brusquement à ses livres, à l'*Odyssée*, aux *Psaumes*, à Diogène Laërce, pour être précipité dans la guerre en qualité de sous-officier d'infanterie. Il appartenait à une catégorie d'intellectuels singulièrement réduite en ces temps de spécialistes, d'auto-didactes et de primaires. Un « humaniste » ; j'ai dit le mot et il est inscrit sur la couverture. Nous imaginons aussitôt un homme séparé du siècle, vivant parmi des choses mortes et mort lui-même. Que non pas. Dans la fréquentation assidue et exclusive des anciens, il se trouve qu'il a cultivé ce qu'il y a de plus subtilement vivant en l'homme tel que l'a modelé notre civilisation : la simplicité, la sagacité, la bonté et cette indifférence qui est plus exactement politesse et qui cache, par modestie, un fond de générosité, de foi et de courage commun du reste à la majorité des Français. L'humaniste, c'est « l'honnête homme » : celui qui ne ment pas, celui qui ne se fait pas meilleur qu'il est (ni plus mauvais non plus, comme certains dilettantes pervers de la sincérité romantique) ; celui qui ne met pas son point d'honneur à fronder les idées reçues, mais qui ne se défend pas de les examiner à part soi (il s'en voudrait de leur faire tort en public, si elles sont utiles au grand nombre) ; celui qui accepte l'adversité, qui ne s'en réjouit pas, mais qui s'en accommode ; qui fait son devoir jusqu'au bout, se demande pourquoi, mais le fait et ne voudrait pour rien au monde ne point le faire ; celui en un mot dont l'esprit critique, excessivement aiguisé, loin de paralyser son action, l'exalte — et préci-

sément en s'amusant d'elle. Remarquons-le en passant : à ce point de vue, il ne fait que réaliser à la millième puissance l'attitude d'esprit naturelle au moindre « poilu » ; c'est bien de la même culture que celui-ci inconsciemment participe. Il doute et croit, il croit parce qu'il doute, et comme il croit, agit. Ainsi Montaigne a pu vivre en bon chrétien, pratiquer sa religion, se décider en toute certitude et dans ses écrits, par ailleurs, adopter l'attitude du doute philosophique. Paul Cazin au front, c'est Montaigne dans la tranchée, avec un peu plus de Bible en lui et le souffle d'Ezéchiel qui soulève de temps en temps la tempête autour du vaisseau d'Ulysse. Pour lui, comme pour Montaigne, comme pour le véritable humaniste, Ulysse n'est pas un mythe, mais un homme, mieux : un compagnon d'aventure ; un vers d'Homère ne représente pas quelque chose qui sonne juste et donne du plaisir, mais une pensée éternelle, actuelle, échappant par nature à toute prescription — et voici que la guerre lui donne l'occasion d'en contrôler la vérité active. Miracle ! la sagesse des siècles rejoint celle de nos soldats. Cazin recueille sur leurs lèvres telle et telle parole qui ne serait pas déplacée dans Xénophon et quand il se plaint de monter la garde avec de la boue jusqu'au ventre, il s'applique aussitôt la parole sacrée : *Aquæ multæ non potuerunt extinguere caritatem.* Les grandes eaux n'auront pu éteindre l'amour. « Les grandes eaux, dit-il, image des grandes calamités » et justement d'une des pires calamités de cette guerre. Ainsi, en ce guerrier improvisé il ne naît pas une émotion, la plus imprévue, la plus insolite, comme la plus banale, qui ne trouve dans sa mémoire nourrie de textes un répondant, et sa culture devient un des ressorts principaux de son endurance ; j'imagine assez bien Péguy dans le même cas. Si en effet on pouvait songer à rapprocher de quelque chose ces notes brèves, plaisantes, gaies, profondes, fleuries et pourtant simples, aisées et pourtant rares, d'une rareté qui ne se fait pas voir, ce serait, pour l'allant et pour la qualité morale, sinon pour « l'écriture », des cahiers de Péguy. Cazin, non plus que Péguy, moins que Péguy peut-être, si fort entamé par Hugo, n'a pas été gâté par le moderne ; on sent qu'il ignore tout de nos modes, de nos grimaces, de nos discussions ; il naît, tout frais, d'un passé de culture ; les mots ont encore pour lui tout leur sens, et c'est en quoi, comme Péguy encore, il est si

près du peuple. De sorte que ce livre, composé par un « rat de bibliothèque » est le plus vrai peut-être qui soit sorti de la tranchée. Du point de vue de « l'humaniste » qui voit de haut, l'ennemi (qu'il déteste) est moins détestable, l'horreur et l'enthousiasme se balancent et même, en fin de compte, la bonne humeur sait surmonter le désespoir. Il faut dire que cet humaniste est chrétien, chrétien encore tout plein de doutes, mais chrétien, et quand Homère ne lui suffit pas, il appelle le saint roi David à la rescousse. — Je donnerai deux citations. « Penses-tu que cela les gêne, les alouettes ? (il s'agit d'un bombardement). Elles sont des centaines à tournoyer dans ce soleil pâlot qui ne chauffe guère les doigts et quand nous nous jetons pêle-mêle au fond du déblai, pour laisser passer un gros obus qui s'en va crever en hurlant de fureur, en deçà de nos lignes, quand les outils cessent de tinter et le cœur de battre, je les entends encore qui grisolent à perdre haleine. *Et les troupiers, crois-tu que cela aussi les empêche de plaisanter ?* » Voilà la note juste. Et maintenant cette belle prière : « Vous êtes mon attente, Seigneur. Vous êtes l'espérance de ceux qui n'ont plus rien à espérer. *L'homme tiendrait à déshonneur d'être ainsi aimé le dernier et faute de mieux.* Mais c'est votre gloire éternelle de recueillir les cœurs abandonnés et les restes de la vanité. » Voilà les paroles d'un homme, qui ne compose pas sa figure.

HENRI GHÉON

*
* *

YVONNE ET PIJALLET, par *Léon Werth* (Albin-Michel).

Les documents littéraires sur l'évolution morale des individus au cours de la guerre abondent depuis *M. Britling commence à voir clair* jusqu'à *Clérambault*, sans oublier tout ce qu'on peut glaner dans les livres de combattants, ni un assez médiocre ouvrage en deux tomes de M. Léon Werth lui-même : *Clavel soldat* et *Clavel chez les Majors*. Nous avons également toute une série de romans et de pièces de théâtre sur les répercussions économiques et sociales de la guerre, avec nouveaux-riches, nouveaux-pauvres, mariages bi-nationaux, etc..., mais sur le désarroi intellectuel et moral de l'après-guerre, *Yvonne et Pijallet* est la première étude un peu poussée qu'on nous ait offerte

jusqu'ici. C'est, en forme de conte, la méditation âpre et courageuse d'un bourgeois révolutionnaire, ballotté entre le scepticisme jouisseur et nihiliste du milieu où il vit et la fidélité à son idéal, se comprenant tour à tour comme le centre de l'univers et comme le rouage conscient et douloureux d'une société inique.

Le voici comblé par ce qu'il appelle l'amour : « Les jours qui suivirent, Pijallet ne souffrit pas de son époque, il ne souffrit pas des erreurs collectives, de la bêtise des hommes ou de leur duplicité. Sur la scène du monde, il improvisait une scène magnifique dont il était avec Mme Bussière l'unique acteur. Et le reste des hommes n'était que figuration. Ils allaient, elle et lui, dans une belle lumière. Les foules ondulaient à l'arrière-plan. Et ses amis n'étaient que des comparses, pour des scènes de répit et la commodité des répliques. »

Le voici à présent en proie à la douleur sociale, (découragé ou rebuté par les solutions dont *Clavel soldat* et Léon Werth, collaborateur du *Journal du Peuple,* se satisfaisaient pendant la guerre) hésitant et amer au bord du bolchevisme : « Il n'y a pas de beauté dans la promiscuité. C'est une mollesse, un emputassement. La civilisation, ce n'est rien qu'un choix entre de petites nuances d'hommes, c'est la valeur qu'on accorde à des impondérables. La beauté du barbare, c'est une blague littéraire, comme la vertu est une blague morale. Mais il faut choisir avec puissance les idées qu'on aime et les hommes par lesquels on se laisse toucher. »

Ou encore formulant cet acte de foi individualiste quand même : « Pijallet n était pas de ces imbéciles qui déduisent le monde sur un principe et se mettent ainsi la cervelle en paix. S'il imaginait une transformation de la société, il fallait qu'il se représentât la modification qu'elle apportait à la vie des individus. »

Tel est le drame. S'il perd beaucoup de son efficacité à ne pas quitter le plan cérébral, où M. Léon Werth (qui est un bon chroniqueur et un bon critique des mœurs, mais n'est pas un romancier), l'a maintenu, et à se diluer en trop d'épisodes d'inégale signification, il n'en est pas moins robustement exposé et traité avec une loyanté par instant très émouvante et toujours sympathique.

Il y manque une conclusion, mais ne pourrait-on la trouver dans la réapparition des *Cahiers d'aujourd'hui*, où M. Léon Werth reprend sa place, au milieu d'autres esprits libres ?

Vienne ton jour, déesse aux yeux si beaux,
Par un matin vermeil de Salamine
Anarchie, ô porteuse de flambeaux...

Il n'y a pas en France un seul bon roman socialiste. Le roman anarchiste au contraire nous a valu Jules Vallès, France, et le maître de M. Werth, Mirbeau. Félicitons-nous de voir M. Werth aiguiller à nouveau le roman subversif vers l'anarchie, même s'il lui manque la puissance et la verdeur de Mirbeau, la verve de Vallès, l'ironie supérieure de France et s'il a plus d'ongles que de patte.

Le curieux, c'est que cette littérature anarchiste — et *Yvonne et Pijallet* n'y manque pas — se relie à une tradition nettement pré-romantique, dont Voltaire, homme d'ordre, reste le modèle.

BENJAMIN CRÉMIEUX

*
* *

SOUS LES MARRONNIERS EN FLEURS, par *Henri Bachelin* (Société littéraire de France).

Nous connaissions déjà deux Henri Bachelin : l'un observateur impitoyable, sec, un peu grinçant, — de la lignée de Jules Renard ; l'autre — proche parent de Philippe — spectateur tour à tour révolté par l'injustice sociale et attendri par la vie des simples, qui comprimait son émotion et ses colères, ne les laissant fuser que rarement, mais alors d'un jet si fort qu'il allait jusqu'au cœur.

Dans *Sous les Marronniers en fleurs*, nous trouvons une troisième incarnation de Bachelin qu'à défaut d'une chronologie exacte de son œuvre, on serait tenté de prendre pour la première en date.

L'évolution de Bachelin est à rebours de la façon commune : il part d'un scepticisme un peu méprisant (au lieu d'y aboutir), il aboutit à une transfiguration lyrique et idyllique du monde, qui est d'ordinaire au point de départ. Le diable se fait ermite. Qu'ayant dépeint en satirique amer comme il l'a fait dans ses premières œuvres la vie d'un séminaire, il s'en fasse aujourd'hui

l'évocateur ému, cela interloquera un peu ses premiers lecteurs.

Ce n'est pas qu'un écrivain n'ait le droit de renouveler totalement ses manières de penser, de sentir et de s'exprimer. Mais il accepte le risque de déplaire à ceux auxquels il avait plu d'abord. Et si, comme c'est le cas pour Henri Bachelin, il se réduit en se renouvelant, au lieu de se compliquer et de s'enrichir, s'il cesse d'un coup de s'intéresser aux problèmes humains qui le tourmentaient jusqu'alors, pour se rallier sagement à l'ordre établi, le risque est plus grave encore.

Le troisième Bachelin n'est d'ailleurs pas antipathique *en soi*, il n'a ni les lèvres pincées du premier, ni la pudeur à laisser transparaître son émotion et les révoltes un peu primaires du second. Il s'abandonne, il se livre. Il parle de son enfance et de l'enfance, comme nous nous lasserons sans doute un jour, mais comme nous ne sommes pas encore las d'en entendre parler. « Quand j'essaie de jeter un regard en arrière sur les premières années de mon enfance, elles m'apparaissent comme un pays merveilleux qu'en pleine nuit j'ai traversé, bien avant le lever du soleil sur les champs et les maisons. De ci de là pourtant, un souvenir brille comme la lanterne qu'un homme d'équipe balance sur le quai... »

Il y a une école et des écoliers, une petite fille blonde, et enfin un petit garçon persécuté qui est le héros du récit et dont un camarade raconte l'histoire, à laquelle il est lui-même intimement mêlé, selon le procédé du *Grand Meaulnes*, de *Fermina Marquez* ou de l'*Inquiète Adolescence*. Mais la trouvaille d'Henri Bachelin, c'est de n'avoir pas fait raconter la vie du plus fort par le plus faible, mais du plus faible par le plus fort, d'avoir glissé au premier plan un personnage de deuxième.

Signé d'un nom inconnu, ce petit livre aurait attiré sans tarder l'estime des lettrés.

Signé d'Henri Bachelin, il peut sembler un peu mince à ses admirateurs, et à ceux qui l'admirent, moins une concession un peu inattendue à un certain poncif néo-classique. Mais il ne s'agit peut-être que d'un délassement : dans ce cas, il faut le reconnaître charmant, d'une musique et d'une transparence de cristal.

BENJAMIN CRÉMIEUX

LA CAUSE DU BEAU GUILLAUME, par *Duranty* (éditions de la Sirène).

La *Sirène* a eu la main particulièrement heureuse en rééditant ce roman à peu près ignoré. Il appartient à l'abondante série des *Mœurs de Province* que le roman réaliste multiplie au temps de *Madame Bovary*. Et s'il ne vaut évidemment pas le chef-d'œuvre de Flaubert, si malencontreusement dénigré par Duranty, il est infiniment supérieur aux romans de Champfleury. Le sujet a été traité bien souvent. C'est l'hostilité entre des paysans et un bourgeois établi parmi eux, le tout se terminant par des coups de fusil et un procès criminel, mais jamais il n'a été traité avec plus de soin, de mesure et surtout de psychologie. Rien de plus vivant, de plus justement avancé que le caractère de ce neurasthénique à accès de volonté, de ce sensitif et de ce faible qu'est Leforgeur, admirablement placé dans l'atmosphère même d'Emma Bovary (le roman fut écrit vers 1859). C'est moins carré et moins robuste que du Maupassant, mais peut-être plus fin. Même justesse et même solidité dans les portraits de paysans : le Volusien et le Guillaume sont parfaits. Pas l'ombre ici de cette déformation caricaturale qui appartient au génie des deux romanciers normands, et qui est puisée dans tout le naturalisme. Rien non plus de la qualité contraire, la sympathie émue ou gaie d'un Daudet. C'est juste et c'est vrai, simplement. Cela rappelle la *Maîtrese Servante* des Tharaud et la vaut. Ceux qui se plaisent aux romans des deux frères se plairont à la *Cause du Beau Guillaume*, bien qu'elle manque de raccourci et que Duranty ait besoin de beaucoup de pages pour déployer sa psychologie. A. T.

*
* *

BARABOUR OU L'HARMONIE UNIVERSELLE, par *André Billy*. (La Renaissance du Livre).

On ne saurait refuser au livre de M. André Billy d'être spirituel et amusant : lisez-le en chemin de fer, le voyage de Barabour vous fera oublier le vôtre, et vous arriverez à destination sans vous apercevoir de la route. Evidemment la formule est moins nouvelle qu'on ne l'a dit : on songe souvent au *Prométhée mal enchaîné* et aux *Caves du Vatican* ainsi qu'au *Nommé*

Jeudi. Mais si d'autres font mieux réfléchir personne ne conte mieux que M. Billy. A. T.

*
* *

LES CONTES DE PERRAULT, illustrés par *Lucien Laforge* (aux éditions de la Sirène).

Si Anatole France, pour clore dignement *le Livre de mon ami*, se plaît à retrouver les mythes solaires dans la Barbe-bleue, etc. par un travail inverse c'est au décor coutumier de l'enfance que Lucien Laforge emprunte les éléments de sa représentation. Ainsi ces Messieurs se trompent-ils, chacun à sa manière, et ne nous proposent-ils plus, l'un pédant, l'autre plat, que des contes rabâchés, qu'on annote ou réédite, au lieu de ces histoires merveilleuses, pour la première fois entendues quand on ignore ce qu'est une femme et qu'on imagine déjà les fées. Ce n'est pas dans ce livre d'étrennes que nous retrouverons le monde fuyant des ogres et forêts, où prenait une mystérieuse importance cette pantoufle vraiment de verre, ou le futur du verbe choir au moment du danger. L. A.

*
* *

Au Théâtre de l'Œuvre : LE COCU MAGNIFIQUE, de *Crommelynck*.

Nous avons eu en France un théâtre pessimiste. Nous avons un théâtre d'auteurs mal élevés. Entre les deux, — sauf quelques réparties de Jules Renard et quelques scènes de Max Jacob, — il manquait un théâtre déplaisant, au sens de « unpleasant » qu'emploie Shaw. La pièce de M. Crommelynck comble la lacune. C'est une très belle pièce, et puisqu'il s'agit d'art dramatique et qu'il convient de hausser le ton, c'est un chef-d'œuvre.

L'auteur a réussi une puissante et adroite synthèse de la jalousie. « La jalousie, dit La Rochefoucauld, est en quelque manière juste et raisonnable, puisqu'elle ne tend qu'à conserver un bien qui nous appartient ». Sans doute ; mais le héros du drame s'en persuade par un bien curieux et désolant détour. Le sujet eût pu être traité par M. Sacha Guitry en de gracieux, veules et boulevardiers à-peu-près, ou par M. de Curel

avec une grandeur glacée. M. Crommelynck y a mis toute sa fougue, son sanguin réalisme flamand, et toute la maîtrise dramatique d'un homme familier, jusque dans son hérédité, avec le théâtre.

Nous retrouvons en lui les magnifiques qualités d'audace et de conscience littéraires qui valent à la jeunesse belge son enrichissement, et dont les preuves étonneront.

Une fois de plus il faut remercier M. Lugné Poë d'avoir su choisir et recréer une œuvre en même temps qu'il relevait le métier d'acteur. Une fois de plus il a su émouvoir et contrarier le public dit parisien, si remarquablement peu digne de sa réputation de public tolérant et attentif. PAUL MORAND

* * *

LA CHAUVE-SOURIS DE MOSCOU AU THÉATRE FEMINA.

Le spectacle russe de la Chauve-Souris n'a pas suscité l'enthousiasme que soulevèrent, voici dix ans, les premiers ballets russes, mais il s'est acquis une sympathie d'autant plus solide que la surprise et le goût de la nouveauté n'en constituent pas les éléments essentiels.

Les programmes de la Chauve-Souris nous séduisent parce qu'ils tirent leur attrait du passé. Osons dire le mot : c'est un spectacle très « Second Empire », voire « rococo ». Son succès est légitime en un temps où l'on se dispute les meubles Louis-Philippe. Le choix fait par le public parmi les quelque dix scènes mises sous ses yeux est décisif : sa faveur va sans hésiter à celles qui nous ramènent à trois quarts de siècle en arrière. Chose remarquable, les critiques et les profanes se sont trouvés d'accord : les uns et les autres ont loué surtout les Romances de Glinka, les Fiancées de Moscou, la poignante chanson tzigane. Trouve-t-on dans ces scènes quelqu'une de ces inventions extraordinaires qui, par surprise, nous enlèvent une part de notre libre jugement ? Non point. Ici ce sont deux jeunes femmes en blanches robes bouffantes et un jeune homme très lamartinien. Nos grand'mères du temps qu'elles étaient jeunes eurent mêmes costumes et mêmes soupirants. Là, ce militaire grotesque et bravache qui fait la cour aux fiancées de Moscou

n'est pas davantage un inconnu pour nous : c'est le cousin du Major de table d'hôte cher à Meilhac et à Halévy. Et le cancan qui termine cette courte scène eût ravi les mânes de Chicard. Enfin, après le rococo sentimental et le rococo burlesque nous avons le rococo tragique sous les espèces d'un officier et d'une femme à l'œil fatal qui chantent d'amour et de souffrance cependant qu'autour du cabinet où ils viennent de souper résonnent des cris joyeux et de tendres chansons.

Nous avons connu jadis quelque chose qui ressemblait fort aux créations de la Chauve-Souris. C'était dans le somnolent jardin du Palais-Royal. Il y avait là un kiosque de jouets et de gâteaux que tenait une vieille femme douée d'une taille de carabinier. Elle avait sous l'Empire caracolé au Bois en compagnie des plus nobles amis. Déchue de son pouvoir sur les cœurs, elle régnait sur sa petite boutique qu'elle avait tapissée d'images d'Epinal : parmi les verdures violentes, des militaires éclatants voisinaient avec de nobles femmes aux costumes encombrants. Ces visions nous enchantaient et, aujourd'hui encore, nous les verrions avec plaisir : mais la vieille Amazone est morte et le kiosque fermé.

Ces images nous les avons retrouvées à la Chauve-Souris, présentées avec un goût sans défaut, douées au surplus de mouvement et de voix.

Nous n'irons pas jusqu'à dire qu'elles parlent puisque, s'exprimant en russe, on ne les comprend guère. Mais le quasi mystère dont s'enveloppent leurs paroles est un charme de plus et maintient intacte cette stylisation que les directeurs de la Chauve-Souris ont donnée à leurs créations. On leur prête l'intention d'amoindrir ce mystère en mettant en français une partie de leur répertoire. Complaisance fâcheuse qui risque de nuire à l'attrait qu'exerce sur nous l'irréalité vivante de leurs images animées.

MICHEL DE GRAMONT

*
* *

DEUX PIÈCES DE M. MAETERLINCK AU THÉATRE MONCEY.

M'étant exprimé avec un peu de vivacité au sujet de l'*Intruse*, je tiens à dire le plaisir que m'ont procuré les deux pièces de M. Maeterlinck jouées au théâtre Moncey. Il est vrai que le

Bourgmestre de Stilmonde n'appartient que bien peu à ce que l'on appelle la « littérature ». C'est une œuvre de guerre, une œuvre de combat, ne disons pas une pièce écrite « en service commandé », mais enfin le travail d'un esprit mobilisé, qui prend soin, sous l'uniforme, de ne pas laisser paraître ses caprices personnels. Le drame pose avec honnêteté un de ces cas de conscience, terribles et sans complication, tels que la guerre en a tant fait naître et qu'un brave homme résout en acceptant de mourir, pour ne pas faire mourir d'autres à sa place. Ces trois actes auraient pu être signés de Sardou aussi bien que de Maeterlinck, et c'est en quoi précisément (ceci soit dit sans aucune ironie) réside leur mérite : l'effacement de l'homme de lettres, à l'heure où il ne devait plus y avoir que des citoyens dressés contre l'ennemi.

Le Miracle de Saint Antoine est une petite œuvre charmante et qui pourra longtemps continuer à plaire. Peut-être M. Maeterlinck n'y attache-t-il pas lui-même plus d'importance qu'à un délassement entre deux grands ouvrages, mais ce délassement nous amuse et nous touche. Les mésaventures du pauvre Saint Antoine, revenu sur terre pour ressusciter une vieille demoiselle, houspillé par tout le monde, par les héritiers, les domestiques et par la ressuscitée elle-même, ce conte où se mêlent le bon sens, la farce et une pointe de poésie mystique, est dans la meilleure tradition flamande. Il diffère du *Pendu dépendu* d'Henri Ghéon, dont il est par ailleurs si proche, en ceci qu'il s'adresse à un public plus large. Rien n'était divertissant comme d'observer l'auditoire, fort populaire en ce théâtre de la périphérie, l'inquiétude de quelques spectateurs quand l'auréole du saint se mit à luire, et leur rapide apprivoisement dès qu'ils comprirent qu'on pouvait ne point prendre au tragique ces aventures surnaturelles. Quelques esprits forts ne furent tout à fait rassurés que lorsqu'un fantoche de médecin eut déclaré : Puisque Mlle Hortense parle de nouveau, c'est qu'auparavent elle n'était pas vraiment morte — et ils applaudirent avec vigueur. Mais, dans l'ensemble, c'était plaisir que de voir comme le bon peuple de Paris entre aisément dans un jeu d'esprit aussi subtil, comme il a vite fait d'en saisir l'ironie et, sans bien s'en rendre compte, la poésie délicate.

JEAN SCHLUMBERGER

*
* *

MARTIN EDEN, par *Jack London* (Edition Française Illustrée).

C'est une figure assez curieuse que celle de Jack London qui fut dans le sens le moins populaire du mot un aventurier possédant tous les goûts de ceux qui firent les délices des romantiques, la sensibilité toutefois l'emportant sur la passion. Depuis quelques années les œuvres de Jack London semblent connaître la faveur du public. Elles offrent d'ailleurs un intérêt inégal, car cet écrivain donna aux magazines de nombreuses nouvelles qui réunies en volumes n'apportent aucun élément de qualité dans notre langue. Les meilleurs livres de Jack London traduits en français sont : *L'amour de la Vie, l'Appel de la Forêt,* qui trouva par la suite bien des imitateurs de l'autre côté de l'Atlantique et cette histoire monotone, tragique et mélancolique de Martin Eden qui représente Jack London sous un des aspects qu'il connaissait le mieux. Dans ce roman qui est peut-être une autobiographie, l'esprit d'aventures du matelot Martin Eden se replie au contact d'une fille de la bourgeoisie. Cette fille est elle-même une curieuse figure sociale. C'est le « rocher mou » où les forces du jeune homme viennent se briser. Il connaît cependant l'art de soigner ses attitudes et quelques paragraphes essentiels des bons manuels de civilité. La lutte de cet homme pour conquérir la gloire littéraire est un enseignement ; je ne le conseille toutefois qu'aux apprentis écrivains doués d'une force physique les mettant à l'abri des surprises. Les livres émouvants pris à la lettre, et en particulier les livres d'action ne valent rien au point de vue didactique. Martin Eden finit par connaître la fortune et la considération des éditeurs. Sa première joie, qui est commune à beaucoup de débutants, est de surprendre la stupéfaction de sa famille ; puis sa joie s'apaise, il demeure seul en présence de celle qu'il aimait. Il la retrouve, et mieux armé par les propres armes qu'elle lui a données il s'aperçoit de la petitesse d'esprit de cette jolie bourgeoise. Il en résulte une immense déperdition de forces, et Martin Eden se supprime à bord d'un paquebot qui l'emmenait n'importe où.

Cette fin mélancolique, si elle n'est pas conforme aux besoins du roman, n'en demeure pas moins explicable. C'est le besoin

de dormir que l'on éprouve après la solution, bonne ou mauvaise, d'une aventure compliquée. Martin Eden se noie comme Franck Brown le héros de *Mandragore*, las et sans arguments pour se défendre, conclut son histoire par ces mots : « Je veux rentrer chez ma mère. » Il faut le talent des grands auteurs pour rendre sympathiques ces crises d'enfantillage. London est de ceux qui puissamment organisés pour la lutte peuvent être vaincus sans déchoir ; mais que dire de ces faibles dont toute la vie ne fut qu'une plainte et qui réussirent à prendre dans l'art littéraire d'un pays une place, sinon honorable, tout au moins sympathique. PIERRE MAC ORLAN.

*
* *

LES CLASSIQUES DE L'ORIENT. (Bossard).

I. *La légende de Nala et Damayanti*, traduite du sanscrit par *Sylvain Lévi*, ornée d'illustrations par *Andrée Karpelès*.

Le tome I de la collection des *Classiques de l'Orient* est dû au maître de l'indianisme français ; il nous présente une impeccable et pittoresque traduction de l'un des plus célèbres épisodes du *Mahâbhârata* (III, 52-79). L'amour conjugal s'y révèle aussi sincère, non moins ardent que dans d'autres littératures la passion coupable ; peut-être fallait-il goûter la douceur de la vie pure comme la goûtait l'Inde, pour exalter la mutuelle fidélité en une telle noblesse de caractères, avec un tel charme poétique. La chaste décence n'exclut ni le piquant du récit, ni la vivacité des sentiments : double vérité que le genre courtois ou romanesque devait volontiers méconnaître plus tard, en Orient comme en Europe.

II. *La marche à la lumière (Bodhicaryâvatâra)*, poème sanscrit de *Çântideva*, traduit avec introduction par *L. Finot*. Bois dessinés et gravés par *H. Tirman*.

Le fondateur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient nous apporte ici une version française d'un ouvrage du VIIe siècle, qui constitue en quelque sorte l'*Introduction à la vie dévote* du Bouddhisme septentrional. Çântideva y montre par quelle discipline spirituelle doivent passer les futurs Bouddhas pour réaliser, dans l'illumination souveraine, la perfection. La base théorique de la doctrine se compose du dogme mâdhyamika de

l'universelle vacuité ; mais cette thèse se double d'un prêche ardent de la charité, caractéristique du grand Véhicule. Le nirvâṇa des premiers âges bouddhiques, tout négatif et, bien qu'il prétende supprimer la personnalité, tout égoïste, cède la place à la notion du bodhisattva, être miséricordieux, qui n'aspire à s'évader de l'illusion qu'en délivrant du même coup les autres hommes. L'individualité étant chose vaine, les mérites du Saint peuvent s'étendre à autrui. Quiconque s'intéresse à la valeur spéculative de ces doctrines devra se reporter à la traduction antérieure de L. de la Vallée Poussin (*Revue d'Histoire et de Littérature religieuses,* 1905-1907), ainsi qu'au commentaire ancien, publié par lui, du traité de Çântideva. La traduction de M. Finot évite à dessein de présenter l'ouvrage comme un manuel de dogmatique ; non moins rigoureuse, certes, que la précédente, elle révèle une pensée plus humaine, celle d'un moraliste autant que d'un scolastique. Mlle H. Tirman a réussi cette gageure, d'illustrer à l'indienne un traité abstrait.

P. MASSON-OURSEL

*
* *

LES REVUES

André Gide a répondu à l'enquête de la RENAISSANCE (8 janvier) sur *le Romantisme et le Classicisme :*

Je ne pense pas que les questions que vous me posez au sujet du classicisme puissent être comprises ailleurs qu'en France, la patrie et le dernier refuge du classicisme. Et pourtant, en France même, y eut-il jamais plus grands représentants du classicisme que Raphaël, Gœthe ou Mozart ?

Le vrai classicisme n'est pas le résultat d'une contrainte extérieure ; celle-ci demeure artificielle et ne produit que des œuvres académiques. Il me semble que les qualités que nous nous plaisons à appeler classiques sont surtout des qualités morales, et volontiers je considère le classicisme comme un harmonieux faisceau de vertus, dont la première est la modestie. Le romantisme est toujours accompagné d'orgueil, d'infatuation. La perfection classique implique, non point certes une suppression de l'individu (peu s'en faut que je ne dise : au contraire) mais la soumission de l'individu, sa subordination, et celle du mot dans la phrase, de la phrase dans la page, de la page dans l'œuvre. C'est la mise en évidence d'une hiérarchie.

Il importe de considérer que la lutte entre classicisme et romantisme

existe aussi bien à l'intérieur de chaque esprit. Et c'est de cette lutte même que doit naître l'œuvre ; l'œuvre d'art classique raconte le triomphe de l'ordre et de la mesure sur le romantisme intérieur. L'œuvre est d'autant plus belle que la chose soumise était d'abord plus révoltée. Si la matière est soumise par avance, l'œuvre est froide et sans intérêt. Le véritable classicisme ne comporte rien de restrictif ni de suppressif ; il n'est point tant conservateur que créateur ; il se détourne de l'archaïsme et se refuse à croire que tout a déjà été dit.

J'ajoute que ne devient pas classique qui veut ; et que les vrais classiques sont ceux qui le sont malgré eux, ceux qui le sont sans le savoir.

* * *

Paul Valéry traite dans la REVUE DE PARIS (1er février), à propos de *l'Adonis* de La Fontaine, de la contrainte dans le vers :

Les exigences d'une stricte prosodie sont l'artifice qui confère au langage naturel les qualités d'une matière résistante, étrangère à notre âme, et comme sourde à nos désirs. Si elles n'étaient pas à demi insensées, et qu'elles n'excitassent pas notre révolte, elles seraient radicalement absurdes. On ne peut plus tout dire ; et pour dire quoi que ce soit, il ne suffit plus de le concevoir fortement, d'en être plein et enivré, ni de laisser échapper, de l'instant mystique, une figure déjà presque tout achevée en notre absence. A un dieu seulement est réservée l'ineffable indistinction de son acte et de sa pensée. Mais nous, il faut peiner ; il faut connaître amèrement leur différence. Nous avons à poursuivre des mots qui n'existent pas toujours, et des coïncidences chimériques ; nous avons à nous maintenir dans l'impuissance, essayant de conjoindre des sons et des significations, et créant en pleine lumière l'un de ces cauchemars où s'épuise le rêveur, quand il s'efforce indéfiniment d'égaliser deux fantômes de lignes aussi instables que lui-même. Nous devons donc passionnément attendre, changer d'heure et de jour comme l'on changerait d'outil, et vouloir, vouloir.... Et même, ne pas excessivement vouloir.

Et plus loin :

Entendez-moi, je ne dis pas que le « délice sans chemin » ne soit le principe et le but même de l'art des poètes. Je ne déprise pas le don éblouissant que fait notre vie à notre conscience, quand elle jette brusquemen dans le brasier mille souvenirs d'un seul coup. Mais, jusques à nos jours, jamais une trouvaille, ni un ensemble de trouvailles, n'ont paru constituer un ouvrage.

*

J'ai seulement voulu faire concevoir que les nombres obligatoires, les rimes, les formes fixes, tout cet arbitraire, une fois pour toutes adopté, et opposé à nous-mêmes, ont une sorte de beauté propre et philosophique. Des chaînes, qui se roidissent à chaque mouvement de notre génie, nous rappellent, sur le moment, à tout le mépris que mérite, sans aucun doute, ce familier chaos, que le vulgaire appelle pensée, et dont ils ignorent que les conditions naturelles ne sont pas moins fortuites, ni moins futiles, que les conditions d'une charade.

C'est un art de profond sceptique que la poésie savante. Elle suppose une liberté extraordinaire à l'égard de l'ensemble de nos idées et de nos sensations. Les dieux, gracieusement, nous donnent pour rien tel premier vers ; mais c'est à nous de façonner le second qui doit consonner avec l'autre, et ne pas être indigne de son aîné surnaturel. Ce n'est pas trop de toutes les ressources de l'expérience et de l'esprit pour le rendre comparable au vers qui fut un don.

*
* *

Henry Bidou écrit dans L'OPINION (29 janvier) à l'occasion de la reprise de Tristan et Isolde par la Société des Concerts du Conservatoire.

Il y a en ce moment dans l'univers une guerre entre deux musiques. Ce n'est pas entre la musique française et la musique allemande. Il faut l'aveuglement intéressé de M. Saint-Saens pour imaginer que ses exercices, d'ailleurs agréables et corrects, puissent être mis en balance avec les grandes œuvres des maîtres, soit allemands, soit français. La vérité est toute différente. Il existe une mauvaise musique internationale, en grande partie italienne et française, qui accapare la scène dans tous les pays du monde. J'ai été témoin, en Amérique du Sud, de cette lamentable et ridicule usurpation. J'ai vu, dans un des plus beaux théâtres du monde, régner *La Tosca* et *Manon*. La vraie guerre est entre cette musique frelatée et l'art véritable, qu'il soit allemand, français, russe ou de quelque pays qu'il lui plaira. D'un côté, il y a les Puccini et les Massenet, de l'autre il y a les Beethoven, les Wagner, les d'Indy, les Franck, les Debussy, les Stravinsky : génies à la fois opposés et fraternels, qui tous ont arraché un cri nouveau à l'éternelle nature. En portant en triomphe une œuvre comme Tristan, le public rend plus facile le chemin que devra faire le génie qui naîtra demain chez nous ; et en applaudissant Wagner, j'ai le sentiment que nous faisons une œuvre nationale.

*
* *

Du manifeste de Marinetti : *La Danse futuriste*, qu'a publié

l'ESPRIT NOUVEAU (n° 3), et qui « annule toutes les danses passéistes », détachons la *Danse de la Mitrailleuse* :

Je veux exprimer toute l'émotion délirante du cri *Savoia!* qui se déchire en lambeaux et meurt héroïquement sous le laminoir mécanique-géométrique inexorable du feu des mitrailleuses.

1er mouvement. — Avec les pieds (les bras tendus en avant) la danseuse imitera le martellement mécanique du *tap-tap-tap-tap-tap-tap-tap* de la mitrailleuse. La danseuse montrera d'un geste rapide une pancarte imprimée en rouge : *Ennemi à 700 mètres.*

2e mouvement. — Avec les mains arrondies en forme de coupe (l'une pleine de roses blanches, l'autre pleine de roses rouges), elle imitera l'éclosion du feu au sortir du canon de la mitrailleuse. La danseuse aura entre les lèvres une grande orchidée blanche et montrera une pancarte imprimée en rouge : *Ennemi à 500 mètres.*

3e mouvement. — Avec les bras grands ouverts, elle décrira l'éventail tournoyant et arrosant des projectiles.

4e mouvement. — Le corps pivotera lentement, et les pieds martelleront les planches.

5e mouvement. — Elle accompagnera avec d'impétueux élans du corps en avant le cri de *Savoiaaaaaaaaaaaaa!*

6e mouvement. — La danseuse à quatre pattes imitera la forme de la mitrailleuse, noire-argent sous son ruban-ceinture de cartouches. Les bras tendus en avant, elle agitera fiévreusement l'orchidée blanche et rouge, comme un canon de mitrailleuse pendant le tir.

*
* *

MEMENTO

L'AMOUR DE L'ART (Janvier) : *Lois d'harmonie et de tradition*, par E. Monod-Herzen.

ART ET DÉCORATION (Janvier) : *Les aquarelles de Signac*, par L. Deshairs.

BELLES-LETTRES (Janvier) : Opinions et souvenirs sur Verlaine.

LE BULLETIN DE LA VIE ARTISTIQUE (1er Février) : *Le centenaire de Méryon*, par Tabarant.

LES CAHIERS CATHOLIQUES (25 Janv.) : *La guerre en espadrilles*, par Alfred Butot.

LES CAHIERS D'AUJOURD'HUI (Janvier) : *Questions militaires*, par Valery Larbaud ; *Façons d'être jeune-politique d'abord*, par André Salmon.

LES CAHIERS IDÉALISTES (Janvier) : *Pour un ami tué*, par Charles Vildrac ; *Entrée dans Cromedeyre-le-Vieil*, par Luc Durtain.

LE DIVAN (Janv.-Fév.) : *Le rouge et le Noir au cinéma*, par Doris Gunnell.

Les Ecrits Nouveaux (Février) : *Moravagine*, par Blaise Cendrars ; *L'art selon Saint Thomas d'Aquin*, par Henri Ghéon.

L'Esprit nouveau (n° 3) : *Gongora et Mallarmé, ou la connaissance de l'absolu par les mots*, par Z. Milner ; (n° 4) *Le Purisme*, par Ozenfant et Jeanneret ; *Fernand Léger*, par Maurice Raynal.

Etudes (20 Janvier) : *Un prophète contemporain : Antoine le guérisseur*, par Lucien Roure ; *Walt Whitman*, par J. de Tonquédec.

La Gerbe (Janvier) : *A propos du haï-kaï*, par Jules Romains ; *Vingt-quatre haï-kaï*, par R. Druart.

La Grande Revue (Février) : *De la médiocrité de la littérature présente*, par René Lote.

Les Lettres (Déc.-Janv.) : *Raffaëlla*, par L. Martin-Chauffier ; (Févr.) : *Pour une semaine des écrivains catholiques.*

Le Mercvre de France (15 Janv. 1er Févr.) : *Gazette d'hier et d'aujourd'hui*, par Maurice Boissard.

L'Œil-de-Bœuf (Janvier) : *Arrivée à New-York*, par Fr. de Heeckeren.

La Renaissance (15 Janv. 5 Févr.) : *Le Politique et le Réel*, par Georges Aimel.

Revue des Belles-Lettres (Janvier) : *Au théâtre Pitœff*, par Henri Tanner.

La Revue critique des Idées et des Livres (25 Janv.) : *Les précurseurs de Nietzche*, par A. Thibaudet.

Revue des Deux-Mondes (1er Février) : *Un drame dans le monde*, par Paul Bourget.

La Revue de l'Epoque (Février) : *Le Semeur d'ivraie*, par Fr. Viélé Griffin.

La Revue Hebdomadaire (15 Janv.) *Emile Verhaeren*, par André Gide ; *Stendhal et l'éducation des filles*, par Jean Balde. (22 Janv.) : *L'Allemagne informe et le traité*, par ***...

La Revue Universelle (15 Janv.) : *Réflexions sur un premier livre*, par Charles Maurras ; *l'Année dramatique*, par Henry Bidou.

Le Thyrse (1er Février) : *Le cocu magnifique*, par Léon Ruth.

La Vie (15 Janv.) : *Le chant de la sirène*, par Daniel Thaly.

La Vie des Lettres (Décembre) : *La ligne droite est morte*, par Hans Pipp ; (Janvier) : *La Gérante*, par Franz Hellens.

* * *

MEMENTO BIBLIOGRAPHIQUE.

Nous croyons intéresser nos lecteurs en leur offrant de temps en temps un bref aperçu des publications les plus importantes en langue étrangère.

I. — Littérature anglaise.

A last Diary, par W. N. P. Barbellion. (Chatto and Windus, 97-99, St. Martin's Lane, Loudon, W. C. 2.)

Notes on Life and Letters, par Joseph Conrad. (Dent & C°.)

Shakespeare's last years in London (1586-1592), par Arthur Acheson. (Quaritch.)

Letters of William James. 2 volumes. (Editées par son fils, Henry James, chez Longsman et C°, London.)

Things that have interested me, par Arnold Bennett. (Chatto and Windus.)

The Captives (Roman), par Hugh Walpole. (Macmillan.)

Principles of Probability, par John Maynard Keynes, auteur de *The Economic Consequences of Peace*. (Macmillan.)

II. — Littérature allemande.

Der Spiegel, par Emil Strauss. (Ed. S. Fischer, Berlin, 1919.)

Christian Wahnschaffe, par Jakob Wassermann. (Ed. S. Fischer, 1919.)

Klingsors letzter Sommer, par Hermann Hesse. (Ed. S. Fischer, 1920.)

Demian Die Geschichte einer Jugend, par Emil Sinclair. (Ed. S. Fischer, 1920.)

Die drei Sprünge des Wang-Lun Chinesischer Roman, par Alfred Döblin. (Ed. S. Fischer, 1920.)

Himmel und Erde. Eine Tragödie, par Paul Kornfeld. (Ed. S. Fischer, 1919.)

Gestaltwandel der Götter, par Leopold Ziegler. (Ed. S. Fischer, 1920.)

Hebraische Balladen, par Else Lasker. (Ed. Paul Cassierer, 1920.)

Die echten Sedemunds, par Ernst Barlach. (Ed. Paul Cassierer, 1920.)

LE GÉRANT : GASTON GALLIMARD.

ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART.

LE
CARNET
DES ÉDITEURS

Paul Eluard : LES NÉCESSITÉS DE LA VIE ET LES CONSÉQUENCES DES RÊVES, précédé d'EXEMPLES et d'une note de Jean Paulhan. Un vol. in-16 jésus [1].

Ne cherchez dans ces *Exemples* aussi gratuits que les Proverbes du même auteur ni rime ni raison, ni *parce que* ni *pour*, effusion ni système. Ils sont plus riches, comme la pudeur qui ne dit rien pour parler. Le langage est à soi sa fin. Aucune spéculation ne vaut la brutalité d'y plier le verbe. Tous les dilemnes, où finit la pensée, ressemblent à la nageoire caudale des poissons.

Déjà *les Animaux et leurs Hommes* témoignaient de ce parti-pris de n'en pas prendre.

Et c'était l'heure du bain Dada. Aucune valeur reçue (voire le Beau, voire *Rien*) n'y trouvait grâce. Au surplus Dada, pour Eluard, était une société anonyme pour l'exploitation du vocabulaire.

Mais le poète est maître désormais de son inquiétude et de son indifférence. Il accueille la vie, comme les mots, sans violence vaine. Il sait recevoir. Ni vulgaire éclat, ni littérature.

Et son rêve échappé d'un cadran (*Montre avec décors*) rebelle à toute nécessité finale (*Conséquences des rêves, Déclaration,* etc...) affecte parfois des figures de danse jusqu'à la lassitude (*Une, Air noir, Fins*)...

On dit que la musique perd le sentiment

Pas un geste inutile. Une aisance anticipatrice. Une sensibilité qui détourne le visage.

La voix est pure. Le séducteur parle comme tout le monde. Mais les mœurs des mots lui sont connues.

Sédentaires ou migrateurs, seuls ou sociaux, en formations tendues ou lâches, leur vol obéit toujours à l'appeau qui les charme. Paul Eluard est un oiseleur.

1. A Paris. Au Sans Pareil, 37, avenue Kléber.

François de la Guérinière : L'OISELEUR DES CHIMÈRES. Un volume in-18 [1].

Ce qui animait, au dire de Laurent Tailhade, les premiers romans de M. François de la Guérinière, c'était une verve en même temps fine et bouffonne, un sens amer et comique du ridicule des gens, toute une raillerie alerte, de tradition moliéresque, peu dissimulée sous une facture qui tient, par instants, du cauchemar. L'on retrouve les mêmes qualités, mais portées à leur plus haute expression, dans l'*Oiseleur des Chimères*. Il y a de tout, dans cet étrange roman : du rêve, de la fantaisie, de la science, de la philosophie, que sais-je ; un roman-feuilleton, une suite de poèmes en prose, une étude psychologique. Et, sous les visions tourbillonnantes, l'on appréciera, à chaque ligne, un souci scrupuleux, continuel de l'expression juste, qui surprend et ravit : « La grosse dame, exaspérée dans la quiétude de sa disgrâce corporelle... », ou « La fortune le conduisait, embaumé d'éloges, vers les horizons illimités de la Gloire ».

Dès la troisième page, le lecteur ne consent plus à se séparer d'un livre qui d'abord le déroutait, trop anxieux d'apprendre ce que deviendront le vicomte de Kertugal, oiseleur de chimères, qui cherche péniblement en de longues randonnées autour du château de son père, puis dans les splendeurs de la vie littéraire à Paris, l'épanouissement du rêve qui hante son espoir ; Regina Bianca, sa compagne, grande, musclée et charnue, que le vicomte, insoucieux des réalités, appelle obstinément « mignonne », cependant que son charme s'effrite, à chaque nouvelle secousse du malheur, au point de la rendre assez pareille à une vulgaire grue ; Maria Cocapot qui en « se laissant ravager de pinçons des rondeurs réjouissantes » fait la fortune de l'hôtelier son père. Il n'est pas de personnage ici qui ne nous touche. M. de la Guérinière sait rendre avec une truculence égale, qui fait songer parfois à quelque écrivain de la décadence latine ou bien à quelque peintre flamand, un comte méprisant, une femme bien en chair, une chanteuse avachie.

1. Bernard Grasset, éditeur, 61, rue des Saints-Pères.

EDMOND CAZAL : SAINTE THÉRÈSE [1].

La destinée des livres est étrange et les préférences du public, que tant d'auteurs s'étudient à capter à leur profit, demeurent mystérieuses. C'est ainsi qu'un ouvrage historique, qui ne paraissait destiné qu'aux savants et aux curieux conquiert parfois d'innombrables lecteurs. On vient de rééditer la *Sainte Thérèse* de M. Edmond Cazal et cette édition sera certainement suivie de beaucoup d'autres. Il n'est pas de fiction romanesque plus passionnante, pas de récit plus dramatique et plus poignant que l'histoire véridique de Thérèse d'Avila dont M. Edmond Cazal fait revivre d'étonnante façon la prodigieuse figure. Nous assistons d'abord à l'enfance, à l'adolescence de Thérèse, à ses premières effusions mystiques, puis au développement de cette personnalité unique où l'ardeur la plus passionnée va de pair avec une fermeté dans les desseins, une habileté politique, une hauteur de vues, une connaissance des hommes et de la vie, dignes d'un grand homme d'Etat ou d'un grand capitaine. Nous assistons avec un intérêt croissant aux luttes de la Réformatrice, aux persécutions dont elle est victime et dont elle triomphe à force de douceur et de patience, nous voyageons avec elle, en compagnie du célèbre poète mystique Juan de Yepès à travers l'Espagne du XVIe siècle, évoquée avec une puissance d'imagination qui n'a d'égale que la vérité documentaire. En cours de route nous faisons connaissance avec nombre de figures énigmatiques, originales : moines, grands seigneurs, jésuites, jeunes filles de la haute société attirées invinciblement par le charme de la vierge d'Avila. Enfin la partie physiologique de l'ouvrage, celle qui a trait à la maladie de Thérèse, à sa catalepsie, à sa mort, n'est pas la moins attachante. En achevant ce livre on souhaite de voir paraître bientôt le *Torquemada,* annoncé par l'auteur et dont la sombre figure viendra former un contraste saisissant avec l'ardente et pure Thérèse, dont M. Edmond Cazal a dressé une image inoubliable.

1. Sociétés d'éditions littéraires et artistiques, librairie P. Ollendorf.

Martial Perrier : LE DON JUAN DE PAYS SANS GARE [1].

C'est l'histoire d'un homme que sa naissance, sa condition, son milieu, tout en un mot semblait promettre aux calmes félicités d'une vie provinciale et que brusquement, un caprice de la destinée jette dans les aventures sentimentales. Le héros du livre, Hubert-François Arnoux, fils adoptif d'un jardinier, nous conte d'abord son enfance, au milieu de paysages de l'Aisne, son adolescence, avec les premiers émois passionnés devant la vie. Mais au rebours de tant de romans autobiographiques, le héros romanesque et passionné de cette histoire pleine de sensibilité et d'ironie, ne retrace à nos yeux sa vie passée que pour mieux nous préparer à comprendre comment, parvenu au tournant dangereux de l'existence, il devient la proie facile d'une fille intrigante, qu'il pare de toutes les illusions de son rêve, et qui le mènerait à la déchéance s'il ne se ressaisissait à temps. Cette expérience a mûri son esprit et par un singulier choc en retour, redonné à sa sensibilité une fraîcheur et une jeunesse nouvelles. Et rien n'est plus attachant, plus émouvant que le récit de cette vie qui s'achève parmi les plaisirs modérés de la botanique et de la rêverie, dans le commerce des chefs-d'œuvre de l'esprit humain, avec le souvenir enchanté de Sylvie, le visage même de l'adolescence qui revient éclairer, après les orages, l'automne du professeur Arnoux. Ce qu'une sèche analyse ne saurait rendre, c'est la finesse nuancée d'une psychologie toujours juste et vraie sans tomber dans le pessimisme factice où se complurent tant d'écrivains. La clairvoyance de M. Martial Perrier n'a d'égale que la profonde sympathie avec laquelle il regarde vivre ses héros et qu'il sait faire partager. La grâce et la sobriété du style, un tour d'imagination personnel assureront à ce roman délicat la faveur de tous les lecteurs, également avides de pittoresque, d'observation et de fantaisie romanesque.

1. Collection des écrivains combattants, la Renaissance du Livre, 78, boulevard Saint-Michel, Paris.

Claude Farrère : LA PEUR DE M. DE FIERCE [1]. Un volume in-8 raisin, tiré à nombre limité sur chine, japon et vélin pur fil Lafuma, orné de bois originaux de Walhain.

Ce conte si vivant de Farrère méritait d'être aussi dignement présenté et cette rencontre de l'écrivain et de l'artiste aura bien servi le héros de cette histoire fantastique.

La Peur de M. de Fierce est-elle un simple conte ou la glorification de la drogue magique dont la vertu exalta chez M. de Fierce l'hérédité militaire endormie dans son sang ? Peu importe ! M. de Fierce, après avoir longtemps témoigné de l'éloignement pour le danger, mourut comme un preux, d'une manière aussi glorieuse qu'inattendue.

L'on pouvait redouter la gravure sur bois pour illustrer un épisode situé en plein XVIIIe. Les graveurs ont tant abusé du large trait ! Ce genre rustique... et facile est à la mode aujourd'hui, mais si c'est le premier mot de l'art, il n'en est pas la perfection.

Walhain a rénové la manière des anciens maîtres. Son principe est que nul détail ne doit être sacrifié au buis mais que la matière doit obéir à l'artiste.

Les premiers états que nous avons pu admirer seront une vraie révélation pour les bibliophiles. Aucun autre livre d'art ne pourra, par la beauté des gravures, égaler ce livre et les fervents de Farrère rendront un hommage reconnaissant à son interprète.

Léon Rouillon fut le premier qui salua Farrère du titre d'écrivain classique après que celui-ci eut fait sa profession de foi : « Sophocle, Racine, La Bruyère m'avaient enseigné le dédain des modernes et de leurs procédés. Le romantisme et le naturalisme m'irritaient pareillement. »

Aussi bien les éditeurs ont-ils eu raison lorsque, méprisant tout art moderne, ils ont encadré ce chef-d'œuvre du maître dans un décor inspiré du sentiment classique le plus pur.

1. Les éditions « Gallus », 15, rue de Verneuil, Paris (VIIe).

WOODROW WILSON : HISTOIRE DU PEUPLE AMÉRICAIN. Traduit par DÉSIRÉ ROUSTAN, professeur de philosophie au lycée Louis-le-Grand. Préface de M. EMILE BOUTROUX, de l'Académie Française. Ouvrage orné de 30 planches hors texte reproduisant les portraits des Présidents des Etats-Unis d'Amérique. Deux volumes (en 13 livraisons) ou deux volumes reliés. [1].

Nous nous intéressons tous à la personnalité de celui qui tenta d'être l'arbitre du monde. Depuis son échec éclatant beaucoup le traitent de rêveur chimérique. Ce livre nous le révèlera « idéaliste positif », ainsi que le définit E. Boutroux dans son éloquente préface. Nous le verrons étudiant les faits avec patience, afin de découvrir en eux un enseignement pratique pour l'avenir. C'est l'histoire des peuples qui doit guider leur destinée. Et nous comprenons que celui qui cherchait ainsi à dégager l'âme des faits ait tenté de dicter la loi au monde. Mais nous voyons aussi une des raisons de son échec : Combien il est et veut demeurer américain. — Ce terme « américain » vague pour un grand nombre d'entre nous, il va le précisant dans chacune de ses pages.

Le peuple américain se trouva intimement mêlé à notre vie, mais si subitement qu'après l'avoir ignoré, beaucoup le méconnurent, et souffrent de le sentir redevenir lointain. Wilson le fait vivre devant nous ; nous le voyons naître ; organisme de plus en plus complexe, mais acquérant peu à peu une unité de plus en plus profonde, de plus en plus capable d'attirer des éléments contraires et de les unir sans les fondre — de mettre les facultés positives au service des tendances idéalistes — d'essayer de donner corps à des rêves.

La guerre et surtout la difficile élaboration du traité de paix nous ont montré combien les peuples s'ignoraient.

Une telle ignorance serait à présent criminelle. Nous le savions, Boutroux nous le redit, les peuples pour travailler ensemble doivent se connaître et se comprendre.

Un tel livre nous fait connaître et comprendre intimement l'Amérique. Notre sympathie pour elle grandit en s'éclairant. Nous ne nous cherchons plus, elle et nous, nous nous sommes trouvés, nous savons que nous pouvons aller de l'avant, la main dans la main, vers le même but.

JEAN DES BONNEFEUILLES

1. Aux éditions Bossard, 43, rue Madame.

SALLE ÉRARD, 13, RUE DU MAIL, PARIS (2e)
LE MARDI 5 AVRIL 1921, A 8 H. 1/2

CONCERT donné par le

TRIO BASSET

avec le concours de Mlle LUCIE BASSET

INVITATION POUR DEUX PERSONNES

Il sera perçu 2 fr. 50 par personne pour tous droits

CE BILLET EST A DÉCOUPER ET SERT D'INVITATION

VOIR LE PROGRAMME AU VERSO

TRIO BASSET — LE 5 AVRIL 1921 — SALLE ÉRARD

Programme

1 **3e Trio** .. .. SCHUMANN
GABRIEL, PAUL, CAMILLE BASSET.

2 **2e Concerto,** pour Violon .. .. WIENIAWSKI
PAUL BASSET.

3 **Noces de Figaro,** air de Cherubin .. .. MOZART
Ariette, Quand on aime .. .. SALVATOR ROSA
Mariage des Roses .. .. CÉSAR FRANCK
La Cloche .. .. SAINT-SAENS
Mlle LUCIE BASSET.

4 **1re Suite en Sol,** Violoncelle seul .. .. J. S. BACH
CAMILLE BASSET.

5 **Nocturne** .. .. CHOPIN
Polonaise .. ..

6 **2e Trio** .. .. E. LALO
GABRIEL, PAUL, CAMILLE BASSET.

MERCVRE
DE
FRANCE

(Trente-deuxième année)

26, RUE DE CONDÉ, PARIS (VIe)

DIRECTEUR : ALFRED VALLETTE

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

Le *Mercure de France* paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme tous les ans huit volumes d'un maniement aisé, avec une Table des Sommaires et une Table par Noms d'Auteurs.

Sa liberté d'esprit lui conférerait déjà un caractère assez exceptionnel : sa « Revue de la Quinzaine » lui assigne dans la presse universelle une place unique. Cette partie de la revue appartient tout entière à l'actualité : c'est, si l'on veut, du journalisme « criblé », débarrassé de ce qui est par trop éphémère. La « Revue de la Quinzaine » est d'une variété sans limite, car aux chroniques fondamentales et de roulement régulier se joignent, éventuelles, toutes les rubriques que commandent les circonstances. Elle constitue ainsi un organe d'une extrême souplesse. Et comme elle est attentive à tout ce qui se passe, à l'étranger aussi bien qu'en France, dans presque tous les domaines, et ne laisse échapper aucun événement de quelque importance, elle présente un caractère encyclopédique de premier ordre.

On voit combien le *Mercure de France* s'éloigne de la conception habituelle des revues, et que mieux que toute autre revue, cependant, il est la chose que signifie ce mot. En outre, alors que l'intérêt des autres périodiques est momentané, puisque la totalité de leurs matières paraît en volumes à bref délai, il garde une évidente valeur documentaire, les deux tiers de ce qu'il publie ne devant jamais être réimprimés.

Complété de tables méthodiques et claires, le *Mercure de France*, par l'abondance et l'universalité des documents recueillis, est un instrument de recherches incomparable.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'il est celui des grands périodiques français qui coûte le moins cher.

Prix du Numéro :

FRANCE : **3 fr. 50** — ETRANGER : **3 fr. 85**

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro du mois

FRANCE		ÉTRANGER	
Un an	**60** fr.	Un an	**68** fr.
Six mois..	**32** fr.	Six mois..	**36** fr.
Trois mois	**17** fr.	Trois mois	**19** fr.

On s'abonne aux bureaux du MERCVRE DE FRANCE, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en mandats, bons de poste, chèques ou valeurs à vue sur Paris. Sur demande, on fait présenter à domicile une quittance augmentée d'un franc pour frais de recouvrement.

Envoi franco sur demande d'un numéro spécimen et du Catalogue complet des Editions du MERCVRE DE FRANCE.